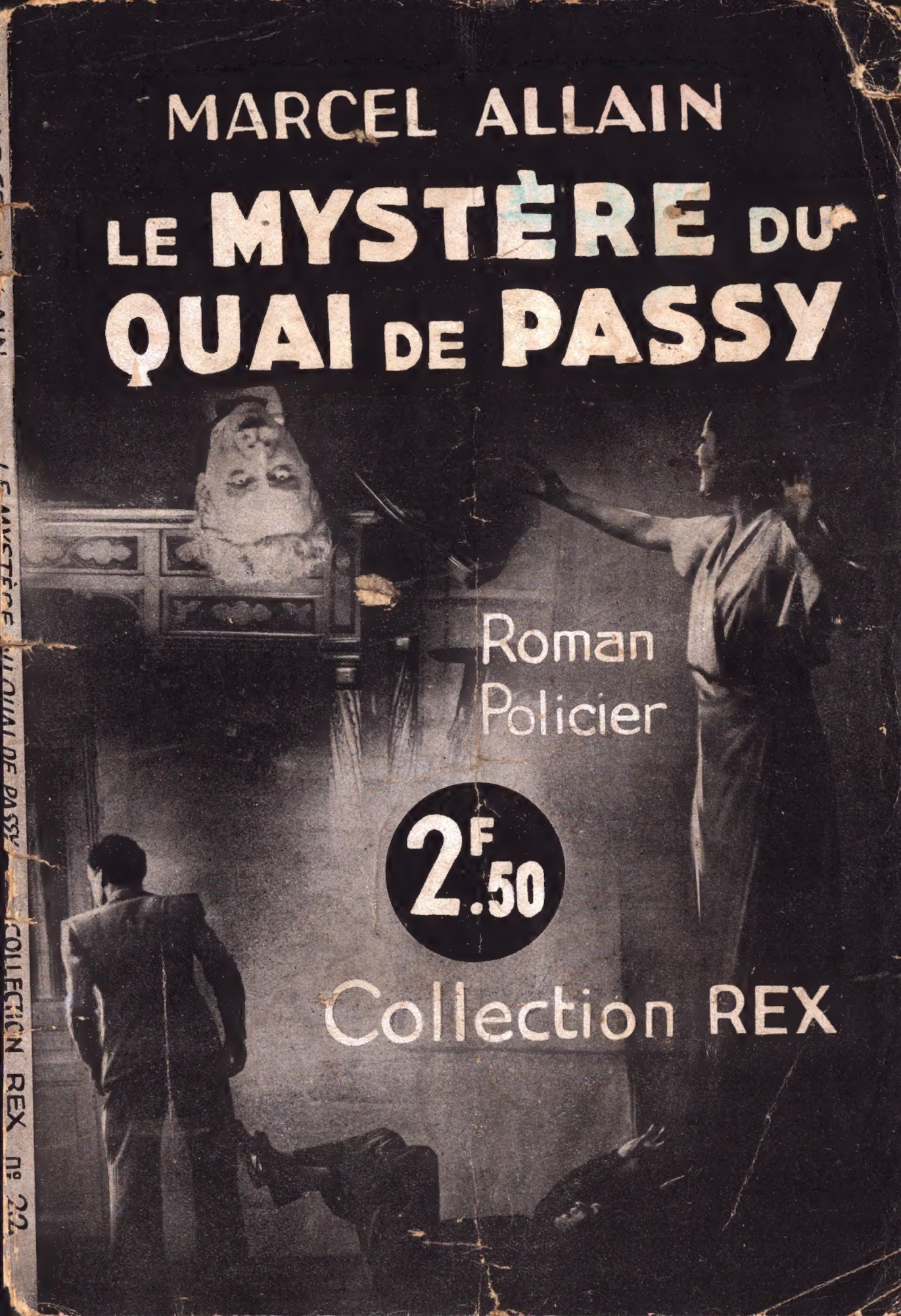
MARCEL ALLAIN

LE MYSTÈRE DU QUAI DE PASSY



Roman Policier

2F.50

Collection REX

LE MYSTÈRE DU QUAI DE PASSY — COLLECTION REX Nº 22

MARCEL ALLAIN

LE MYSTÈRE DU QUAI DE PASSY

Grand Roman Policier inédit

Agence Parisienne de Distribution
ÉDITEUR
8, Rue du Croissant, 8
PARIS (2e)

Copyright 1940 by Marcel Allain, Paris

Déjà parus dans la même Collection:

LE BACILLE B. X. 766
par Edward BROOKER

LE MAGE DE L'HIPPODROME
par Jean-Toussaint SAMAT

LES SEPT PIVOINES
par Max-André DAZERGUES

CINQ MORTS ASSIS
par Marcel ALLAIN

LE MORT A LA FENÊTRE
par Jean-Toussaint SAMAT

PAS DE BRUIT... LA MORT!
par Marcel ALLAIN

LA TREIZIÈME MAIN
par Edward BROOKER

LES CINQ PARAVENTS DE LA MORT
par Marcel ALLAIN

LA CLEF DANS LE CRANE
par Edmond ROMAZIÈRES

LE PUZZLE TRAGIQUE
par Marcel ALLAIN

VASILIKI L'ÉTRANGLEUR
par Stéphane CORBIÈRES

LE MYSTÈRE DE LA CHAMBRE CLOSE
par Marcel ALLAIN

MARQUÉS POUR LA MORT
par Léon GROC

VOUS MOURREZ LE...
par Marcel ALLAIN

L'ASSASSIN INVISIBLE
par René LE CŒUR

DÉFENSE DE TUER
par Marcel ALLAIN

LA MORT VIENT A SIX HEURES
par Edward BROOKER

UN MORT DÉMÉNAGE
par Marcel ALLAIN

LE NOYÉ BLEU
par Max-André DAZERGUES

TROIS COUPABLES POSSIBLES !
par [illegible] ALLAIN

L'ATTAQUE DU BALTIMORE EXPRESS
par Edward Brooker

Pour paraître à la fin Mai :

LA CAGE DE TULLE

Roman policier par Stéphane Corbière

Chaque œuvre est envoyée franco contre 3 fr. en timbres à l'Agence Parisienne de Distribution, 8, Rue du Croissant, Paris (2e)

LE MYSTERE DU QUAI DE PASSY

GRAND ROMAN POLICIER INÉDIT

par

MARCEL ALLAIN

CHAPITRE PREMIER

Vraiment, je vois la scène comme si elle s'était passée hier...

Nous étions, David Dare et moi, dans le petit bureau que mon patron occupe à la Sûreté. Nous n'avions en tête, grands dieux, aucune préoccupation policière: David Dare m'apprenait à jouer au bridge.

C'était, aussi bien, une de ses dernières trouvailles. « Bombardé », comme il le disait lui-même, d'invitations mondaines, David Dare avait inventé de faire de moi un joueur habile:

— Cela n'aura que des avantages! me répétait-il à satiété. Si vous êtes un joueur habile, vous aimerez le bridge. Donc, comme le bridge m'embête, moi, quand je refuserai une invitation, je vous déléguerai à ma place. Cela vous fera plaisir. Cela me charmera. Cela évitera que toutes les maîtresses de maison me considèrent comme un mufle. Bénéfice sur toute la ligne, vous voyez?

J'étais donc fort affairé. Comprendre les mystères du « contrat », calculer la part de bluff qu'il est licite d'employer dans ce jeu sévère, ce n'est pas, pour un néophyte, petite besogne.

Je n'entendis pas l'huissier Jules ouvrir la porte. Je perçus en revanche sa voix désagréable, criarde, qui annonçait:

— M'sieur Daré?... C'est le patron, comme ça, qui vous envoie les « enfants d'Edouard »... Paraît que vous pouvez les recevoir, si ça vous chante... Mais c'est pas obligatoire!...

Il prit un temps, et, en matière de conseil, semblait-il, ajouta:

— C'est des raseurs!

David Dare, cependant, avait déjà levé la tête, et considérait Jules, le front barré d'une ride, les sourcils rapprochés.

Ce fut, pour moi, je dois le dire, le premier mystère de cette aventure incohérente. Je vis, tout de suite, que David Dare savait qui étaient les enfants d'Edouard, alors que je l'ignorais moi-même, complètement.

David Dare, aussi bien — et l'on a dû s'en apercevoir déjà — est un étrange garçon. Il ne lui suffit pas d'être millionnaire, et d'exercer, par plaisir, par dilettantisme, la profession d'Inspecteur de la Sûreté... Il lui faut encore, en toutes choses, manifester une originalité, à laquelle, moi-même, François Marin, son secrétaire, j'ai quelque peine à m'habituer.

Comment, par exemple, sait-il toujours tout ce qui se passe?

Comment se tient-il au courant des dossiers qui s'accumulent par milliers à la Sûreté parisienne?

Mais il ne s'agit pas, pour moi, d'expliquer ce qui me semble inexplicable. Je raconte les faits. Je suis le témoin fidèle qui ne se permet ni une supposition, ni une explication plus ou moins hasardeuses. Dire qu'il y a eu ceci, puis cela: voilà mon rôle! On sait que je m'y tiens...

Eh bien! je le répète, tout de suite, je vis que David Dare savait qui étaient « les enfants d'Edouard ».

Oh! naturellement, je connais comme tout le monde la célèbre pièce d'autrefois. Le titre chante en ma mémoire. Mais, tout de même, je n'allais pas imaginer, qu'au mois

de juin 1939 il était véritablement question « des enfants d'Edouard » ?

Et puis je connais Jules, l'huissier des Inspecteurs. C'est un gaillard qui aime la plaisanterie. Il se croit bel esprit. Il aime à faire rire, et s'aperçoit rarement que c'est à ses dépens que la gaieté s'éveille.

Qui avait-il baptisé de ce sobriquet « d'enfants d'Edouard » ?

Et, s'il s'agissait de « raseurs », si le grand chef de la Sûreté laissait libre David Dare de recevoir ces visiteurs ou au contraire, de les écarter, n'était-il pas évident, que le mieux était de nous plonger dans les mystères du bridge ?

David Dare répondit cependant:

— Ah! ah!... Ce sont les enfants d'Edouard ? Eh bien! faites-les entrer, Jules! Je serai ravi de les voir. Je les attendais.

Tandis que le garçon disparaissait, David Dare se pencha sur moi, et, d'un ton confidentiel, m'avertit:

— Je les attendais, parce que, fatalement, il n'y a que moi, pour tirer au clair cette affaire!

— Quelle affaire ?

Mon patron, on le sait, est à la fois confiant et méfiant. Quand il m'honore d'une confidence, il est rare qu'il la fasse complète. Il a toujours le soin de laisser dans l'ombre une partie du mystère qu'il prétend me révéler.

Eh bien! je dois affirmer, qu'à ce moment-là, David Dare ne m'en dit pas plus long. Il s'estimait qualifié pour tirer au clair l'affaire des « enfants d'Edouard », mais il ne jugeait pas bon de m'apprendre ce qu'était au juste cette affaire.

Il ne devait pas, aussi bien, avoir grand loisir pour discourir.

Dans le corridor qui accède à son bureau, un piétinement s'entendait. Puis, après un coup frappé à la porte, pour respecter les traditions, l'huissier Jules ouvrait et déjà annonçait:

— Les enfants d'Edouard... Monsieur David Dare! Les enfants d'Edouard... Quillet!

Et je vis entrer, en procession, trois personnes qui méritent d'être décrites. Les enfants d'Edouard Quillet — puisqu'il s'agissait d'eux — étaient, en fait, curieux à contempler.

Il y avait, d'abord — j'ai connu les noms plus tard — Marthe Quillet. Je crois que cette dame était la fille aînée du banquier Edouard Quillet. Je suis persuadé, en tout cas, qu'elle détenait, à cette époque, le record de la maigreur pour femme de quarante ans, environ. Longue comme un jour sans pain, cette Marthe Quillet! Et avec cela, un visage en « lame de couteau », avec un nez énorme et mince, et des yeux enfoncés, si enfoncés, qu'on les distinguait à peine, tout d'abord, sous l'épaisseur de deux sourcils broussailleux.

Ah! elle n'était pas belle, avec sa poitrine plate, ses épaules osseuses, ses bras démesurément longs, ses pieds chaussés de souliers noirs, et qui devaient exiger des chaussures d'une pointure respectable!

Non, elle n'était pas belle... Si David Dare prétendait se mettre à sa disposition, ce ne serait certainement pas quelque pensée volage qui le déciderait à se montrer aimable.

Derrière Marthe Quillet, venait le second fils du banquier.

Roger Quillet devait avoir, lui, dans les trente-huit ou trente-neuf ans. C'était, en homme, une réplique exacte de sa sœur. Si je n'avais pas peur de paraître irrespectueux, je dirais qu'il donnait l'impression d'un manche à balai ou encore d'un époussetail à moineaux.

Une sorte de veston — si long! si ample! — flottait sur son squelette. Son cou décharné, orné d'une pomme d'Adam sans cesse agitée par les mouvements de la déglutition, s'entourait d'un faux col infiniment trop large, si large qu'on doutait qu'il dût véritablement appartenir à sa garde-robe.

Derrière ce fantôme de maigreur, venait le troisième fils d'Henri Quillet. Mais lui, plus jeune assurément, et de beaucoup même, ayant dans les vingt-cinq ans peut-être, était tout l'opposé de ses aînés.

Un personnage rondouillard et bedonnant. Un gros petit homme, à la figure bouffie de graisse, au front toujours en moiteur, au gilet déboutonné, sur un ventre éternellement soucieux de grossir.

Non, vraiment, les enfants Quillet n'avaient rien d'élégant, rien de séduisant dans leur tournure!

Des gens « bien » cependant, et je le dis tout de suite. Des bourgeois cossus, semblait-il. Pas de luxe, mais on devinait leur portemonnaie bien garni, et ils avaient une façon d'aller, la tête haute, avec assurance, qui faisait comprendre que leur compte en banque était satisfaisant.

Ils entraient tous les trois, à la queu leu leu, sans se presser, et jetant de droite et de gauche, des regards interrogateurs. Moi, j'avais le sourire. David Dare demeurait au contraire fort sérieux:

— Voulez-vous prendre la peine de vous asseoir ? invitait-il.

Il avançait des chaises, car la Sûreté ne met pas de fauteuils à la disposition des visiteurs que ses Inspecteurs doivent recevoir.

Il y eut un petit brouhaha, le remue-

ménage des installations. Puis, David Dare interrogea:

— De quoi s'agit-il?

Alors, d'une voix aigrelette, d'une voix menue, d'une voix sure, comme peut être sure une cerise pas mûre, le gros Henri Quillet prit la parole:

— Nous sommes, fit-il, les enfants d'Edouard Quillet!

On s'en doutait un peu depuis quelques instants. Cette déclaration ne me renseignait guère.

Mais le rondouillard personnage poursuivait déjà:

— Les enfants d'Edouard Quillet qui a été assassiné, il y a dix ans... Vous êtes au courant, sans doute, Monsieur l'Inspecteur?

David Dare fit, comme à l'habitude, une réponse énigmatique:

— Je préfère ne pas l'être! dit-il. Supposez que j'ignore tout de ce drame. Voulez-vous me le raconter?

Mais, cette fois, ce fut Marthe Quillet, en personne, qui prit la parole.

Ah! la nature fait bizarrement les choses!

Le gras Henri Quillet avait une voix aigrelette, Marthe Quillet, en revanche, disposait d'un solide baryton.

Je n'ai jamais, on s'en doute, eu l'occasion d'entendre la célèbre chanteuse Thérésa. J'imagine, cependant, que Marthe Quillet aurait pu rivaliser avec elle!

— Nous sommes à votre disposition, Monsieur l'Inspecteur! proférait-elle. Mais les faits ne sont pas compliqués. Voilà: Notre père, le banquier Edouard Quillet, a été assassiné. Il y a dix ans, on l'a retrouvé mort, empoisonné, dans le bureau qu'il occupait à sa banque. Près de lui se trouvait, sur sa table, un verre, dans lequel il avait bu une orangeade. A cette orangeade était mêlé du poison. Il ne pouvait être question d'un suicide, et l'assassinat ne faisait aucun doute. D'ailleurs, vous pouvez faire demander le dossier?

— Evidemment! acquiesça David Dare. Ensuite?

— Ensuite, Monsieur l'Inspecteur, c'est, hélas! à peu près tout. Notre père avait été lâchement tué. La police fut parfaitement incapable de trouver son assassin. On ne l'a jamais arrêté, on ne l'a jamais jugé, on ne l'a jamais guillotiné...

Marthe Quillet, cette déclaration faite, poussa un soupir à faire voltiger tous les papiers épars sur ma table de travail, et reprit:

— C'est ignoble!... C'est inconcevable!... C'est insupportable, aussi...

Et puis, cette maigre personne, d'un sursaut semblait-il, et comme si quelque ressort l'avait poussée en avant, jaillit de sa chaise, se mit debout, s'avança vers le bureau, derrière lequel David Dare avait pris place.

Je vis ses deux mains osseuses, gantées de fil, s'agripper au rebord du meuble. J'eus l'impression qu'elle allait l'ébranler d'un coup de poing, comme le fait, dit-on, Monsieur Hitler, quand il veut souligner l'importance d'un de ses discours sensationnels.

— Cette situation est intolérable! continuait-elle. Nous prétendons le venger! C'est pour le venger que nous sommes devant vous, Monsieur l'Inspecteur.

La maigre femme se retournait, semblait consulter ses deux frères, à la façon dont un président d'assises prend l'avis de ses assesseurs et demandait:

— C'est bien cela, n'est-ce pas?

Le gros Henri Quillet et le maigre Roger Quillet hochèrent la tête d'un mouvement en quelque sorte mécanique et affirmèrent:

— C'est tout à fait cela!

Eh bien, j'avoue qu'à ce moment, j'étais déjà fort surpris.

David Dare n'est pas la patience même. S'il gagne un jour le Paradis — comme je le lui souhaite — il n'aura certainement pas mérité de franchir les portes redoutables, par la pratique constante de la vertu d'indulgence.

Il n'aime pas — pour parler franc — à ce qu'on « le rase ».

Et j'étais, déjà, tout à fait de l'avis de l'huissier Jules. Ces « enfants d'Edouard » étaient des raseurs.

Oh! je sais, je dois, en écrivant ces mots, scandaliser pas mal de lecteurs? Un homme avait été tué. On n'avait pas découvert son assassin. N'était-il pas naturel, et même un peu admirable, que ses enfants, dix ans plus tard, prétendissent encore à le venger?

Oui! oui!... Très juste!... Mais, malheureusement, à la Sûreté, nous savons tous qu'il y a des dossiers classés, et qu'il est parfois bien inutile de vouloir revenir sur l'enterrement de Première Classe dont ils ont été victimes.

On ne trouve pas tous les assassins!

Mon petit doigt m'a même dit qu'il y a pas mal de meurtriers qui se promènent en liberté dans les rues parisiennes. Si la Justice est infaillible, si elle frappe tous ceux qui lui sont déférés, la Police ne peut prétendre à mettre la main au collet de tous les coupables.

Et je pensais à part moi:

— On n'a pas retrouvé l'assassin d'Edouard... C'est dommage! Mais sapristi, ce n'est pas dix ans après...

Eh bien, je pensais mal. Ou j'avais tort de penser de la sorte...

David Dare faisait de sa voix grave:

— Je vous comprends très bien, madame!

Je vous approuve!... Il ne faut jamais renoncer à trouver la solution d'une affaire criminelle. Malheureusement, ce n'est pas toujours aisé... Le temps qui passe rend les témoignages incertains. Les preuves disparaissent. Il est facile au coupable, jour après jour, de perfectionner sa défense... N'importe! un fait nouveau s'est peut-être produit?

Marthe Quillet haussa ses maigres épaules. Il n'y eut pas de bruit d'os. Cette fantomatique personne aimait seulement les gestes tragiques. D'ailleurs, elle invitait:

— Raconte, Roger?

Et ce fut, cette fois, le maigre frère de la maigre Marthe, qui prit la parole:

— Oui, Monsieur l'Inspecteur, dit-il; il y a, en effet, un fait nouveau...

Celui-ci avait une voix encore plus étrange que les deux autres. C'était tout à fait une voix caverneuse. On ne pouvait l'entendre, sans se sentir frissonner.

Il expliquait:

— Il y a un fait tout à fait nouveau! Mais, avant de vous l'exposer, je voudrais savoir, Monsieur l'Inspecteur, s'il n'y a pas prescription au sujet de cet assassinat?

David Dare, naturellement, secoua la tête, négativement:

— Grâce à Dieu, la prescription, en matière criminelle ne joue pas si rapidement.

Roger Quillet reprit:

— Dans ce cas, si l'assassin n'est pas à l'abri de par les scandaleuses dispositions du Code, nous sommes en état de vous le nommer. Ma sœur, mon frère et moi, nous le connaissons!

— Allons donc! s'étonna David Dare.

— Si, monsieur! Il en est ainsi. Son nom nous est connu... Et je vais vous le dire...

Il se penchait un peu en avant. Il respirait d'une large respiration, à la façon d'un homme qui va se livrer à quelque effort physique, et qui éprouve le besoin de rassembler ses forces, de les porter au maximum.

Et puis, brusquement, il articula:

— L'assassin de notre père, c'est Fernand Hiron!

— Hein? sursauta David Dare.

Mais Roger Quillet ne semblait pas tenir compte de la surprise qui se manifestait dans l'attitude de David Dare.

— C'est Fernand Hiron, répétait-il. C'est lui et ce n'est pas un autre. Fernand Hiron a tué Edouard Quillet!

Il procédait, on le voit, par affirmations successives. Il ne supposait pas. Il n'insinuait pas. Nettement, clairement, indiscutablement, il accusait...

David Dare interrogea tout tranquillement:

— Et ce Fernand Hiron, c'est?...

— C'était, Monsieur l'Inspecteur, l'associé de notre père...

A ce moment, de nouveau, Marthe Quillet jaillissait de dessus sa chaise. Elle courait, une fois de plus, au bureau de David Dare. Elle s'y accrochait à la façon d'un noyé qui s'accroche au radeau qui vient à son secours.

— Ecoutez-moi, faisait-elle de sa basse profonde. Comprenez-moi bien? Fernand Hiron, c'est le seul homme que l'on n'a pas soupçonné. C'est l'individu que mon père aimait entre tous... C'est le petit employé, qu'il avait tiré de la misère, qu'il avait protégé, son existence durant, dont il avait fini, en fin de compte, par faire son associé... Et Fernand Hiron était, aux yeux de tous, le dévouement personnifié! Jamais un reproche à lui adresser. Jamais une attitude équivoque. A toute heure du jour et de la nuit, prêt à accourir à l'appel de mon père... Mais c'est lui qui l'a tué! Voilà!... Bien entendu, la police n'a jamais songé seulement à le soupçonner!

Et elle se mit à rire, la maigre personne...

Eh bien! ce rire avait, je vous assure, quelque chose de sinistre, de douloureux au possible.

C'était le rire d'une haine effroyable, d'une haine sans limite, d'une haine meurtrière...

La police n'avait pas soupçonné ce Fernand Hiron. Et ce Fernand Hiron était cependant l'assassin... Vraiment oui, cela était risible, et cruel, à la fois!

David Dare, cependant, n'avait pas bronché.

Il a, au cours de sa carrière, recueilli tant de dépositions surprenantes, écouté tant de confessions ahurissantes, enregistré tant de réponses incohérentes, qu'il est capable de demeurer impassible dans les plus extraordinaires circonstances.

— Vous êtes sûre de ce que vous avancez madame? dit-il seulement.

Marthe Quillet baissa la tête. Son maigre menton heurta sa poitrine desséchée. Et puis, après ce « oui », gesticulé, elle en vint à de nouvelles paroles ardentes:

— Croyez-vous, monsieur, que je hasarderais une accusation semblable à la légère?

— Je ne le crois pas, madame!... Mais, je crois autre chose.

David Dare était souriant, aimable, et persuasif aussi:

— Je crois ceci, par exemple: C'est que l'erreur est humaine. Vous pouvez vous tromper?

— Non. Nous ne nous trompons pas. Les enfants d'Edouard Quillet ne commettent pas des erreurs semblables!

Et elle répéta, à la façon d'un refrain, d'une rengaine:

— Comprenez bien, monsieur?... Nous ne

sommes pas les premiers venus... Nous sommes « les enfants d'Edouard »?

— Juste! accepta David Dare.

Je me plongeais dans mes dossiers. Il me fallait sourire. Mais David Dare, lui, n'avait pas du tout envie de rire, et je le voyais bien.

— Vous avez donc une preuve? questionnait-il.

— Oui, monsieur.

— Formelle?

— Irréfutable.

— Et vous pouvez me la faire connaître?

— C'est un peu prématuré... Pourtant...

Marthe Quillet se retournait vers ses frères. C'était eux qu'elle interrogeait:

— Dois-je parler?

— Je parlerai! fit de sa voix aigrelette Henri Quillet.

Il demeurait assis, lui. Les mains croisées sur son ventre, et haletant, parce qu'il avait très chaud, il témoignait cependant d'une redoutable énergie:

— Monsieur l'Inspecteur, vous allez comprendre. Nous nous sommes procurés un document qui ne peut laisser aucun doute...

— Véritablement?

— Oh! véritablement! Nous avons une lettre écrite de la main de Fernand Hiron...

— Ah! ah!... Et que dit cette lettre?

— C'est une commande... C'est une commande adressée à une maison étrangère.

— Et cette commande est la preuve du crime?

— Parfaitement, monsieur l'Inspecteur! Indiscutablement, je le répète!

— Eh bien, voulez-vous me montrer cette lettre?

Mais Henri Quillet ne répondait pas tout de suite. Il se tournait vers son frère et sa sœur.

— Dois-je dire ce qu'est cette commande? questionnait-il.

Les enfants d'Edouard hochèrent la tête, affirmativement de nouveau.

Peut-être avaient-ils, entre eux, sur d'autres sujets des discussions? Mais, au moins quand il s'agissait de dénoncer l'assassin de leur père, gras et maigres, ils étaient d'un touchant accord.

Henri Quillet repartit:

— Cette commande, monsieur l'Inspecteur, était adressée à une maison de produits chimiques de Berlin.

— Tiens!... tiens!...

— Elle était relative à « un » produit...

— Lequel?

— Un produit, monsieur l'Inspecteur, qui est un poison redoutable... Le poison auquel la mort de notre père doit être attribuée!

— Fichtre!

Marthe Quillet, jaillissant de nouveau de son siège, coupait la parole, à ce moment, à son cadet:

— Et vous comprenez, monsieur l'Inspecteur, clamait-elle de sa voix redoutable, que cela ne laisse aucun doute? Comment! Edouard Quillet succombe à un empoisonnement, une enquête est ouverte, la police cherche partout comment il a pu se procurer du poison, et son associé, Fernand Hiron, ne dit pas même que, quinze jours plus tôt, recourant à un chimiste étranger, il a acheté de ce poison?... J'imagine que vous conviendrez que les faits parlent d'eux-mêmes?

Elle se tut et je vis ses yeux arrondis de colère, qui se fixaient sur David Dare.

J'étais moi-même fort impressionné.

Certes! il m'est arrivé bien souvent d'entendre des gens affirmer qu'ils connaissaient un assassin; mais, rarement, je dois le dire, des accusations de cette nature avaient été portées devant moi, avec, à l'appui, des preuves qui semblaient si manifestes.

Le moyen, en effet, de ne pas donner raison à ces enfants d'Edouard?

Le moyen de n'être pas troublé de ce fait nouveau qu'ils apportaient avec une véhémence que je ne pouvais m'empêcher d'approuver?

Ainsi l'associé d'Edouard Quillet s'était tu, alors que, naturellement, les experts de la police cherchaient de tous côtés comment le malheureux banquier avait pu se procurer le poison auquel il devait succomber?

Est-ce qu'un tel silence n'était pas une sorte d'aveu?

Et puis, autre chose m'émouvait profondément.

Nous sommes ainsi faits, tous, et quoi que nous pensions à cet égard, qu'une sorte de pitié s'éveille en nous, à l'instant où un misérable va tomber dans les mains de la police.

Cet homme n'était point digne de la moindre compassion. Ce Fernand Hiron était une sinistre crapule... Oui! j'en tombais d'accord!

Mais il y avait dix ans qu'il avait commis son forfait...

Mais depuis dix ans, il avait dû, petit à petit, se persuader qu'aucun soupçon ne l'effleurerait jamais...

Mais il dormait tranquille! Mais il jouissait de la vie! Mais il avait, peut-être, connu le remords qui est une terrible expiation?

Et voilà qu'à l'instant où il se jugeait le plus tranquille, à la minute où, peut-être, aussi, il avait oublié le crime commis jadis, là, dans ce petit bureau, devant moi, l'accusation reprenait sa haletante poursuite.

« Les enfants d'Edouard », pendant un instant, ne me firent plus l'effet d'être gro-

tesques. Ils incarnèrent sinistrement à mes yeux, les héros de la Vengeance. Ils furent les émissaires de la Fatalité.

Et, derrière eux, derrière cette sinistre Marte Quillet, cette femme squelettique, je voyais déjà se dresser la guillotine, avec sa charpente sèche et brutale, la guillotine dont on ne perd jamais la mémoire, quand, une seule fois, il vous a été donné de l'apercevoir.

Je tournais, moi aussi, les yeux vers David Dare.

Je connais mon patron, on le conçoit. Je le sais vif. Mais je sais aussi qu'il est capable d'enthousiasme généreux.

Comme il devait s'applaudir d'avoir reçu les enfants d'Edouard? Avec quelle chaleur il allait leur dire qu'il reprenait l'affaire en mains, et que, désormais, il n'aurait de cesse ni de répit jusqu'à ce que le crime n'eût été expié?

Eh bien! l'attitude de David Dare fut toute autre que celle que j'imaginais...

Il ne paraisasit pas ému du tout!

Loin de là, même! Il gardait une impassibilité totale, absolue.

On aurait dit, en vérité, qu'il venait d'entendre une histoire quelconque, une affirmation banale, et qu'il jugeait à peine digne d'y arrêter sa pensée.

— Eh bien? demanda Marthe Quillet.

Il fit:

— Eh bien... voilà!

Et puis, se renversant un peu en arrière, se croisant les bras, il ajouta tout tranquillement:

— Vous avez cette lettre?

— Non! fit Marthe Quillet.

— C'est bien ce que je pensais! affirma David Dare.

Pourquoi le pensait-il, cependant?

Et que signifiait ce nouvel incident?

On ne dit pas que l'on possède un tel document, si l'on est incapable de le présenter, quand il en est besoin?

David Dare, cependant, continuait:

— Oui, c'est bien ce que pensais! Si vous aviez possédé cette lettre, vous ne vous seriez pas contenté de m'en citer le contenu. Vous l'auriez brandie devant moi.

Il eut un sourire. Puis, il questionna:

— Et pourquoi ne l'avez-vous pas?

— Parce que... Parce que... Nous ne l'avons pas « encore »!...

—Ah! ah!... vous ne l'avez pas « encore »? Et, quand comptez-vous l'avoir?

— Sous trois ou quatre jours...

— Extraordinaire! Alors, si vous ne détenez pas ce document, comment en connaissez-vous le contenu?

— Parce que nous en possédons une copie!

— De plus en plus curieux! railla David Dare. Cette copie madame, qui vous l'a remise?

Je lus dans les yeux de madame Marthe Quillet une angoisse qui n'était évidemment pas feinte.

Il y a des mensonges qui ne peuvent se soutenir. Mais il y a des vérités, aussi, qui se trahissent sur les traits d'un visage.

Elle souffrait atrocement, Marthe Quillet. Peut-être devinait-elle le scepticisme de mon patron? Peut-être appréciait-elle que, faute de brandir, en effet, le document qu'elle invoquait, il était infiniment probable qu'on ne tiendrait pas compte de ses accusations?

Et peut-être aussi, tout simplement, était-elle tentée d'expliquer toute la sombre histoire, dont la visite actuelle était le dénouement?

Elle répliqua cependant, avec un courage visible:

— Je ne dois pas vous répondre, monsieur!

— Allons donc?... Et pourquoi?

— Parce que vous dire comment je connais le contenu de cette lettre, ce serait compromettre quelqu'un...

— Ah! ah... Je vois!

David Dare, maintenant, fermait à demi les yeux. Je savais qu'il réfléchissait intensément.

Il reprit, cependant, de son ton le plus impassible toujours:

— Donc, madame, on vous a communiqué la copie de cette lettre. Et vous faites en sorte de vous procurer prochainement l'original? C'est bien cela?

— C'est tout à fait cela.

— Alors, je pense que, tous, vous savez ce que je dois vous répondre?

Marthe Quillet se laissa retomber lourdement sur sa chaise.

Henri et Roger Quillet, semblablement baissaient la tête. De mon côté, je retenais mon souffle.

Il y eut un silence.

Et puis, de son même ton, David Dare précisa:

— Je dois vous répondre ceci: c'est que votre communication est intéressante, que j'en prends très bonne note, et qu'il lui sera donné une suite, dès que vous m'aurez apporté cet original...

Il se tut, le temps d'une seconde peut-être, et acheva:

— ...Car, vous devez le saisir, je ne puis croire que cet original existe?...

— Comment! vous nous accusez de mensonge?

C'était Roger Quillet qui venait de protester de sa voix de basse formidable.

David Dare hocha la tête:

— Non! loin de moi cette pensée, nia-t-il. Il suffit de connaître « les enfants

d'Edouard » pour ne pas les accuser de pareille chose. Mais il y a une autre hypothèse à concevoir: vous pouvez être les jouets d'une erreur? L'inconnu qui vous renseigne, l'inconnu qui vous a communiqué la copie de ce document, a pu vous abuser?... Je pense qu'il a passé un marché avec vous?

— Un marché?

— Evidemment. Vous le payez? Allons, avouez-le?

Mais Marthe Quillet secouait la tête de droite et de gauche:

— Non! murmurait-elle. Vous vous trompez, monsieur l'Inspecteur! La personne qui nous renseigne n'a point demandé la moindre somme d'argent. Son intérêt est autre, dans cette affaire...

— Puis-je savoir de quelle nature il est?

— Elle hait, comme nous, Fernand Hiron!

— Alors, madame, la chose m'apparaît très simple... Cette personne qui hait Fernand Hiron et qui connaît votre propre haine, se sert de vous pour tenter une aventure qu'elle n'ose pas affronter elle-même! Elle vous a dit: « Fernand Hiron est l'assassin. Dénoncez-le? Je vous fournirai en temps voulu, toutes les preuves utiles!... » Et, passez-moi l'expression — vous marchez en ce moment!... Vous marchez à ses ordres!

David Dare, en articulant ces mots, fixait tour à tour le visage des trois enfants d'Edouard.

J'imitais naturellement son geste. Moi aussi j'étais curieux de savoir si cette argumentation était véridique ou erronée.

Eh bien! sur les visages fermés de Marthe Quillet et de ses deux frères, je ne pouvais rien lire, si ce n'était une sorte de colère, à la fois révoltée et cependant condescendante.

Ce fut Henri Quillet qui, de sa voix ironique, osa riposter.

— Tout ce que vous dites est très raisonnable, monsieur Dare! Seulement, c'est complètement faux. Dans trois jours nous vous apporterons la pièce qui accuse Fernand Hiron.

— Dans trois jours?... Eh bien, soit! Rendez-vous dans trois jours!

David Dare se levait. Il semblait vouloir mettre un terme à l'entretien. Pourtant, d'une voix négligente, il questionna:

— Qui est-ce, ce Fernand Hiron, au fait?

La réponse fut faite, sans réfléchir, par Marthe Quillet:

— C'est un millionnaire.

— Diable! articula David Dare.

Je vis qu'il hésitait. Peut-être une pensée subtile traversait-elle son esprit? Mais il la refoulait, se refusait le droit de l'exprimer. Il questionnait de nouveau:

— Où habite-t-il?

— Quai de Passy...

— Il est toujours banquier?

— Non! non!... Il a quitté les affaires depuis longtemps... Le contrat d'association qui le liait avec notre père prévoyait qu'en cas de prédécès, la banque reviendrait en toute possession à l'associé survivant. Vous comprenez que, papa mort, il n'a pas été longtemps à faire fortune?

— Je vois!... je vois!

— D'ailleurs, continua Marthe Quillet, cela ne lui a pas porté bonheur. Il vit comme un ours, ou comme un réprouvé... Toujours seul. Pas de famille... Un domestique qui est une sorte de brute... Oh! cet homme a peur!... Il se douté que la vengeance le frappera à son heure!

— Madame, fit paisiblement David Dare, vous vous trompez profondément. Neuf sur dix assassins, vous pouvez en croire mon expérience, n'éprouvent pas le moindre remords!... A trois mois d'un crime, un meurtrier oublie complètement son geste! Ou bien, il en tire motif à s'égayer! Voyez-vous, le crime est une sorte de jeu terrible. Quand c'est le criminel qui gagne, quand il a l'impunité, il trouve très drôle d'avoir roulé la police et la justice! Oui, je sais: cela vous semble monstrueux? C'est ainsi, pourtant, madame! Il faut vous résigner à le croire!

Et puis, il avait un petit geste indifférent, qui balayait toutes choses inutiles, et il répétait:

— Vous revenez donc dans trois jours?

— Oui, firent avec une unanimité impressionnante, les trois enfants d'Edouard.

— Parfait! Je vais donner les ordres nécessaires. On vous recevra. A très bientôt, madame et messieurs...

Homme du monde accompli, David Dare s'inclinait devant ses visiteurs qu'il ramenait jusqu'à la porte.

Le trio partit...

Alors, tandis que les pas éveillaient des échos dans les corridors sonores de la Sûreté, David Dare, d'un mouvement brusque, pivotait de mon côté:

— Eh bien! François, me demandait-il, qu'est-ce que vous pensez de tout cela?

Je fus assez surpris de cette question.

David Dare, d'ordinaire, m'expose ses sentiments. Mais il est assez rare qu'il s'inquiète des miens. Il est l'orgueil personnifié, encore qu'à certains moments, il soit capable d'une extraordinaire modestie.

Je répondis:

— Ma foi!... j'hésite?

— Ah! ah!... nargua David Dare, vous hésitez?... Ma parole!... Eh bien, moi, je n'hésite pas!

Il leva la main droite et tendit trois doigts:

— Mon cher, il y a plusieurs hypothèses à faire... Primo, ces enfants d'Edouard, peuvent être tout simplement des nigauds qui se montent la tête. Deuxièmement: ils peuvent avoir raison... Et, enfin, troisièmement... Voyons, François! vous n'avez pas noté que Fernand Hiron est un millionnaire?

— Quelle conclusion en tirez-vous? dis-je, sottement.

Le front de David Dare se fit plus soucieux.

— Eh! eh!... déclarait-il enfin, on peut vouloir faire chanter un milliardaire?... Cela s'est déjà vu!... Vous n'avez pas pensé à cela, François Marin?

— Je n'y avais pas pensé du tout...

David Dare, cependant, poursuivait:

— On fait, une démarche à la Sûreté. On espère qu'une enquête sera ouverte. Voilà de quoi inquiéter l'individu dont on prétend tirer la forte somme! Alors, on l'alerte, on lui dit qu'il faut payer ou s'attendre à de graves ennuis... Dame! il y a beaucoup de gens, surtout quand ils sont riches, qui préfèrent payer!... Vraiment, François Marin, je m'étonne que cette hypothèse ne vous soit pas venue à l'idée!

Mais il n'attendait pas que je lui réponde.

Mais il repartait déjà:

— Seulement, ce n'est pas le cas! Fernand Hiron « doit » être l'assassin...

— Vous êtes fou! protestais-je.

Mais David Dare ne tenait aucunement compte de mon affirmation.

Il allait, maintenant, à petits pas, dans l'étroite pièce qui lui sert de bureau, et il parlait tout haut, ayant l'air d'exprimer les pensées qui se suivaient dans sa cervelle.

— C'est qu'elle a été très bizarre, cette affaire de la banque Quillet-Hiron!... Oh! je connais le dossier... La banque était prospère.. Quillet semblait être un très brave homme... Et il était pieux, par-dessus le marché. Jamais il ne se serait suicidé... Oui!... Oui!... Il y a des témoignages qui ne peuvent laisser aucun doute... D'autre part, ce Fernand Hiron semblait lui être très attaché... C'est exact que son patron avait fait sa fortune. Alors, comment, d'un seul coup, se serait-il décidé à devenir son meurtrier?

Je vis David Dare allumer une cigarette, en tirer trois bouffées, puis, d'un geste rageur, l'écraser dans le cendrier.

— Avec cela aucun doute: une mise en scène parfaitement truquée... Le verre d'orangeade, empoisonnée, placé juste devant le cadavre. Pourtant, pas de lettre d'adieu!... Un testament vieux de plusieurs années!... Bref, cela sentait aussi bien l'assassinat que le suicide... Mais l'on n'a jamais pu prouver l'un ou l'autre... Eh! eh! ... Une affaire mystérieuse!...

Je commençais à le penser...

Mais j'étais loin, je l'avoue, d'imaginer qu'en cette minute, débutait pour nous cette enquête prodigieuse, ahurissante, dont j'entreprends aujourd'hui le récit, sous un titre qui dit bien ce qu'elle fut: « Le Mystère du quai de Passy! »

Aussi bien, David Dare, une fois de plus, m'arrachait à mes réflexions.

Cet homme a horreur du rêve. Il lui faut de l'action. Il a besoin de s'occuper, comme s'il avait peur de réfléchir.

— Et notre leçon de bridge? fit-il.

J'inclinai doucement la tête:

— Eh bien! reprenons-la, voulez-vous?

Il commença de nouveau de m'expliquer la théorie...

— D'abord et avant tout, François Marin, vous saurez que pour bien jouer au bridge...

Mais il en était là, quand, à nouveau, on frappa à la porte.

C'était encore l'huissier Jules.

Cette fois-ci, cependant, il n'annonçait pas un visiteur. Et même, par hasard, évidemment, il ne tentait aucun des mots d'esprit dont il était coutumier. Seulement, traversant la petite pièce, il tendait à David Dare un bristol, sur lequel celui-ci jetait les yeux.

— Dois-je faire entrer? questionnait le serviteur.

— Un instant! fit David Dare.

Il se passait la main sur le front. Il avait l'air stupéfait.

Puis, brusquement, il se tournait de mon côté:

— Dites donc, François Marin, cela vous ennuierait de passer à côté? J'aime autant que le bonhomme que je vais recevoir ne puisse pas vous distinguer... Je ne vous empêche pas d'ailleurs de laisser la porte contre et d'écouter ce qu'il va me dire?

Il continua, tout à trac:

— C'est très rigolo, vous savez? C'est justement Fernand Hiron qui arrive!

J'aurais crié de stupeur...

Je suis, toujours, devant les surprises de la vie capable d'étonnements naïfs.

Quelle coïncidence étrange que la visite de Fernand Hiron succédant à celle des enfants d'Edouard!

Mais était-ce bien une coïncidence?

On a souvent comparé les affaires criminelles à de terribles engrenages. Impossible de s'en dégager, une fois qu'ils vous ont happé. Les faits s'enchaînent. Les hommes se suivent sur l'écran de la pensée, comme les images se succèdent, fatalement, sur l'écran du cinématographe.

La venue de tel individu précède la venue de tel autre. La découverte de telle vérité

est annonciatrice de la découverte de telle certitude. Et ainsi de suite...

— Eh bien ? me demandait David Dare.

— Entendu ! fis-je. Je suis à vos ordres...

Il y a, communiquant avec le bureau de David Dare, une sorte de petit cabinet de débarras, dont il a fait, à ses frais s'il vous plaît, un assez confortable cabinet de toilette.

Oh ! David Dare est un millionnaire qui n'hésite pas, quand telle est sa fantaisie, à choquer les usages !

En avait-il fait dire des paroles ce cabinet de toilette, dont il avait jalousement surveillé l'installation !

Ce fut là, en tout cas, que je me retirai...

Profitant de la permission qui m'avait été donnée, on devine bien que je ne fermais pas la porte. Il m'était impossible toutefois de voir ce qui se passait dans le cabinet de David Dare. Seulement, je devais surprendre les paroles qui allaient s'y échanger.

Mais n'était-ce pas le plus essentiel ?

J'attendis, le cœur battant, la venue de ce meurtrier que l'on venait de nous dénoncer.

Il y eut quelques secondes de silence, puis la porte s'ouvrit, et Jules invita :

— Si vous voulez vous donner l'extrême peine d'entrer ?

Un pas décidé suivit ces paroles.

D'une voix bien timbrée, martiale, sympathique pour tout dire, l'assassin ripostait :

— La peine ne sera pas extrême !

Puis, tout de suite — et je devinais qu'il devait s'incliner un peu :

— J'ai le plaisir d'être reçu par monsieur David Dare ?

— Par lui-même.

— Alors, je suis enchanté ! Dites donc, je connais beaucoup de vos enquêtes... Elles font mon admiration... Mais vous avez un secrétaire qui est le dernier des imbéciles... Avez-vous noté comme, dans chacun de ses récits, il tente de diminuer votre rôle pour se donner la première place ? Comment diable gardez-vous un coquin pareil ?

Et puis, tout de suite, et tandis que je sentais la colère s'emparer de moi, la même voix sympathique poursuivait :

— Mais je me mêle sans doute de ce qui ne me regarde pas ? Ou bien cela vous amuse de voir la vanité de ce bonhomme s'étaler ?... Parfait ! Le spectacle de la stupidité humaine est un des plus réjouissants que je connaisse. Dites-moi, monsieur David Dare, vous savez pourquoi je viens vous trouver ?

Mon patron mentit sans la moindre hésitation :

— Pas du tout ! fit-il.

— Eh bien ! je viens vous trouver parce que je suis sur la route de la folie...

— Comment : de la folie ?

— Certainement. Si vous ne venez pas à mon secours, je serai dingo avant trois mois !

— Allons donc ?

— On me persécute, monsieur David Dare !

— Pas posible ?

— Mais si !... C'est très possible, au contraire !... Et je vous assure que je ne suis pas, en vous affirmant cela, victime précisément, du délire de la persécution ! Non... non... Je n'exagère pas les faits !.. D'ailleurs, ils ne sont pas terribles... mais tout de même, je commence à avoir les nerfs à bout !

Fernand Hiron s'interrompait de parler, puis repartait, avec — semblait-il — une certaine hésitation :

— D'abord, mon nom ne vous dit rien ?

Mon patron mentit de nouveau :

— Mon Dieu ?... Non !

— Rien du tout ?

— Il me semble qu'il ne m'est pas inconnu... Mais je ne saurais préciser...

— Rappelez-vous, monsieur David Dare ? La banque Quillet et Hiron ?... L'affaire Hiron ?... La mort du banquier empoisonné !... Là, vous y êtes ?

— Sapristi ! eut l'air de sursauter David Dare.

Je m'enfonçais les ongles dans la paume des mains à ce moment-là.

Allons ! ce Fernand Hiron qui me jugeait un parfait imbécile, et qui m'accusait de vanité par dessus le marché, je ne pouvais — chose étrange — m'empêcher d'éprouver à son endroit quelque sympathie !

Un gaillard qui ne cherchait pas à équivoquer. Un homme qui allait droit à son sujet... qui entrait dans le vif de l'action dès les premières phrases...

Eh ! eh !... Il avait du cran, cet assassin !

L'ancien banquier reprenait :

— Oui, je vois que vous y êtes !... Je vous rappelle, d'ailleurs, très brièvement l'histoire. Mon associé Quillet a été trouvé mort, empoisonné, après avoir bu une orangeade... Là-dessus, naturellement, un scandale a éclaté. Ah ! j'éclaire d'abord la lanterne... Pas de motifs financiers à sa mort ! Notre affaire était prospère... D'ailleurs, j'en ai hérité, et j'ai fait fortune rapidement... Tout cela, bien entendu, je peux l'établir avec preuves à l'appui ?

— Je n'en doute pas ! fit David Dare. Alors ?

— Alors, le scandale fut d'un autre ordre... Comment était mort mon associé ? Suicide ou crime ? Naturellement il y eut des partisans de l'une et de l'autre thèse. Tout semblait plaider en faveur d'un suicide, sauf deux faits qui étaient d'importance. Edouard Quillet, d'abord, était pieux. Ja-

mais il ne se serait donné la mort! Et puis, ce brave Edouard, n'avait aucun motif de se suicider... Vous voyez?

— Parfaitement! De sorte que vous?...

— Moi?... Oh! moi, je n'ai jamais eu la moindre hésitation. Pour moi, il s'agissait d'un crime!...

— Dont on n'a jamais retrouvé l'assassin?

— Dont on n'a jamais retrouvé l'assassin, monsieur Dare! Et c'est bien la source de mes malheurs... Parce que, voyez-vous, mon pauvre Edouard a laissé trois enfants...

— Trois enfants en bas âge?

Je faillis pouffer de rire. Personne comme David Dare pour mentir avec une apparence de sincérité si totale!

Hélas, ils sortaient de son cabinet les « enfants d'Edouard ». Et il était tout à fait ridicule de vouloir confondre, par exemple, Marthe Quillet, avec une petite fille en bas âge.

Fernand Hiron, cependant, protestait déjà:

— Mais pas du tout!... « les enfants d'Edouard », comme l'on disait familièrement, à la maison, sont des personnages qui s'échelonnent entre quarante-trois ans et vingt-six ans. Des gaillards, je vous assure, qui ne sont pas en enfance! Des gaillards, que j'ai... oh! vous me pardonnerez l'expression?... que j'ai dans le nez, je vous le jure, et joliment!... Je voudrais tous les voir sous six pieds de terre!

— Allons donc?... Et pourquoi cela?

— Vous me le demandez? Parce qu'ils sont encore plus dingos que moi! Parce que, Dieu me pardonne, ils me rendent la vie impossible! Tenez, il y a une espèce de grande perche dans la famille, une certaine Marthe, l'aînée, qui est, ni plus ni moins, une peste achevée!... Oh! celle-là, toute femme qu'elle est, ce que j'aurais plaisir à la caloter en place publique!...

— Là là!... faisait mon patron. Ne vous énervez pas! De quoi les accusez-vous donc, les enfants d'Edouard?

La réponse vint, nette et affirmative:

— De quoi je les accuse? De me rendre la vie intenable! Et de m'accuser... eux!

— De vous accuser?... Sapristi! je ne comprends plus... Vous les accusez de vous accuser?

— Exactement! Pour eux, je suis l'assassin de leur père...

Et la voix de Fernand Hiron s'enflait, devenait véhémente, marquait à la fois un paroxisme de colère et d'indifférence moqueuse.

— Non, mais!... faisait-il, vous inventez cela? Il y a dix ans que mon pauvre Edouard a passé l'arme à gauche. Pendant dix ans j'ai eu la paix. Notez qu'au moment du décès, il n'est venu à l'idée de personne, pas même à celle de vos collègues, de me suspecter... Voir en moi un assassin, c'était quelque chose de grotesque, d'idiot, d'enfantin, de puéril, de... tenez! je ne trouve même pas de qualificatif!... Eh bien! voilà que, dix ans après, les enfants d'Edouard se sont mis cela dans la tête: « C'est moi qui ai empoisonné leur père!... » Alors, vous devinez le martyr qu'ils me font vivre?

— Quel martyr?

— Eh bien! des commérages qui n'en finissent pas! Des ragots venimeux qui circulent de tous les côtés!... Et, naturellement, des lettres anonymes, des cartes postales m'annonçant que l'heure de la justice sonnera un jour!... où l'on me propose le bagne!... où l'on m'affirme que la guillotine me guette!... Bref! je n'ose plus ouvrir mon courrier!

— Pas possible?

— Et encore, mon cher monsieur, si ce n'était que cela? Mais ces gaillards-là ont tous les toupets!... Voyons! cela vous plairait, vous, que l'on fouille tous les jours votre appartement? Que l'on cambriole vos meubles? Que l'on force vos tiroirs? Que l'on interroge vos amis ou vos camarades, en leur demandant si on ne leur a jamais fait des aveux? Vous toléreriez des mœurs semblables?

— Voyons! coupa David Dare, de plus en plus calme, vous n'exagérez pas un peu?

— Pas d'un pouce! pas d'un millimètre! pas d'un centième de millimètre, mon cher monsieur David Dare! Les choses sont telles que je vous les raconte. Si j'ai le malheur de sortir cinq minutes de chez moi, je peux être sûr, quand j'y rentre, de trouver une pièce, littéralement sens dessus-dessous! Un soir, on fouille mon cabinet de travail. Le lendemain, on perce mon matelas avec des aiguilles. Un troisième jour on fait sauter les moulures de ma salle à manger... tout comme si l'on imaginait que j'ai caché derrière l'une d'elles, des documents qui m'accusent!... Enfin, cela devient intolérable.

— Très extraordinaire! ponctua mon patron.

Puis, net et précis, il questionnait:

— De sorte que vous venez porter plainte?

— Plainte?... Ah ma foi, non!

— Comment?... comment?... Vous ne portez pas plainte?

— Mais je ne le peux pas!

Et soudain, lancé, semblait-il dans un nouvel accès de colère, Fernand Hiron expliquait:

— Tâchez de comprendre la situation. A la mort de mon pauvre Edouard, je vous ai dit que j'avais hérité de la banque. Je suis donc, en quelque sorte, un bénéficiaire

de son décès... D'autre part, les enfants d'Edouard, ces sacrés misérables-là, ne sont pas très riches... Alors, naturellement, ils ont la sympathie commune! Et puis, que voulez-vous, ils ont beau avoir la quarantaine sonnée, ils font toujours figure auprès des imbéciles, de pauvres orphelins!... Voulez-vous, dans ces conditions, que j'achève de me faire montrer du doigt, en portant plainte contre eux? Est-ce que c'est une solution, cela? Est-ce que je n'aurais pas l'air de me conduire comme le dernier des goujats? Mettez-vous à ma place!

David Dare eut un court rire, dont je perçus à merveille l'ironie.

— Permettez!... faisait-il. Restons chacun à notre place, au contraire! Et tâchons seulement de nous entendre... Si vous ne portez pas plainte, que diable voulez-vous que je fasse?

Fernand Hiron demanda:

— Vous n'avez jamais été à confesse, vous?

— Pardon? sursauta David Dare.

— Ça ne vous est jamais arrivé de recevoir la visite d'un bonhomme qui vient vous laver la tête?

— Si! Mais je ne vois pas très bien...

— Allons!... allons!... Vous êtes beaucoup trop perspicace, pour ne pas voir, au contraire! Je ne peux pas porter plainte... Non! Vous imaginez que je ne vous ai pas attendu pour y songer? Mais c'est quelque chose de tout à fait impossible! Seulement, je voudrais bien qu'ils cessent de m'embêter... Alors, il m'est venu à l'idée que vous pourriez me rendre le service d'aller trouver ces lascars-là et de leur faire entendre raison... Dame! Vous êtes agent de la Sûreté, après tout! Les honnêtes gens, vous savez, quand ils voient un policier, ils ont toujours un peu la frousse?.. Faites la grosse voix! Dites-leur qu'un jour ou l'autre, ils s'attireront de sévères ennuis! Faites-leur entendre qu'ils doivent cesser de me poursuivre. Dites-leur, même, qu'après tout, si jamais je les pince chez moi, en train de mettre mon logis à feu et à sang, je serai parfaitement dans mon droit en leur tirant un coup de revolver en plein visage!... Enfin, je ne sais pas moi?... Vous devez connaître ce que l'on dit, dans des cas pareils?

— Je vois! fit David Dare.

Il était de plus en plus calme. Il questionna, baissant un peu la voix, semblant parler confidentiellement:

— Et vous êtes sûr que ce sont eux?

Fernand Hiron ne le laissa pas achever:

— Oh! cela, protestait-il, aucun doute! Vous vous demandez si j'ai raison de les accuser de ces cambriolages successifs? Parbleu! vous devriez imaginer que je ne parle pas au hasard! D'abord, qui, sauf eux, pourrait s'amuser à perquisitionner dans mon appartement, sans jamais d'ailleurs rien y voler? Ce ne sont pas des cambrioleurs ordinaires, tout de même, qui vous font cinq ou six visites successives, et qui, cependant, respectent vos petits objets de valeur? Hein?

— En effet!

— D'ailleurs, les lettres anonymes que je reçois? Les menaces de guillotine que l'on m'adresse? Voilà quelque chose qui est clair?

— Si l'on veut?

— Comment! si l'on veut?

Mais David Dare a l'art extrême de faire entendre, sans que l'on puisse se fâcher, les vérités les plus désagréables.

— Dame! faisait-il, vous pouvez avoir d'autres ennemis que les enfants d'Edouard?

— Moi?

— Mais oui?... Personne ne vous déteste?

— Je ne crois pas!

— Vous n'avez donc fait de tort à personne, dans votre vie?

— Ma foi non!.. Pas même!

— Et maintenant, vous ne gênez personne?

— Pas que je sache!... Ah! si!... Un pêcheur à la ligne.. Il y a un sacré bougre, qui habite dans mon quartier, et qui prétend que je le gêne quand je vais pêcher à ses côtés!... Mais, tout de même, je n'imagine pas que cette rivalité pour des goujons ou des ablettes que nous ne prenons même pas, le conduirait à m'expédier un courrier pareil à celui que je reçois?

— Bref! monsieur Hiron, vous accusez formellement les enfants d'Edouard?

— Mais oui, formellement! Combien de fois faudra-t-il que je vous le dise?

— Et vous voulez que je les sermonne?

— De main de maître, si possible?

— Parfait! Je prends bonne note de votre désir... Mais voyons, serrons la question d'un peu plus près. Vous avez reçu des lettres anonymes?

— Un dossier complet!... Un plein carton!...

— Vous m'en avez apporté?

— Le dernier envoi. Tenez...

Je devinai qu'il tendait à mon patron quelques documents et que celui-ci y jetait les yeux.

Tout de suite, David Dare remarquait:

— Ah! on vous écrit à la machine?

— Oui, toujours!

— Preuve que l'on se méfie d'être identifié par l'écriture!

— Vous l'avez dit monsieur David Dare... Oh! ils sont malins! Il y a parmi les enfants d'Edouard, un certain gros gaillard du nom d'Henri — c'est le cadet — eh bien! il est rusé comme un singe, ce crétin-là!

— Il n'est pas si malin que cela! corrigea

mon patron. On identifie une machine à écrire. Par conséquent...

— Tra... la... la!... Belle chanson!... Vous dites que l'on identifie une machine à écrire? Mais il y a beau temps que j'ai identifié la machine à écrire qui sert à tracer ces lettres-là, monsieur David Dare!

— Allons donc?... Eh bien, où est-elle cette machine?

— Chez moi, parbleu!

— Comment? chez vous?

— Mais oui!... C'est sur ma propre machine à écrire. C'est sur ma machine personnelle... que l'on me tape ces lettres de menace!... Hein? Vous n'auriez pas inventé cela?

— Ma foi non! avoua David Dare.

Puis, tout de suite, il repartait:

— Ainsi, vous supposez que c'est au cours des visites de perquisition qui sont faites dans votre appartement, que l'on tape ces lettres qui vous sont ensuite adressées?

— Tout justement. Mais je ne le suppose pas: cela crève les yeux!

— Cela semble, en effet, probable, d'après ce que vous dites... Mais, voyons, il doit y avoir des empreintes digitales, sur ces lettres-là?

— Allons!... allons!... coupait déjà Fernand Hiron. De quoi venez-vous me parler? Des empreintes digitales!... Non, mais, mon cher monsieur Dare, vous me faites rire!... Est-ce que le dernier des imbéciles ne connaît pas le truc, maintenant? Est-ce qu'avec tous les romans policiers qui paraissent, il est une seule personne au monde pour ignorer qu'on porte des gants, quand on va faire un petit coup qui n'est pas ordinaire? Je me suis ruiné, tenez, à acheter de la poudre, pour révéler les empreintes digitales possibles! Eh bien! le seul résultat auquel je sois arrivé, c'est de salir impitoyablement mon bureau. Mais je n'ai jamais relevé la moindre empreinte... Pas plus sur ma machine, que sur les meubles, que sur les vitres, que sur les tasses, que sur les verres!...

— Comment!... Comment!... On remue des tasses et des verres dans votre appartement?

— Mais oui, bien sûr! Ils ont soif, ces gens, à faire ce métier du diable. Alors, ils boivent!... Ils boivent ma cave... Oh! cela, encore, je le leur pardonnerais...

— Vous êtes, monsieur Fernand Hiron, un excellent garçon!

La voix de David Dare se faisait métallique. Quand il prend ce ton-là, je sais qu'il rage à froid...

Quel était donc le motif de sa colère?

Est-ce que Fernand Hiron, après tout, ne semblait pas un homme assez jovial, quelque peu commun, mais incarnant à merveille le type de ce que l'on est convenu d'appeler « un bon garçon »?

Et tout cela, d'ailleurs, cadrait à merveille avec les renseignements qui nous avaient été fournis par les enfants d'Edouard.

Ce Fernand Hiron n'était pas un homme chic. Il n'appartenait pas « au monde ». Sûrement, sa famille n'avait jamais figuré dans le Bottin des célébrités.

C'était un ancien petit employé, qui, successivement, avait franchi dans sa banque, tous les degrés de la hiérarchie, pour s'asseoir enfin dans le fauteuil directorial.

Et il parlait, comme il pensait! Sans aucune recherche de phrases à effet. Sans même avoir le souci de garder un ton correct.

Non!... Non!... en dépit des accusations stupides qu'il avait proférées contre moi — et qui prouvait tout simplement qu'il manquait de tact et peut-être d'intelligence — Fernand Hiron m'était assez sympathique. Et je ne voyais pas du tout pourquoi David Dare prenait ce ton-là... ce ton qui m'indiquait à merveille qu'il était en colère.

J'allais l'apprendre en quelques instants.

— C'est, déclarait-il, qu'il y a une dernière hypothèse qu'il me faut envisager, monsieur Hiron? Si c'était vous-même qui tapiez ces lettres?

— Hein?... Quoi?...

— Si vous vous étiez adressé à vous même ces lettres anonymes pour m'apitoyer sur votre sort et jouer un bon tour à ces malheureux enfants d'Edouard?

— Dites donc?... dites donc?...

Et je percevais à l'instant un bruit de chaise violemment repoussée.

Fernand Hiron poursuivait:

— J'ai bon caractère, vous savez, mais je n'aime pas beaucoup que l'on me manque!... M'envoyer à moi-même des lettres anonymes? Non, mais, en voilà une idée!... Ah bien! je la retiens celle-là! Vous en avez de bonnes, vous autres, à la Sûreté!... Et dans quel but ferais-je cela?... Pour jouer un bon tour aux enfants d'Edouard? Mais je ne veux pas même porter plainte contre eux!... Ah! je n'en reviens pas... Vous pouvez vous vanter de m'avoir plutôt estomaqué!... Et ils sont rares, vous savez, monsieur David Dare, ceux qui peuvent se vanter d'avoir épaté Fernand Hiron?

Il soufflait. Il haletait. Il y avait, en lui, de la vexation plus peut-être que de la fureur.

David Dare dut le sentir. Sa voix se refit conciliante.

— Allons! demandait-il, oublions cela! Si vous réfléchissez deux minutes, vous devez juger que mon devoir est d'examiner toutes les hypothèses possibles. En matière de po-

lice, il faut songer à tout. Et surtout à l'invraisemblable! Là!... Vous m'en voulez toujours?

— Comme ça...

— Eh bien! vous ne m'en voudrez plus demain!... Non, pas demain, au fait! Laissez-moi seulement quatre ou cinq jours de répit? Et je vous assure que nous allons tirer toutes ces choses-là au clair. Vous êtes satisfait de ma promesse?

— Une promesse ne me satisfait jamais! Ce qui compte, pour moi, c'est la façon dont on exécute ses engagements...

— Vous avez tout à fait raison, monsieur Hiron! Mais j'exécute les miens avec un scrupule absolu, je vous assure... Les enfants d'Edouard ne vous ennuieront plus longtemps!

Je devinais que mon patron se levait. J'inventais à merveille, sans le voir, le geste cordial dont il devait frapper sur l'épaule de ce malheureux Fernand Hiron:

— Allons!... allons!... faisait-il. Vous avez très bien fait de venir me trouver. D'ailleurs, votre cas n'est pas si rare que vous l'inventez... Il y a de nombreuses personnes que l'on persécute comme vous... Mais on finit toujours par faire entendre raison à ceux qui les ennuient! Souriez, monsieur Fernand Hiron? Soyez joyeux?... On va les mettre à la raison les enfants d'Edouard!

Je n'en entendis pas davantage...

Faisant preuve, cependant, d'une cordialité qui n'était pas dans ses habitudes, David Dare devait raccompagner son visiteur le long du corridor qui accède à son bureau.

Naturellement, je revins dans la pièce. Et je me demandais à ce moment-là:

— Sapristi! Je ne sais plus qui a raison, moi, dans cette histoire-là? Naturellement, Fernand Hiron est un gaillard plus sympathique que les enfants d'Edouard... Mais, tout de même, les enfants d'Edouard, ne m'avaient pas, tout à l'heure, fait mauvaise impression? Eh! eh!... Si je devais juger cette affaire, je crois que j'éprouverais un certain embarras!... Qui diable renverrais-je des fins de la plainte?

J'en étais là de mes réflexions quand David Dare me rejoignit.

Il avait son visage des mauvais jours. Il fronçait les sourcils. Il se mordait les lèvres. Brusque, il m'interrogea:

— Vous avez entendu, François?

— Assurément.

— Alors... vous avez compris?

— Si j'ai compris?

— Bien sûr! Vous comprenez toujours, vous Marin! Pourquoi n'auriez-vous pas compris, cette fois-ci?

Je balbutiai, furieux de son ironie:

— Eh bien! je n'ai pas compris, justement!

— Ah! ah!... Vous n'avez pas compris?... Alors, trois enfants viennent vous offrir de vous fournir dans trois jours la preuve formelle que leur père a été assassiné, et cela vous semble obscur?

— Pardon! protestai-je. Mais, après la visite de ces trois enfants, nous avons reçu celle du prétendu assassin?... Et cet assassin nous a simplement expliqué que ces enfants étaient victimes d'une sorte de délire de la persécution...

— Bon... Bon... Justement!... Je n'oublie pas cela, François. Mais cela doit vous faire comprendre?

J'articulai:

— Comprendre quoi?

— Eh bien! que vous devez filer?

— Que je dois filer?... Filer où?

David Dare me jeta comme un ordre:

— Quai de Passy, imbécile!

Et, comme il devait lire sur mon visage, que, si je blâmais, une fois de plus, la grossièreté dont il se permettait d'user à mon endroit, je demeurais dans l'incompréhension totale de ce que signifiaient ses paroles, il m'expliqua:

— Voyons, c'est pourtant simple?... Il s'agit de savoir un peu ce qu'est ce Fernand Hiron... la façon dont il vit... si dans son quartier il a bonne ou mauvaise réputation... Tout de même, vous êtes assez intelligent, pour supposer que je ne peux pas faire personnellement cette enquête?... Il vient de me voir, l'animal: je serais vite repéré par lui... Alors, elle vous incombe. Mais vous n'avez pas compris cela? Non?... Répétez-le que vous n'avez pas compris?

Je jugeais inutile de donner cette satisfaction à mon patron.

Non, ma foi, je n'avais pas compris, tout d'abord, que j'allais, une fois de plus, être contraint de prendre mes responsabilités dans une enquête qui menaçait d'être difficile.

Mais je proteste ici, que, tout de suite, je m'inclinai devant l'inévitable fatalité.

Je ne suis pas un homme à fuir les responsabilités justement! Je dirai, même, que je les adore, que je les recherche, qu'elles conviennent à mon tempérament qui est à la fois ardent et dévoué.

Si David Dare avait besoin de moi, il me trouverait toujours prêt à me mettre à sa disposition!

Si la Justice faisait appel à mon concours, je ne tenterais point de faire la sourde oreille!

Il faut ce qu'il faut. Je suis le secrétaire de David Dare. Petit à petit, de ce rôle modeste, je me suis élevé jusqu'à celui de collaborateur... Eh bien! j'allais « collabo-

rer » une fois de plus, et c'était tout naturel. Il arriverait ensuite, ce qui devait arriver. Je n'avais pas à en tenir compte.

— C'est bien! fis-je. Le temps de prendre mon chapeau et mon revolver...

Alors, j'entendis un éclat de rire.

David Dare, qui allait rester bien paisiblement dans son bureau, pendant que je me lançais à la poursuite d'un assassin possible, se permettait de me railler.

— Pour votre chapeau, faisait-il, ce n'est pas tout à fait indispensable de le prendre! La mode est de n'en plus porter... Quant à votre revolver, je vous jure que vous pouvez le laisser dans votre tiroir! On ne va pas vous assassiner quai de Passy à quatre heures de l'après-midi! Tenez, même, François, si j'étais à votre place, c'est autre chose que j'emporterais?

— Quoi donc? fis-je. Ah! un bloc-notes et un crayon?

David Dare haussa les épaules:

— Une canne à pêche! me dit-il. Il y a un pêcheur à la ligne qui déteste Fernand Hiron. Il vient de nous le dire... Et nous savons, par les enfants d'Edouard, que ceux-ci traitent avec une personnalité qui a dans le cœur la haine de ce banquier! Hein? Si c'était ce pêcheur à la ligne qui devait nous apporter la fameuse lettre prouvant l'assassinat? Oui! plus j'y songe François, et plus — si j'étais à votre place — j'emporterais une canne à pêche... Vous voyez déjà la combine? Vous vous mettez à taquiner le goujon, vous faites la connaissance du fameux pêcheur...

Mais je n'écoutais pas plus longuement ce qu'il me disait.

Les plaisanteries de David Dare me laissent froid. Je sais que, quand il prend les choses sur ce ton là, c'est qu'en réalité une inquiétude le torture.

Il a peur de se tromper!

Il a peur d'être en dessous de sa tâche que le hasard lui a dévolu!

Alors, ce que j'avais de mieux à faire, c'était, une fois de plus, de le mettre à même de soutenir sa réputation.

Je quittai la Préfecture de police, décidé à me dévouer pour mon patron.

Ce serait moi qui ferais l'enquête. Et je la ferais si bien, avec une attention si exaspérée, que je serais certainement à même de lui rapporter des faits contrôlables. Ainsi, je serais l'ouvrier diligent qui réunit les matériaux indispensables qui doivent servir à l'édification de l'œuvre magnifique.

Je sais bien, il est vrai, que l'on applaudit toujours celui qui signe, et non pas celui qui a réussi les tâches obscures et cependant indispensables. Mais peu m'importe! Si Fernand Hiron m'accuse d'être vaniteux, je sais que je suis, au fond de moi-même, infiniment modeste. La gloire de David Dare est un peu la mienne. D'en être persuadé, cela me suffit! Je néglige les applaudissements!

Je pris donc mon pardessus, mon chapeau, et quoi qu'en ait dit David Dare, mon revolver. Puis, je m'en allai...

Le quai de Passy n'est pas au bout du monde. Un taxi m'y déposait quelques instants plus tard. Alors, tout de suite, ayant l'air d'un flâneur, une cigarette au coin des lèvres, les mains derrière le dos, sans me presser, je me dirigeais vers la demeure, de ce Fernand Hiron qui était, peut-être, un sinistre meurtrier.

Certes, j'imagine, que tous les Parisiens connaissent le quai de Passy? Ils savent donc qu'aux environs du pont que franchit le métropolitain, de nouveaux immeubles se sont bâtis. Ils n'ignorent pas davantage que, là, se trouvent des usines d'automobiles. Mais il en est peut-être un grand nombre, qui n'ont pas remarqué, un peu avant le pont de Grenelle, un tout petit hôtel, à l'aspect un peu délabré, et qu'entoure un jardinet de médiocre importance.

Moi-même, d'ailleurs, je le confesse, je n'avais jamais vu cette maison. C'était pourtant là qu'habitait Fernand Hiron.

Oh! tout de suite, alors, au premier regard, j'appréciais l'importance de cette habitation, en quelque sorte isolée au milieu de la vie ardente de ce quartier nouveau.

Tout à fait la demeure d'un assassin, ma foi!

Pas de concierge, naturellement. A peine de voisins. Les fenêtres des maisons proches, ne donnent pas, en effet, sur le jardinet... N'était-ce pas là, des conditions qui pouvaient permettre de vivre sans attirer l'attention, presque ignoré?

J'eus tout de suite une mauvaise impression.

Ce Fernand Hiron que j'avais trouvé sympathique, l'instant d'avant, je me le figurais, désormais, comme un homme redoutable et très capable, ainsi qu'il se dit communément, « de cacher son jeu ».

Soit!... Mais je sais aussi qu'il ne convient jamais de s'abandonner à ses impressions. On ne fait pas la police avec des sentiments. L'enquête doit se baser sur des faits précis...

Seulement, où les découvrir, ces faits précis?

J'en appelle à ceux qui me lisent. Ils n'ont qu'à imaginer qu'ils se trouvent à ma place. Comment auraient-ils opéré?

Moi, je n'hésitai pas! Il y a des endroits où tous, misérables ou hommes de bien, nous fréquentons plus ou moins. Il nous faut nous nourrir. Nous avons des vices à satisfaire et parmi ceux-là, l'un des plus com-

munément répandus, est le vice des fumeurs...

Je me dirigeais vers le bureau de tabac voisin.

Je ne suis pas, certes, un alcoolique: je ne bois que de l'eau et même de l'eau de Vichy! Tout de même, je m'assis à une peite table ronde et je commandais un apéritif. Et puis, j'engageai la conversation avec le garçon qui me servait:

— Dites-moi, mon ami, vous ne connaissez pas, dans les environs, la demeure d'un monsieur Fernand Hiron?

Je parlais au hasard. Mais le hasard est un grand maître! Le serviteur tendit le bras:

— C'est là, tenez!

— Ah! ah!... Ce petit hôtel?

— Oui, Monsieur.

— Il est donc riche, ce Fernand Hiron?

— J'ai pas fait les comptes avec lui! déclara le serviteur.

Mais je ne me laissais pas intimider par cette réponse goguenarde.

— Bien sûr!... bien sûr!.. fis-je. Mais vous êtes un garçon trop averti pour n'avoir pas votre opinion sur un sujet pareil. Vous le connaissez ce monsieur-là?

— Comme ça!... Il vient acheter des cigarettes ici.

— Ah! ah!.. quelles cigarettes?

— Des bleues...

— Evidemment, dis-je, en souriant. Cela n'indique pas une fortune extraordinaire. Ce ne sont pas des cigarettes de luxe! Mais ça ne prouve pas non plus grand'chose... Ses domestiques...

— Oh! il n'a pas « des » domestiques. Il en a « un ».

— Ah! ah!... Un valet de chambre?

— Un homme à tout faire, quoi!

— Je vois!... je vois!... Un peu maître d'hôtel?... Un peu chauffeur?... un peu jardinier?...

— Plutôt jardinier! Maître d'hôtel, ça ne lui servirait à rien.. Ce Fernand Hiron, Monsieur, il vit comme un ours! Jamais personne ne vient chez lui... Ça ne reçoit pas, des gens comme ça... Ça vit caché!... C'est des sauvages...

Je n'avais certes pas espéré, une mine de renseignements aussi importante!

Mais il ne s'agissait pas encore de réfléchir. Il fallait pousser au bavardage ce garçon, d'abord renfrogné, qui se montrait désormais si utilement bavard.

— Vraiment? fis-je, d'un air détaché. Il mène une pareille existence, ce Fernand Hiron?

Je reçus une réponse affirmative:

— Probable!

Puis, le garçon ajoutait:

— Paraît qu'il est passionné pour les échecs. Son domestique, il dit comme ça qu'il passe des heures et des heures à étudier des coups!... Alors, faut pas qu'on le dérange... Si quelqu'un sonne, il donne l'ordre de ne pas le recevoir... Et puis il a une autre marotte, le bonhomme...

— Tiens! Tiens!... Laquelle?

— Il pêche à la ligne...

— Ça, oui, je sais!

— Oui, il pêche... Mais il prend rien! Y a rien à prendre, par ici...

— Il s'amuse à tremper du fil dans l'eau! fis-je avec une feinte bienveillance. Ça n'est pas défendu!

Or, brusquement, le garçon se croisait les bras sur la poitrine, et me fixait d'un air méfiant:

— Comme vous dites!... faisait-il. Mais qu'est-ce que ça peut bien vous faire?

— Oh!... Rien du tout!...

— Alors, pourquoi que vous êtes là à me retourner? Dites donc, vous le connaissez ou vous ne le connaissez pas, ce Fernand Hiron?

— Je le connais... comme cela...

— Bon!... Bon!... Je vois!... Vous voulez lui placer des balais mécaniques ou des réfrigérateurs?... Ou encore des appareils de TS.F.?

Et, cette fois, devant une insinuation pareille, je reconnais que je ne maîtrisai pas mon indignation.

Ma réponse ne fut pas calculée. Elle était sotte. Mais qui ne l'aurait pas faite, à ma place?

Je dis:

— J'appartiens à la police, mon gaillard! Je fais partie de la Sûreté!

Après quoi, à l'instant même, je mesurai la bêtise que je venais de faire...

Le garçon du marchand de tabacs changeait à l'instant même d'attitude.

Certes, il était stupéfié...

Mais, plus encore, il était, si j'ose le dire, horrifié.

C'est une chose extraordinaire, en effet, mais, alors que les honnêtes gens devraient professer, à l'endroit des policiers, une reconnaissance et une admiration profondes, il en est, le plus souvent, tout autrement.

Le gaillard murmurait:

— Ah!... Vous êtes un roussin?

Et il me tournait le dos!... Et je perçus parfaitement le geste méprisant avec lequel il crachait par terre!

Alors, on conçoit que je ne m'éternisai pas plus longuement chez ce marchand de tabac, où je venais, si stupidement, de me « brûler » moi-même.

J'ai horreur du scandale. Je répugne à tout ce qui attire l'attention du public.

Je jetai ma monnaie sur la table, je disparus.

David Dare m'avait recommandé de lier conversation avec les pêcheurs à la ligne qui hantaient ces parages. Je descendis donc sur les berges. J'interwievai, sans en avoir l'air, une dizaine de braves amateurs, leur posant, tour à tour, cette même et éternelle question, dont il est d'usage d'aborder les Chevaliers de la gaule:

— Ça mord?... demandais-je.

Mais cela ne mordait pas!

Mais ils étaient, tous, de mauvaise humeur, ces pêcheurs à la ligne... Mais aucun d'eux, surtout, ne connaissait Fernand Hiron.

De guerre lasse, j'abandonnai les pêcheurs à la ligne, et je me mis à visiter les boutiques des différents fournisseurs qui se trouvaient aux environs de la demeure de Fernand Hiron.

Oh! l'enquête que je menais de la sorte, je la menais avec une énergie désespérée!

On est souvent mal reçu, en pareil cas. On vous demande « ce que cela peut bien vous faire? » ou encore: on vous répond « connais pas! »

Bref, une heure plus tard, et après avoir encore interwievé quelques concierges du voisinage, je n'étais guère plus avancé qu'à l'instant où je quittais le bureau de tabacs, dont le garçon m'avait si visiblement dédaigné.

Sur Fernand Hiron, je n'avais pas, en somme, appris grand'chose.

Je pouvais affirmer, désormais, qu'il menait une existence assez retirée, fort paisible, et que nombreux étaient dans le quartier, ceux qui le jugeaient « un peu ours ».

Je savais qu'il aimait les échecs. J'avais entendu affirmer qu'il ne dédaignait pas les joies de la pêche à la ligne.

L'homme, d'autre part, n'était servi que par un unique domestique, qui ne paraissait pas merveilleusement stylé. Ce domestique, d'ailleurs, faisait de courtes et rares apparitions chez les fournisseurs. Il semblait toujours pressé. Il n'était pas bavard. Il parlait rarement de ce qui se passait chez son maître.

Oui, j'avais appris cela... Mais dois-je dire que j'avais appris « tout » cela, ou que je n'avais appris « que » cela?

Eh bien! je laisse à ceux qui lisent ce récit le soin d'en juger...

Ces renseignements, ces indications, en apparence quelconques, avaient-ils un intérêt formidable?

Je ne veux influencer la décision de personne!

Mais, cependant, l'honnêteté m'oblige à préciser que ce sont ces indications-là — oui! celles-ci et aucune autre! — qui devaient, plus tard, permettre à David Dare d'opérer la plus sensationnelle des découvertes, de réussir la plus extraordinaire de ses enquêtes policiaires.

Il va sans dire, d'ailleurs, que je lui en fis, le soir même, un rapport détaillé. Il m'écouta sans m'interrompre. Il ne me fit, à leur sujet, aucune remarque. Je ne sus pas même, et je ne sais peut-être pas encore, si, dès cet instant, David Dare entrevoyait la vérité?

Tout simplement, quand je me tus, mon patron déclara:

— Et c'est tout, François?

Comme je hochais la tête, affirmativement, il eut l'air de poser une conclusion:

— Voilà! fit-il. Vous êtes un serin!

Puis, il corrigea en me tendant la main et en me gratifiant d'une étreinte cordiale.

— Mais vous êtes un serin bien sympathique! Merci, mon vieux!

Et j'étais encore ahuri de stupéfaction, partagé entre la colère et la reconnaissance, pour la façon dont on me traitait, que David Dare déjà, m'avait quitté, s'éloignant en sifflotant le long des corridors de la Sûreté...

CHAPITRE III

Les faits, cependant, allaient se succéder et se précipiter de telle sorte que je ne devais pas longtemps rester dans l'incertitude, sur les résultats de la mission que j'avais accomplie.

Je passais, ce soir-là, une excellente nuit. Je me réveillais dispos. Il me semblait que, dès les premières heures de la matinée, David Dare allait continuer l'enquête entreprise, et que, sans doute, il allait de nouveau m'associer à ses recherches.

Eh bien! les choses d'abord, parurent devoir suivre un tout autre cours.

Lorsque j'arrivais, en effet, chez mon patron, j'appris qu'il était depuis le matin parti sur sa voiture de courses.

Entendait-il donc consacrer sa journée à la promenade?

J'en fus, à l'instant, fort étonné. Puis, une réflexion me rasséréna:

— Parbleu! je ne suis qu'un sot! me déclarais-je. David Dare, tout simplement, attend le troisième jour, que les enfants d'Edouard ont fixé pour la livraison de la lettre accusatrice... Jusque-là il n'y a rien à faire!

Et je m'efforçais de ne point penser à l'enquête Hiron, au mystère du quai de Passy: je me dévouais toute la matinée, aux tâches les plus ordinaires, et les plus fastidieuses aussi: les rangements que j'effectue, sans fin et sans arrêt, dans la bibliothèque de mon patron, une bibliothèque que je mets chaque jour en ordre, parce que, chaque nuit, David Dare la met en désordre.

Midi arriva. J'allai déjeuner dans le petit restaurant où j'ai l'habitude de me rendre. Puis, je revins à mon travail.

— Monsieur Dare est-il rentré? demandais-je au portier qui venait de m'ouvrir et me saluait au passage.

— Pas encore! me dit cet homme.

Je repris mon travail. Qu'aurais-je pu faire d'autre?

Jusqu'à quatre heures de l'après-midi, je besognai avec courage. Mais le quatrième coup tintait encore à l'horloge qui orne mon cabinet de travail, lorsque le téléphone se prenait à sonner.

— Allo! fis-je à l'appareil.

C'était David Dare. Il me jeta:

— Arrivez tout de suite à la Sûreté! Je vous attends!... C'est pressé!...

Et je n'avais pas eu le temps de répondre qu'il avait déjà raccroché.

Vingt minutes plus tard, je pénétrais dans le petit bureau où David Dare me convoquait. Je vis tout de suite qu'il était d'humeur maussade. Il m'accueillit par ces mots:

— Ah! ah!... vous voilà, soi-disant Inspecteur de la Sûreté?

Et, comme je sursautais, il continua:

— Car vous êtes un soi-disant Inspecteur de la Sûreté!... Mais vous marquez mal, mon garçon!... Alors, on vous accuse d'un crime...

— Hein? fis-je.

David Dare s'assit familièrement sur le coin de son bureau. Il avait l'air exténué. Il me dit:

— Vous croyez que je parle chinois? Allons? répondez? Vous ne comprenez rien à mes paroles?

— Pas grand'chose! avouai-je.

— Parfait! J'allume ma lanterne. Savez-vous qui vient de me rendre visite?

— Assurément non!

— Eh bien, je vous le dis : cinq minutes avant de vous téléphoner, j'étais en grande conversation avec « une » concierge.

— Avec une concierge?

— Oui. Du quai de Passy...

Je sentis mon cœur battre à grands coups dans ma poitrine.

Allons donc! l'enquête avait-elle fait un pas en avant? Allais-je apprendre du nouveau?

David Dare continua:

— Cette femme, vous l'avez vue hier, François. Aucun doute à garder là-dessus. Elle vous a parfaitement décrit: « Un grand escogriffe, marquant assez mal, et qui m'a posé des tas de questions biscornues, relativement à monsieur Fernand Hiron... » Oh! c'est bien vous, n'est-ce pas? Ce ne peut être que vous, François?

J'inclinai la tête affirmativement.

— Cette concierge, reprit David Dare, a ajouté que votre passage avait été remarqué dans tout le quartier... « Même, m'a-t-elle dit, dans le bureau de tabacs voisin, cette canaille-là a déclaré qu'il appartenait à la police!... C'est un faux Inspecteur de la Sûreté, pour sûr? »

Je me sentis légèrement rougir...

Il n'est jamais agréable d'entendre mal parler de soi-même. Et puis, je devinais — ou je croyais deviner — que David Dare allait me reprocher la bévue que j'avais commise en laissant deviner ma qualité policière...

Mais mon patron se plaçait à un tout autre point de vue! Il continuait, toujours brusquement:

— Avec cela, François, vous savez que c'est déjà assez grave?... Vous n'êtes pas officiellement policier!... Vous êtes mon collaborateur... Un point, c'est tout! De sorte, qu'en vous donnant pour appartenir à la Sûreté, vous commettez une usurpation de fonction... Et cela peut mener loin!

— Oh! fis-je, en affectant une indifférence qui n'était point réelle, j'imagine que je n'ai pas commis un crime?

Alors, j'entendis la déclaration la plus ahurissante du monde.

— Justement! me déclarait David Dare C'est vous que cette concierge accuse de l'assassinat!

— Hein? sursautai-je de nouveau.

— Vous m'avez compris! fit mon patron sèchement.

Mais, une fois encore, justement, je n'avais rien compris. Je balbutiai:

— De quel asassinat s'agit-il? de l'assassinat du père...

David Dare m'ôta de cette erreur:

— La pipelette vous accuse de l'assassinat commis hier soir. Car, pour elle, l'assassinat ne fait pas de doute...

— Mais enfin, dis-je, en explosant de colère, allez-vous me renseigner?... Qui a-t-on tué?

David Dare me jeta:

— Fernand Hiron, parbleu!

— Hein?

— C'est comme je vous le dis!

Et, rapidement, en quelques mots, il me mit au fait de l'abominable aventure.

— Voilà ce que je sais... Ecoutez bien?... Hier, Baptiste, le domestique de Fernand

Hiron, avait congé. C'était son jour de sortie. Comme il est ami avec cette concierge, il avait, en partant, visité cette femme, et lui avait appris qu'il se proposait de passer sa journée aux courses. Il n'est rentré qu'à huit heures du soir... Vous voyez?

— Je vois très bien.

— Vous allez voir mieux encore! Voilà donc ce Baptiste, le domestique qui rentre chez son patron à 8 heures du soir... Qu'imaginez-vous qu'il trouve?

— Ma foi, je n'en sais rien!... Ou plutôt, si!... D'après ce que vous dites...

— Allez?... allez?... Quand vous aurez fini de bafouiller...

— Eh bien! dis-je dans une nouvelle explosion furieuse. Il trouve le cadavre de son maître? C'est cela?

— Non! coupa David Dare. Il ne trouve pas le cadavre de son maître. Il trouve autre chose: la porte de la maison a été fracturée. On a fait sauter la serrure. Pourtant, il n'apparaît pas — et le domestique s'en assure rapidement — que l'on ait rien volé...

— Diable! diable! grommelai-je.

David Dare poursuivit:

— Laissez le diable où il est!... Vous irez peut-être en enfer, mais plus tard... Ecoutez toujours? Voilà donc le domestique navré de trouver la porte fracturée, mais satisfait de s'apercevoir que l'on n'a rien volé... Naturellement, il attend son maître...

— Fernand Hiron était sorti?

— Oui. Il n'était pas chez lui. Je vous dis tout de suite que personne dans le voisinage cependant ne sait quand il est sorti. On ne l'a pas vu partir. Mais la concierge, que tout à l'heure j'ai reçue, m'a certifié que pendant l'après-midi, diverses personnes avaient sonné à la porte de l'hôtel, sans pouvoir se faire ouvrir. Je pense que vous en conclurez comme moi que Fernand Hiron était parti de bonne heure?

— En effet!

— Bravo, François! Les grands esprits se rencontrent! Nous sommes donc d'accord... Là-dessus, j'en reviens à mes moutons. Le domestique attend... Il attend encore, ma foi! On n'a pas revu Fernand Hiron...

— Il n'est pas rentré chez lui?

— C'est ce que je vous dis!

— Eh bien! David Dare, c'est qu'il a découché?... Sapristi! cela ne prouve pas qu'il a été tué?

Mais, devant moi, David Dare hochait la tête préoccupé. D'un geste, il m'imposait silence:

— Attendez donc! faisait-il. N'allez pas si vite! Vers les dix heures du soir, naturellement, le domestique commence à s'inquiéter sérieusement. Il paraît que Fernand Hiron mène l'existence la plus régulière qui soit. Il ne sort jamais. Il dîne toujours chez lui. En cinq ans, Baptiste n'a jamais été témoin d'une pareille absence. Bref, stupéfait de ne pas voir rentrer son maître, il va faire part de ses inquiétudes à la concierge, son amie. Et les voilà, tous les deux, qui visitent de nouveau l'hôtel de fond en comble...

— Bien!... bien!... Et ils retrouvent alors le cadavre?

— Ils ne retrouvent pas de cadavre! Ils ne retrouvent rien. Et ils sont là, tous les deux, fort interloqués, quand ils aperçoivent, passant devant la porte de la maison, deux ou trois agents qui suivent respectueusement à distance le Commissaire de police du quartier...

— Alors? Alors?

— Alors, la concierge, qui est nerveuse comme sont nerveuses toutes les femmes, appelle le Commissaire, lui signale ce qui se passe... Vous voyez la scène j'imagine? Elle lui indique la porte fracturée... Elle lui précise que Fernand Hiron est absent... que Baptiste et elle sont inquiets.

— Et c'est alors que le Commissaire de police lui dit que l'on vient de découvrir un cadavre...

— Ah çà!... m'interrompait David Dare, tapant du pied, voulez-vous me fiche la paix avec votre cadavre? Vous y tenez donc tant que cela, à votre macchabée?... Je vous dis qu'il n'y a pas de cadavre dans l'histoire!...

— Pourtant! vous m'avez parlé d'un assassinat?

— Eh bien! tous les assassinats comportent-ils un cadavre, par hasard?

Et, comme je restais là, sans paroles, ne comprenant plus, n'osant plus articuler un mot, David Dare reprenait:

— Là-dessus, le Commissaire de police, confie à la brave femme qu'il vient d'enquêter, précisément, sur la dénonciation d'un agent cycliste de la brigade fluviale et de faire d'étranges constatations...

— Lesquelles? fis-je haletant.

David Dare prit le temps d'allumer une cigarette avant de me répondre:

— On l'avait appelé, ce malheureux commissaire de police, à la suite de découvertes qui avaient été faites quelques instants plus tôt. On avait remarqué sur les berges de la Seine de larges traces de sang... C'était à croire que l'on avait saigné sur place un bœuf, ou, ce qui est plus tragique: un être humain! Et ce n'était pas tout... A quelque distance de là, on avait retrouvé, à demi cachés derrière un des arbres de la rive, des vêtements, également maculés de sang... des vêtements dont il donnait la description...

Je ne pus retenir une exclamation d'épouvante:

— Miséricorde!... Les vêtements de Fernand Hiron?

— Très probablement! confirma David Dare.

Il était assis, toujours, sur le bord de son bureau, et il continuait de se croiser les bras, en affectant une impassibilité que je savais n'être pas véridique.

Tout cela était effroyablement tragique, en effet. Tout cela ne pouvait manquer de l'émotionner. Sous ses dehors d'indifférence, je sais qu'il est fort capable de ressentir des angoisses toutes pareilles aux miennes.

Je demandai, haletant:

— Alors?... alors?

— Alors, naturellement, vous devinez la suite, et je n'ai pas besoin de vous la raconter? Alors, Baptiste et la concierge ont été invités à passer au commissariat, où ils ont parfaitement reconnu les vêtements qui appartenaient à Fernand Hiron. Que vouliez-vous dès lors que l'on conclût? Y avait-il eu assassinat? Y avait-il eu suicide?... Mais un suicide aurait-il expliqué les taches de sang de la berge, et, plus encore, les taches de sang des vêtements retrouvés? Un homme, par exemple, qui se tire un coup de revolver, et s'arrange pour tomber à l'eau, afin d'être sûr de ne point se rater, ne se déshabille pas entre temps?... C'est invraisemblable!... Vous en tombez d'accord?

— J'en tombe d'accord! fis-je après une minute de réflexion. Il s'agit d'un assassinat...

— Il « devrait » s'agir d'un assassinat!... repartait déjà David Dare, corrigeant avec flegme ce qu'il jugeait trop affirmatif dans ma déclaration. En tout cas, l'enquête, immédiatement, se précisait. La concierge fut interrogée. C'est alors qu'elle signala le passage de cet individu louche, qui avait enquêté sur Fernand Hiron, et qui devait me permettre de vous identifier... Bien entendu, arrivé à ce point-là de ses recherches, vous comprenez que le Commissaire de police a transmis le dossier à la Sûreté. Par hasard, les yeux du patron sont tombés sur ce dossier. J'avais vu Fernand Hiron la veille. Il m'a chargé de cette affaire. Et je viens vous appeler en témoignage, François?

Un instant, je vis David Dare cesser de parler, puis, brusquement, il questionna:

— Est-ce vous qui l'avez tué?

J'en restai saisi...

Certes, j'admets la plaisanterie. Mais il en est, de ces farces badines, qui me semblent dépasser la mesure. Et je n'étais pas loin de clamer une protestation virulente, quand, soudain, David Dare se mettait à rire.

— Là!... Là!... faisait-il, ne vous fâchez pas! Je réponds pour vous: non! ce n'est pas vous qui l'avez tué!

Il se tut de nouveau, et cette fois, je l'entendis poser la seule interrogation qui, sans doute, l'émouvait profondément.

— Seulement, si ce n'est pas vous, dit-il, qui est-ce?

Je ne répondis pas, bien entendu...

Je ne pouvais pas répondre!

Est-ce que, tout de suite, cependant, un soupçon n'était pas né en moi?

Mais ce soupçon, je savais bien que David Dare l'avait aussi. Mon patron, tout comme moi, savait qui détestait Fernand Hiron. N'avions-nous pas reçu la visite des enfants d'Edouard? Ne nous avaient-ils pas clamé leur haine?

Mais, en même temps, je pensais:

— Il y a aussi l'individu mystérieux qui s'est fait fort de fournir la lettre accusatrice aux enfants d'Edouard...

Et puis, je m'en voulus de songer à cela! Toute cette histoire était-elle véritable?

Cette accusation, même, que les enfants d'Edouard avaient porté contre l'ancien banquier, n'était-elle pas, seulement, un masque destiné à cacher l'affreux crime qu'ils préméditaient peut-être?

Il faut penser à tout lorsque l'on est en face du crime. Mais penser à tout, cela signifie ne croire à rien! Quelles preuves avais-je, de ceci ou de cela?

Je me remémorais le début de l'enquête que j'avais entreprise. Quels faits significatifs avais-je pu relever? Quels indices avais-je notés?

David Dare, suivant son habitude, interrompit, sans scrupules, mes réflexions, qui l'avait, pourtant, savoir importantes:

— Allons, déclarait-il, je ne vous demande pas de répondre... pas encore! Mais il me semble que l'affaire se complique singulièrement?... Elle commençait par un crime remontant à dix ans. Voici qu'il s'agit d'un meurtre commis hier soir... Fichtre! Les morts vont vite, vous ne trouvez pas?

Et puis, sa voix changea, se fit douce, prit ce ton séduisant, par lequel il sait si bien décider n'importe qui à agir selon sa volonté.

— François, me demandait-il, vous collaborez toujours avec moi dans cette histoire?

J'affirmai:

— Naturellement!

Alors, David Dare sauta sur le sol.

— Eh bien! allons! décidait-il. Marchons! Mais, cette fois-ci, c'est moi qui enquête! Et je vous jure bien que nous ne rentrerons pas ici avant de savoir quelque chose de précis, d'absolu, de sûr.

Ce n'était plus le même homme.

L'instant d'avant, il semblait accablé. Désormais, on sentait en lui, une volonté agissante, une force merveilleuse, une énergie lâchée.

Et, tout de suite, l'enthousiasme s'empara de moi.

Parbleu! nous allions mener une poursuite haletante, une de ces poursuites dont il avait le secret...

Je m'entendais me crier à moi-même:

— En avant!... En avant!

Et j'avais presque envie d'ajouter:

— Garde-toi, assassin!... Voici que l'hallali approche!

David Dare s'habilla rapidement. Cinq minutes plus tard, son auto dévorait l'espace. Il la stoppa à la passerelle de Passy, et, sans dire mot, m'invita à le suivre.

Décidément, je devais apprendre ce jour-là que David Dare ne fait rien comme personne!

Tout autre enquêteur, à sa place, se serait rendu au Commissariat de police, aurait tenu, ensuite, à passer à la maison mystérieuse de Fernand Hiron, aurait trouvé indispensable d'interroger et Baptiste et la concierge...

Lui, opérait tout autrement!

Gagnant la berge, me faisant signe de ne point ouvrir la bouche, il paraissait six minutes plus tard, s'intéresser prodigieusement, aux agissements d'un pêcheur à la ligne.

Et ce fut alors que j'eus, dans cette affaire, mon premier triomphe.

David Dare, tout bonnement, fit exactement ce que j'avais fait la veille! Il ne trouva pas, pour entrer en conversation, de meilleure formule que la mienne. Il demanda tout simplement:

— Ça mord?

Mais cela ne mordait pas davantage, paraissait-il.

Alors, David Dare passait à des questions plus précises:

— Vous venez souvent ici? questionnait-il.

Le pêcheur ne venait pas souvent... « Quand il avait le temps... De loin en loin... »

Ce n'était pas, d'ailleurs, un homme bavard. La fréquentation des asticots ne lui avait pas appris l'éloquence.

Seulement, David Dare arriverait à faire parler une pierre, quand la fantaisie lui en prend!

Il poursuivait:

— Eh bien! c'est rudement dommage! Figurez-vous que, justement, je cherche à retrouver un camarade... Oh! un monsieur très bien.. Un certain Fernand Hiron... Je ne sais pas trop où il habite, mais je sais qu'il pêche par ici... Alors, je me disais...

Le pêcheur découragea tout de suite ces tentatives d'entrer en matière:

— Fernand Hiron?... Connais pas! déclarait-il.

Et puis, il nous tournait le dos, carrément, et recommençait de consacrer toute son attention à son bouchon rouge que les vaguettes agitaient au gré du vent.

Eh bien! David Dare, à ce moment, me stupéfia! Les deux mains dans les poches, haussant les épaules, il s'en alla.

— Nous allons avoir des renseignements plus loin! me souffla-t-il.

Mais je me demandais, véritablement, ce qu'il pouvait espérer?

A qui s'adresser plus loin?

A perte de vue, les berges étaient désertes!

Il ne prétendait pas, tout de même, interroger les arbres?

Je questionnai tout bas:

— Vous savez où l'on a trouvé la tache de sang?

Car j'imaginais que c'était là qu'il voulait se rendre.

David Dare me répondit, baissant la voix.

— Oui! Je le sais à peu près! C'est derrière nous... Cent mètres avant l'endroit où nous sommes descendus sur les berges...

Alors, où allait-il?

Eh bien! il allait, et tout droit, au seul personnage que je n'aurais point pensé à interroger.

Il y avait là, étendu à même le pavé poussiéreux, s'appuyant contre le mur du parapet, et dormant béatement, à la façon d'un homme dont la principale occupation est de sommeiller de la sorte, un de ces extraordinaires clochards qui hantent les rives du fleuve.

Il s'agissait d'un bonhomme qui devait être assez âgé. Il était extraordinairement vêtu. Le paletot qu'il portait, à la façon d'un veston, avait été taillé à coups de ciseaux, pour ne point gêner sa démarche. L'un de ses pieds était chaussé d'une botte de caoutchouc, alors que l'autre était protégé par une vieille pantoufle raccomodée avec des ficelles. D'en dessous le chapeau qui lui ombrait le visage, une barbe hirsute emmêlée de paille, peu ragoûtante, dépassait.

Ah ça!... Ce n'était pas à ce miséreux que David Dare pensait demander le secret de la vérité?

Mais David Dare fait, précisément, toujours, ce que l'on croit qu'il ne fera pas.

Il se penchait sur le bonhomme. Il l'examinait avec attention.

Et puis, soudain, entre ses lèvres, une exclamation fusait.

— Fichtre! il ne se refuse rien, celui-là?

Je me demandais ce que cela voulait dire.

Mais je le sus à l'instant.

David Dare s'était penché. Sans dégoût, sans hésitation non plus, il cueillait sur le visage de l'homme endormi, le chapeau mou qui le garantissait du soleil.

Alors, en quelques instants, une scène inénarrable se déroulait.

David Dare avait tourné le chapeau. Il en examinait la coiffe.

Mais, au même moment, réveillé net, le clochard se dressait:

— Dites donc, vous?... Dites donc?

David Dare jeta:

— La paix, toi, mon bonhomme!

Et puis, tout de suite, d'une voix goguenarde:

— Dis donc, tu te mets bien, pour avoir des chapeaux pareils?

Et ce ne fut pas long, ma foi! Tout de suite, je vis le miséreux se troubler.

Il n'était plus prêt à protester. Il tremblait de tous ses membres.

— De quoi? bégayait-il. Alors, on n'a plus le droit de ramasser...

— Justement! coupa David Dare. Où as-tu ramassé ce galurin-là?

— Eh bien! dame... sur la berge! Pourquoi?

— Parce que, mon gaillard, tu as ramassé le chapeau... mais tu as laissé les habits!

— Les habits?... Quels habits?

Evidemment, il allait être difficile d'obtenir des aveux. Mais David Dare connaît les gestes impressionnants. Il sait les paroles qui décident les pauvres aux confessions les plus dramatiques.

Il fit, tout simlpement:

— Allons, à table!... Tu penses bien que je suis de la rousse... Tiens: regarde?

Il avait montré son insigne épinglé à l'envers de son veston.

Le miséreux, de plus en plus, pâlissait.

— Bien, quoi? faisait-il. C'est tout d'même pas un vol, puisqu'il laissait là les vêtements?

Mais David Dare, de nouveau, lui imposait silence.

— Ecoute bien? commandait-il. Et tâche de ne pas me faire perdre mon temps!... Tu as ramassé ce chapeau sur un tas de vêtements qui traînaient sur la berge?... Hein?... C'est cela? Avoue-le?... Tu n'as pas pris les vêtements parce qu'ils étaient tachés de sang... Le chapeau, au contraire, n'avait rien. Et puis, tu l'as traîné dans la boue, tu l'as sali; et tu es resté là, à musarder, pour voir ce qui allait se passer? Raconte? Je ne dis pas la vérité?

L'homme hochait la tête.

Peut-être savait-il, qu'avec la police, il convient de ne point ruser, et que le meilleur moyen d'éviter les ennuis, est encore de se montrer franc-

Il répondit, laconique:

— Si!... c'est cela!...

Et puis, tout de suite, il repartait:

— Moi, ça m'regardait pas, hein?... Mais à mon âge, avoir pas d'chapeau... Alors, celui-là qui n'faisait rien...

— Qu'as-tu vu, exactement? questionna David Dare.

J'aurais juré que le bonhomme allait répondre qu'il n'avait rien vu, hormis ce tas de vêtements, auquel il avait emprunté le chapeau, que David Dare, avec son flair extraordinaire, avait reconnu à distance.

Mais j'aurais eu tort de pronostiquer cela!

Le miséreux expliquait:

— Eh bien, j'ai vu... j'ai pas très bien vu, d'abord! Bien sûr, ils étaient pas d'accord... ou du moins ils ne devaient pas l'être...

— Qui? fit sèchement David Dare. Ne joue pas les imbéciles! Raconte moi tout?... Il était quelle heure? Tu étais où ça?... Allons! j'attends?...

Il y a une façon d'interroger les témoins qui hésitent qui les précipite aux plus extrêmes bavardages. Et c'était sans doute cette façon qu'employait David Dare. Maintenant, le bonhomme se lançait dans un récit, compliqué, entouré d'exclamations invraisemblables:

— Eh bien, donc, je revenais à ma chambre à coucher, déclarait-il. Ma chambre à coucher, comme de juste, c'est là-bas... près du pont... Un endroit tout à fait bath! Seigneur Dieu! Pas le moindre courant d'air! Bon!... là-dessus, je vois la voiture qui s'arrête... Et y en a un qui descend qui portait l'autre... Alors, comme ça, je m'dis...

— Pas si vite! coupa mon patron. Tâche d'être plus clair?... Qui est-ce qui est descendu de cette voiture?

— Les deux hommes, donc!

— Bien. Ils étaient deux... Attend! As-tu remarqué la voiture? Quelle sorte de voiture

— Ah çà! faisait le misérable, vous m'en demandez trop long, monsieur l'agent! J'ai jamais eu la mienne, de voiture, alors, les marques j'les confonds un peu!... Tout d'même, c'en était une de celles qu'on en voit beaucoup de pareilles... C'est peint en noir, et ça fait un raffut de tous les diables sur le derrière...

— Une Citroën! apprécia David Dare froidement. Tu n'as pas noté le numéro?

— Un R.M... R.M. 3, je crois?

— Continuons! fit David Dare sans sourciller devant ce renseignement, si parfaitement précis. Tu dis donc, que deux hommes sont descendus de cette voiture. Après?

— Eh bien... comme ça.... Y en avait un qui portait l'autre?...

— Est-ce qu'il gigotait?

— Il ne bougeait ni pieds, ni pattes!... Oui!... Il était... Ah! bien, j'voudrais pas dire... Mais enfin, y d'vait pas se porter bien?...

— Mort, crois-tu?

— Je ne sais pas! fit le clochard, en frissonnant.

On devinait maintenant son épouvante.

Peut-être avait-il peur, le malheureux, de se voir lancé dans une affaire qui menaçait d'être dramatique?

C'est qu'ils sont extraordinaires, les traîneurs de berges dont Paris peut s'enorgueillir.

C'est qu'ils composent, parmi la population des miséreux, une sorte de tribu à part, qui a ses mœurs, ses lois, ses peurs aussi.

Combien d'entre eux, le soir, assistent à des drames abominables, dont la police ne peut jamais percer le secret? Combien d'entre eux, cependant, s'ils se décidaient à parler, à porter témoignage, aideraient à résoudre les plus effarants mystères?

Mais ils se taisent!

Mais il faut un David Dare pour décider l'un d'eux à se mêler de ce qu'il estime ne point le regarder.

Notre clochard, en tout cas, poursuivait:

— Mort ou pas, je n'en sais rien!... Tout d'même, l'autre le portait... Et il faisait vite!... Un regard à droite, pour s'assurer qu'on ne le voyait pas... Un autre à gauche, pour la même chose... Et, crac! le voilà qui descend sur la berge... C'était juste à ma chambre à coucher, qu'il allait... Dame! ça ne m'faisait pas rigoler, moi?

— Oui!... Oui!... Je ne te demande pas ton sentiment! En tout cas, tu es resté pour voir. Eh bien! qu'as-tu vu?

— J'ai rien vu d'autre! Il faisait noir.

— Pas du tout! Tu mens!... Si tu n'avais rien vu d'autre, tu n'aurais pas volé ce chapeau!...

— Je ne l'ai pas volé!... Je l'ai pris quand le vent allait l'emporter...

— Bien! Donc, tu as vu le vent l'emporter. Par conséquent, tu voyais clair. Allons? Raconte?

Et, menace habituelle, David Dare ajoutait:

— Tu ne veux pas te faire entôler, j'imagine? Hein? Je te boucle, mon bonhomme, si tu te montres si discret.

Alors, tremblant évidemment d'épouvante, le miséreux repartait:

— Eh bien! comme vous voudrez... J'dirais ce que j'sais!... Donc celui qui portait l'autre, y s'est mis le long des arbres... Là, j'vous jure que j'voyais pas c'qui fabriquait! Et puis, tout d'un coup, cinq minutes plus tard, le voilà comme ça qui traverse la berge... Alors, plouf!... Y a un grand bruit dans l'eau.. Et moi, j'm'approche... Je m'approche, consément, parce que le bonhomme, il avait détalé...

C'était très significatif.

Impossible de ne point comprendre comment les choses s'étaient passées.

Mais, évidemment, David Dare voulait obtenir d'autres renseignements?

— Tu t'approches? reprenait-il. Tu t'approches de quoi?... De l'endroit où tu avais entendu le plouf?

— Non!... De l'endroit où le type avait un instant disparu...

— Tiens!.. tiens!... Et pourquoi?

— J'croyais retrouver quelque chose!

— Ah oui!... Le cadavre, sans doute?

— Je n'dis pas ça... Mais...

— Mais c'est la vérité! Eh bien! tu ne l'as pas trouvé ce cadavre. Mais tu as trouvé autre chose? Hein?...

— Les habits, donc...

— Justement! Tu as trouvé les habits. Et le chapeau, n'est-ce pas?

— Et le chapeau...

— Alors? après?

— Eh bien! après, c'est tout! Ah! si, tout d'même! Tout à l'heure, y a comme ça, des agents, et puis un type en civil — un type comme vous —... le commissaire, je crois — qui sont venus flâner par là... Moi, j'dormais! Ils ne m'ont rien dit.

— Je sais! fit David Dare.

Il semblait hésiter, maintenant. Mais son hésitation ne durait guère longtemps.

— Tu ne sais rien d'autre? questionnait-il.

— Rien de plus. Je le jure!

— Le type, tu le reconnaîtrais, si on te le montrait?

— J'ai pas seulement vu son visage!

— Et tu ne sais pas le numéro complet de la voiture?

— J'lai pas tout à fait vu... Et j'avais pas envie de m'approcher!

David Dare hocha la tête...

Peut-être estimait-il que tout cela était vraisemblable?... Peut-être croyait-il, au contraire, que ce clochard, lui racontait comme à plaisir, des histoires inventées de toutes pièces?

On ne lit rien sur le visage de mon patron! On ne sait pas ce qu'il pense! A ce moment-là, au moins, je l'ignorais tout à fait...

Je le vis en tout cas, qui fouillait dans sa poche.

— Tiens, mon gaillard, faisait-il. Voilà vingt balles! Merci pour tes renseignements! Et bonsoir! Tu peux te rendormir...

Il pivotait sur ses talons. Il m'entraînait.

Or, nous n'avions pas fait dix pas, que, naturellement, agissant comme n'importe qui aurait agi à ma place — je le suppose — je me mis à protester violemment contre une telle attitude!

— Ah ça! demandais-je, mais vous perdez la tête, David Dare? Comment! voici un témoin de la première importance, et vous le laissez aller?

Je reçus la plus railleuse des réponses.

— Est-ce qu'il ne m'a pas donné son adresse? Il m'a montré sa chambre à coucher...

— Oui, dis-je, sans m'attacher à réfuter cette plaisanterie, mais cela n'existe pas! Ces clochards sont des vagabonds. Le jour où vous aurez besoin de lui, il aura disparu?

— J'en aurai besoin demain, peut-être! fit David Dare.

— Alors?... Alors?

— Alors, quoi? Que vouliez-vous que je fasse, François?

— Mais il fallait l'arrêter?

— Sous quel prétexte?

— Il a volé un chapeau!

— Il dit qu'il l'a trouvé. Tout au plus, il s'est donc emparé d'un chapeau trouvé... Ce n'est pas un grand crime.

— Oui! Mais, enfin...

— Mon pauvre François, restez donc tranquille! fit tout à coup David Dare. Mon homme, je suis sûr de le retrouver pendant quarante-huit heures! J'ai pris le bon moyen pour cela!

J'en demeurai ahuri...

Quelle précaution mon patron avait-il prise, en effet pour être certain de retrouver ce clochard, s'il avait besoin de l'interroger?

Eh bien! je devais l'apprendre à l'instant même:

David Dare poursuivait:

— Voyons, vous avez bien vu que je lui ai remis vingt francs? Avec vingt francs le gaillard va s'enivrer chez le premier bistrot du coin. Quand il sera bien « rond », je vous garantis qu'il retournera dormir sur le quai... Et, comme avec vingt francs, on peut absorber pas mal de canons de la bouteille, je vous garantis qu'il en aura bien pour quarante-huit heures à cuver son vin rouge! Non, ne vous mettez pas en peine!... Ce témoin-là ne disparaîtra pas!

Puis, brusquement, il changeait de conversation:

— Votre sentiment? me demandait-il.

J'avoue que j'ai hésité à répondre...

David Dare si souvent me questionne pour me traiter ensuite d'imbécile qu'il m'est pénible de lui communiquer mes impressions.

Pourtant, je commençai à affirmer:

— Eh bien! il me semble...

David Dare ne me laissa pas achever.

— Il vous semble, dit-il, que Fernand Hiron a été tué par l'individu qui a traîné son corps sur les berges de la Seine, l'a dépouillé de ses vêtements, et l'a ensuite précipité à l'eau?... C'est bien cela?

— C'est tout à fait cela! confirmai-je. N'est-ce pas d'ailleurs, votre propre sentiment?

Or, ce fut David Dare, cette fois-là, qui hésita à son tour, devant la question directe que je me hasardais à lui poser.

Il reprit:

— Oui! Ce serait assez mon sentiment!... Il semble bien que les choses se soient passées ainsi. Pourtant...

— Pourtant, quoi?

— Eh bien, François, expliquez-moi donc un détail qui me gêne?... Un homme en tue un autre. Très bien! Cela, c'est compréhensible... Il lui faut se débarrasser de son cadavre. Cela, encore, est assez clair! Il le charge dans sa Citroën, l'amène au quai de Passy, profite d'un instant où les berges sont désertes, et va le jeter à l'eau... Oui, tout cela est simple...

— Mais?...

— Mais il y a quelque chose qui ne l'est pas!... acheva David Dare. Voulez-vous me dire, dans ce cas, pourquoi le meurtrier prend la précaution de dévêtir sa victime, de laisser ses vêtements bien en vue sur la berge, et cela, à deux pas du domicile du mort?

J'avoue que je ne trouvais aucune réponse à faire...

C'est extraordinaire ce que David Dare excelle à percevoir ce qu'il y a de mystérieux, d'étrange, d'incohérent, dans ce qui vous semble, tout d'abord, être une chose simple et compréhensible.

L'attitude du meurtrier semblait, en effet, défier les lois de la raison.

Certes, j'entendais à merveille que c'était au moment où il avait déshabillé sa victime, que celle-ci perdant toujours son sang, avait taché de rouge les pavés de la berge...

Mais ceci n'expliquait pas cela!

Au contraire!

Et je me pris à murmurer:

— Ma foi! on dirait que le meurtrier a fait tout ce qu'il pouvait pour que la mort de Fernand Hiron soit rapidement établie?

Je vis David Dare avoir un étrange sourire...

Et puis, il remarqua:

— Eh bien! pour une fois, François Marin, vous venez de dire quelque chose de remarquable! Oui, c'est tout à fait cela!... A en croire le récit de notre clochard, à étudier la matérialité des faits déjà établis, on en arrive à la remarque que vous venez de faire!

Puis, comme s'il avait regretté le compliment qu'il m'adressait de la sorte, David Dare, tout de suite, reprenait:

— Seulement, si vous avez dit cela qui est intelligent, vous n'êtes pas loin, mon pauvre François Marin, d'en tirer une conclusion tout à fait sotte... La conclusion d'un idiot, d'un crétin, d'un imbécile!

Je ne répondis pas, bien entendu...

Je ne répondis pas, parce que je faisais mon examen de conscience.

Il était exact que j'avais été sur le point de tirer en effet une conclusion des découvertes que nous venions de faire.

Mais, cette conclusion, les lecteurs de ce récit, ne sont-ils pas, eux aussi, prêts à l'admettre?

Alors, puisque David Dare déclarait qu'elle était sotte, je crois qu'il est parfaitement inutile que je l'expose?

J'imagine que chacun doit avoir, en lisant les lignes que j'écris, des hésitations comparables à celles qui m'assaillaient désormais...

Est-ce que j'avais bien compris la vérité?

Est-ce que j'interprétais nettement les premiers faits que révélait l'enquête?

Nous roulions en voiture, de nouveau. Nous filions à toute allure dans la direction de la Sûreté, que je me posais encore la même question:

— Le meurtrier a fait l'impossible pour qu'on établisse rapidement que Fernand Hiron a été assassiné! Dans quel but a-t-il agi de la sorte?

CHAPITRE IV

Je suis, on a dû s'en apercevoir, un homme méthodique...

J'aime procéder avec ordre et minutie, dans toutes les questions qui retiennent mon activité. Quand je range la bibliothèque de David Dare, j'ai le soin d'établir un catalogue, de dresser, pour chaque livre, une fiche. Quand je mène une enquête policière je m'impose, chaque soir, de résumer clairement, avec les dates et les heures, les faits de la cause successivement découverts et établis de façon formelle.

A peine avions-nous donc rejoint le bureau de David Dare, à la Sûreté, que je pris une feuille de papier blanc, sur laquelle j'inscrivis, selon mon habitude, ce qui semblait « établi » déjà, dans ce que j'appelais dorénavant: « Le mystère du quai de Passy ».

Je notais, notamment, que c'était le lundi que nous avions reçu, David Dare et moi, la visite des enfants d'Edouard. J'inscrivis aussi que c'était le même lundi, après midi, que David Dare avait, quelques instants plus tard, eu la surprise de voir se présenter devant lui le banquier Fernand Hiron, accusé de meurtre par les enfants d'Edouard.

J'ajoutais, entre parenthèses, que personnellement, je n'avais point vu, matériellement, Fernand Hiron, mais que j'avais parfaitement entendu sa déposition, et qu'il m'avait fait l'effet d'être assez sympathique, bien que n'ayant aucun jugement, aucun sens critique (puisqu'il m'avait qualifié de vaniteux et de vantard!)

C'était encore ce même lundi soir, à une heure, hélas, encore indéterminée, qu'il semblait que Fernand Hiron avait été massacré, et puis jeté dans les flots limoneux de la Seine, au quai de Passy, à quelques pas de son domicile.

Enfin, je traçais sur mon papier, les deux questions lapidaires, et qui résumaient, selon moi, le double problème qui se posait à mon esprit:

« Fernand Hiron était-il vraiment le meurtrier du père des enfants d'Edouard?

« Pourquoi Fernand Hiron a-t-il été tué et par qui? »

Entre parenthèses, de nouveau, je mis, toujours à la suite de cette notation rapide, cette question que je laissais provisoirement sans réponse:

« Il semble que l'assassin de Fernand Hiron a pris les dispositions voulues pour que l'on ne pût douter de l'assassinat qu'il venait de commettre! »

Satisfait, alors, d'avoir tout noté, tout inscrit, et, par conséquent, de ne point être exposé à aucune erreur de mémoire, je levais la tête, et je considérais David Dare.

Il avait été, lui aussi, s'asseoir derrière son bureau. Il avait, d'un geste indifférent, examiné le courrier qui l'attendait. Maintenant, il lisait une lettre.

Eh bien! il m'a été rarement donné d'apercevoir un homme marquant une stupéfaction semblable à celle qu'éprouvait mon patron, alors précisément qu'il lisait et relisait la feuille, que je voyais trembler entre ses doigts.

Par bonheur, quand il éprouve des émotions violentes, David Dare se montre bavard.

Je le vis tout à coup qui se levait et qui venait vers moi. Sa voix tremblait cependant qu'il interrogeait:

— Savez-vous ce que m'apprend cette lettre, que je viens de recevoir?

— Non! dis-je. Evidemment, je ne le sais pas encore... Mais...

— Mais je vais vous le dire?... Ah! vous êtes un malin, vous, François, de deviner cela!... En tout cas, écoutez?... Voilà le billet...

Il revenait vers son bureau, prenait la feuille, et en commençait la lecture.

Cette lettre était ainsi conçue:

« Si l'ami inconnu qui vous adresse ces

« lignes est bien renseigné, vous devez sa-
« voir, à ce moment, que Fernand Hiron a
« été lâchement assassiné et précipité dans
« la Seine la nuit dernière, aux environs de
« onze heures. Si l'ami inconnu qui vous
« écrit ne se trompe pas, il vous rendra un
« signalé service en vous désignant l'assas-
« sin qui a frappé ce malheureux. Il s'agit,
« tout simplement, des enfants d'Edouard
« Quillet.

« On vous prie de considérer que l'on ne parle pas au hasard!

« Le meurtre a été froidement projeté.
« Plus froidement encore, on l'a exécuté.
« On a espéré, d'ailleurs, que la police se
« tromperait à certains détails... On a cru,
« qu'en faisant retrouver les vêtements de
« la victime, on suggérerait qu'il s'agissait,
« non d'un meurtre, mais d'un suicide. Par
« un tel procédé, les enfants d'Edouard
« Quillet ont espéré qu'ils convaincraient la
« justice que Fernand Hiron était bien le
« meurtrier de leur père, et que, se sentant
« à la veille d'être démasqué, il avait pré-
« féré se suicider et se réfugier dans la
« mort!

« On croit, toutefois, qu'un crime est tou-
« jours un crime, et qu'en conséquence, on
« remplit son devoir, en vous signalant que,
« justement, il n'y a pas eu suicide, mais
« meurtre... et que les meurtriers sont les
« enfants d'Edouard! »

— Voilà! conclut David Dare. C'est signé, d'ailleurs: « L'ami inconnu ».

— Mon Dieu! soupirais-je.

J'étais complètement ahuri.

Certes, cette lettre anonyme ne m'étonnait pas tellement par son contenu.

Il me semblait très logique, en effet, de soupçonner les enfants d'Edouard, étant donnée la haine qu'ils vouaient au malheureux Fernand Hiron...

Mais ce qui me stupéfiait était ceci: Comment, un anonyme pouvait-il être à ce point renseigné, qu'il dénonçât les enfants d'Edouard, et que, même, il acompagnât cette dénonciation d'explications, qui étaient, après tout, fort vraisemblables?

Or, j'en étais là de mes réflexions et j'allais sans doute les poursuivre plus avant, et découvrir, peut-être, une réponse à toutes les questions successives qui s'éveillaient dans ma pensée, quand, suivant son habitude, David Dare trouvait bon de m'assaillir de demandes oiseuses:

— Vous comprenez? faisait-il.

Et encore:

— Vous savez ce que je vais faire?

Et de nouveau:

— Je jurerais pourtant que c'est complètement idiot!

Puis, tout à coup:

— Mais vous ne le feriez pas, vous, François?

Il n'y a pas moyen de suivre la pensée de mon patron quand elle s'exprime de la sorte, par des questions successives qui semblent n'avoir aucun lien.

J'essayais d'éclaircir tous ces discours embrouillés.

Je questionnais à mon tour:

— Mais qu'allez-vous donc faire?

Il leva les bras au ciel:

— Ce que vous feriez, parbleu!

— Croyez-vous donc, David Dare, que je ferais quelque chose?

Il eut l'air de céder à la colère:

— Ah bien! ça serait le comble, alors, que vous ne fassiez pas quelque chose, en effet!... Mais, sapristi, elle s'impose, la manœuvre à accomplir!

Haussant les épaules, il traversait la pièce, sonnait vigoureusement le garçon.

Quand l'huissier Jules apparut sur le seuil de la pièce, je peux dire que David Dare lui commanda, ou plutôt qu'il lui « aboya » cet ordre:

— Un inspecteur tout de suite! Qu'on se hâte!

Et, lorsque, en effet, alerté par Jules, un inspecteur de la Sûreté venait se mettre aux ordres du Commissaire qu'était David Dare, mon patron lui ordonnait:

— Vous allez filer tout de suite à cette adresse!... Vous allez prier ces lascars-là de venir ici!... Vous aurez une voiture!... Vous les accompagnerez!... Compris?... Allez!

Cette fois, je ne demandais aucune explication.

J'ai l'esprit vif. Surtout, je me crois doué d'une certaine intuition.

J'avais parfaitement saisi, que c'était les enfants d'Edouard que David Dare convoquait de cette manière à son bureau.

Quand ils se présentèrent dans la pièce — une heure et demie plus tard — je n'eus donc aucune surprise, et, si David Dare avait escompté lire sur mon visage quelque ahurissement nouveau, il dut être fort déçu...

En revanche, je dois certifier que si, moi, je m'attendais à ce qui se passait, les enfants d'Edouard, eux, paraissaient au comble de l'étonnement!

Marthe Quillet s'avançait la première. Elle était plus maigre que jamais. Luttant avec elle pour son extraordinaire apparence squelettique, Roger marchait sur ses talons. Henri, lui, roulait sur ses petites jambes, et, de plus en plus, semblait grotesque.

Mais ils étaient tous, également, au comble de l'énervement!

Marthe Quillet, la première, prenait la parole:

— Nous voici, monsieur! déclarait-elle. Mais je m'étonne, de la façon dont vous nous priez de passer!... Ah çà!... On croirait à une arrestation?... Vous nous faites accompagner par un inspecteur?

Comme elle se taisait, à bout de souffle, Roger renchérissait:

— C'est une infamie! expliquait-il. Aux yeux de notre concierge...

Et le gros Henri, lui-même, de sa voix aigrelette, faisait entendre une virulente fureur:

— Nous nous plaindrons tous trois, monsieur!... On ne prie pas des gens honnêtes de se rendre d'urgence à la Sûreté! On ne les fait pas convoyer comme des malfaiteurs!

Alors, David Dare, tout de suite, et d'un geste péremptoire, fit taire ces récriminations.

Et puis, lentement, en articulant les mots, en pesant sur les paroles, il rétorqua:

— Mais, si je vous ai traités comme des malfaiteurs... c'est que vous êtes des malfaiteurs, en effet!...

Il ne laissa pas à ceux qui l'écoutaient le temps d'une riposte ou d'une protestation nouvelle. Il continua:

— Vous pensez bien que je n'ai pas agi à la légère?... Si vous êtes là, c'est que je sais la vérité...

— Quelle vérité? râla Marthe Quillet.

David Dare se leva. Ses deux mains se posèrent à plat sur son bureau. Il se pencha un peu en avant, dominant de sa haute taille les trois enfants d'Edouard, qui s'étaient assis devant le meuble.

— Vous demandez quelle vérité, madame? Soit! Je vais vous répondre... Vous avez tué, hier soir, Fernand Hiron!

Alors, vraiment, je pus me convaincre une seconde que l'accusation abominable était, surtout, une accusation insensée...

Certes, je ne crois pas que tous les innocents trouvent des accents sincères pour se défendre! Certes, je suis convaincu qu'il y a des coupables qui savent mentir à merveille! Mais je soutiens qu'il y a de grands acteurs, ceux-là même qui font la gloire incontestable de notre incomparable Théâtre-Français, qui seraient incapables de jouer la comédie, comme la jouaient les enfants d'Edouard, si véritablement ils étaient des assassins!

Henri Quillet hurlait:

— Répétez?... Répétez, seulement, ce que vous venez de dire?

Marthe Quillet vociférait:

— Mais vous êtes fou!... fou!... fou à lier!

Et de son côté, Roger rugissait:

— Ah çà! je vous défends d'affirmer...

Et puis, tous les trois furent muets...

Ils furent muets parce que David Dare, soudain, venait de partir d'un grand éclat de rire, et de se laisser retomber dans son fauteuil.

— Ah çà! faisait-il, en même temps, elle est bien bonne!

Profitant de l'ahurissement que son attitude occasionnait chez ses interlocuteurs, il continuait:

— Voyons! calmez-vous!... Je vais vous passer un petit papier que vous allez lire, les uns après les autres. Bien entendu, je ne vous ai pas soupçonnés une seconde! Mais, vous allez tomber d'accord qu'il fallait que, tout de suite, j'enregistre vos déclarations...

Je me sentais, à ce moment-là, certainement plus ahuri que ne l'étaient les enfants d'Edouard!

Est-ce que David Dare était sincère, d'aventure?

Est-ce qu'il était véritable qu'il m'accusait pas les enfants d'Edouard du meurtre de Fernand Hiron?

Qui accusait-il donc, alors?

Que croyait-il?

Croyait-il, même, quelque chose?

Avec cette rapidité d'esprit qui m'est particulière, je repassais déjà, dans ma pensée, tous les faits que l'enquête avait établis.

En était-il un seul d'entre eux susceptible de jeter de la lumière sur le mystère qu'il s'agissait de comprendre?

Mais, une fois de plus, je ne devais pas avoir le loisir de poursuivre mes réflexions!

Le petit papier, la lettre anonyme, que David Dare avait tout d'abord passé à Marthe Quillet, venait d'être lu, tour à tour, par Roger et par Henri.

Respectueusement, le gros cadet des enfants d'Edouard le rendait à David Dare.

Celui-ci questionna:

— Eh bien?

Marthe Quillet prit la parole:

— Eh bien! d'abord, une question: est-ce vrai que l'on a assassiné Fernand Hiron?

David Dare hocha la tête...

Je vis alors, distinctement, les trois enfants d'Edouard pâlir. Etait-ce la pâleur d'une haine, qui se voit tout à coup satisfaite? N'était-ce pas, plutôt, la déception que l'on éprouve, à l'instant où la vengeance vous échappe?

Mais je ne veux pas philosopher!

Je rapporte les événements tels qu'ils se sont déroulés. Je ne veux leur ajouter aucun commentaire...

Marthe Quillet reprit:

— Donc, on l'a tué!... On l'a tué cette nuit!... Et quelqu'un se permet de nous dénoncer?

— Vous venez de le lire! fit froidement David Dare.

— Quelqu'un qui signe « un ami inconnu »?

— Très exact ! confirma mon patron.

— Et vous ne savez pas qui c'est ?

— Je ne sais pas du tout qui ça peut être !

— Vous avez des soupçons, cependant ?

— Permettez, madame ? En ce moment, c'est vous qui m'interrogez ! Or, il conviendrait de retourner les rôles... C'est moi qui vais vous poser cette question... On vous accuse d'être des assassins... Voyez-vous qui peut se permettre de vous calomnier de la sorte ?

Marthe Quillet nia d'un geste de tête.

Et, l'imitant, Roger et Henri eurent la même attitude !

Il y eut alors un silence.

David Dare fixait le plafond. Sans baisser le regard, il reprit :

— Vous n'avez donc pas, ni les uns ni les autres, la moindre idée relativement au misérable qui vous accuse d'un crime et vous dénonce à la police ?... Parfait ! Vous n'avez pas imaginé, par exemple, que ce pouvait être Fernand Hiron, qui, quelques instants avant de se décider à se tuer, aurait pensé à se venger de vous ? Vous entendez ce que je veux dire ? On parle d'un crime... mais il peut s'agir d'un suicide ! Supposez alors une minute, que, se sentant traqué par vous, se devinant à la veille d'une arrestation, Fernand Hiron, décidé — je le répète — à se suicider, ait voulu vous poursuivre de sa haine, en vous accusant de sa mort ?... Hein ? Cette hypothèse ne vous semble pas possible ?

J'étais stupéfait...

Ainsi, David Dare, alors même que nous avions fait une enquête, qui nous avait permis de retrouver un des témoins de l'« assassinat » examinait encore la thèse du « suicide » ?

Ainsi il la jugeait relativement admissible ?

Et puis, il y a toujours en moi un élan d'admiration, quand je constate à quelle subtilité mon patron est capable de s'élever !

C'est qu'elle était, en vérité, très forte et très plausible, cette hypothèse qu'il lançait ainsi, d'un ton dédaigneux !

Mais, devant lui, les trois enfants d'Edouard hochaient la tête négativement, d'un mouvement absolument analogue...

Alors, parce que les réactions sont vives en moi, j'eus tout à coup envie de rire.

Est-ce qu'ils ne ressemblaient pas, ces enfants d'Edouard, à ces potiches chinoises, qu'il suffit de heurter, pour qu'elles se mettent à branler la tête de la sorte ? Est-ce qu'ils n'étaient pas grotesques ?

Mais ils allaient devenir tragiques, d'un seul coup.

Marthe Quillet, soudain, affirmait :

— Non !... Ce que vous supposez-là, monsieur Dare, est radicalement impossible !... Fernand Hiron ne pouvait pas soupçonner que nous étions prêts à le confondre...

Je pensais que David Dare allait protester.

Il savait bien, lui — comme je le savais moi-même, comme le lecteur le sait — que Fernand Hiron n'était pas du tout ignorant de la poursuite haineuse dont il était l'objet !

La visite qu'il nous avait rendue à la Sûreté, ne l'établissait-elle pas merveilleusement ?

Mais David Dare se garda de révéler la venue de Fernand Hiron. Il se borna à hausser les épaules.

— Soit ! déclarait-il. Ma thèse n'est donc pas susceptible d'être bonne ? Oublions- la ? Malheureusement, vous devinez bien, que, s'il en est ainsi, je suis réduit à effectuer une formalité indispensable ?

— Une formalité ? questionna Roger Quillet de sa voix de basse.

J'aurais, aussi bien, posé la même question...

A quoi songeait donc David Dare ?

Mon patron riposta :

— Certainement ! En somme les services de la police sont saisis d'une dénonciation formelle. Je ne peux pas dire, d'autre part, et personne ne pourrait dire, que cette dénonciation est stupide ! On a tué Fernand Hiron. Donc, vous pourriez être ses assassins....

— Oui ! Mais...

— Attendez ! fit David Dare. Naturellement, je ne le crois pas. Mais en cette circonstance, mon devoir est tout tracé. Il me faut vous demander si vous disposez, les uns et les autres, d'alibis susceptibles de vous mettre hors de cause ? Que faisiez-vous, la nuit dernière, entre six heures du soir et minuit ?

C'était, évidemment, sans y attacher grande importance, que David Dare posait cette question. Mais il était non moins évident que son devoir était bien de la formuler.

Eh bien ! tout de suite, j'eus l'impression que les trois enfants d'Edouard, en éprouvaient, également, une subite gêne.

Ils avaient, les uns et les autres, baissé la tête. Marthe Quillet froissait nerveusement entre ses doigts osseux le mouchoir de dentelle qu'elle avait tiré de son sac. Roger, mâchonnait sans arrêt, un cure-dents qu'il avait pris dans le gousset de son gilet. Quant à Henri, toute sa grosse face réjouie s'était faite sinistre. Il fronçait les sourcils. Un pli soucieux barrait son front...

Et le silence s'éternisa...

Ah çà ! leur était-il donc impossible de fournir des alibis qui les rendissent réellement insoupçonnables ?

En un instant, mes conclusions changèrent. J'étais prêt à les croire innocents. Je fus tenté de les juger coupables!

Mais les événements, toujours, se précipitaient:

Marthe Quillet, qui était peut-être la plus intelligente des trois enfants d'Edouard, questionnait à son tour:

— Vous allez, sans doute, monsieur David Dare, nous demander de vous répondre secrètement? Vous avez peur, probablement, que nous nous entendions, les uns et les autres?

Et la maigre femme n'avait point articulé ces mots, que je voyais les visages des deux autres enfants Quillet reprendre une complète sérénité.

Oh! de nouveau, j'eus envie de rire!...

Combien la comédie côtoie souvent le drame!

Est-ce que je ne comprenais pas que Marthe Quillet était gênée de dire devant ses frères, à quoi elle avait employé la nuit précédente? Est-ce qu'un même souci ne devait pas rendre anxieux Roger et Henri?

David Dare dût penser ce que je pensais. Il inclina la tête:

— Certainement, madame! Je vais donc vous prier de rester dans mon cabinet, et je vais inviter vos deux frères à sortir. Je vous interrogerai tous séparément...

Sans protester, dociles comme des moutons, Roger et Henri s'éloignaient déjà, gagnaient le couloir voisin.

Alors, resté seul avec Marthe Quillet, David Dare se pencha un peu vers son interlocutrice:

—Vous étiez où, madame, la nuit dernière?

Marthe Quillet ne fit aucune difficulté pour répondre.

Elle dit, d'une petite voix douce:

— A mon Institut de beauté, monsieur le détective!

— Allons donc?

— Mais oui! Pourquoi ne serais-je pas coquette? Je suis un traitement pour engraisser. J'essaye d'effacer les rides qui creusent mon visage. C'est mon droit, je pense?

Puis, elle avait un petit sourire, cependant qu'elle repartait:

— Mais je ne tiens pas à ce que mes frères apprennent cela... Ils sont très moqueurs!

— Ils ont tort, madame! fit gravement David Dare qui n'avait pas sourcillé. Votre Institut de beauté est où? Naturellement, je ferai des vérifications...

— Naturellement! Mon Institut de beauté est place Vendôme...

L'adresse fut notée. Puis Marthe Quillet s'étant retirée, le gros Henri lui succéda.

Il n'attendit pas même la question de David Dare!

— La nuit dernière, mon cher monsieur, déclarait-il, j'étais chez ma maîtresse... Ma foi, oui!... Et je n'y étais pas seul!... Nous étions une bande de gais lurons qui faisions pas mal de vacarme. Vous pourrez vérifier tant que vous voudrez!

Puis, il ajoutait, à son tour:

— Seulement, j'aimerais autant que cela reste entre nous?... Ma sœur est très rigoriste! Mon frère, de son côté...

— C'est entendu! coupa David Dare.

Il notait encore l'adresse et le nom de la dame qui avait l'honneur d'être aimée de ce gros gaillard, et, bientôt, dans le petit bureau, c'était Roger Quillet qui se tenait debout devant David Dare.

Eh bien, lui, demeurait encore assez soucieux, ma foi!

Sa voix de basse eut un ton confidentiel, cependant qu'il répondait à la question de mon patron:

— Voilà!... Je vais vous dire... Dernièrement, j'ai fait d'assez fortes pertes en Bourse... Alors, n'est-ce pas?...

— Certainement! dit David Dare. Mais, pour vous rattraper, à quoi avez-vous passé votre nuit dernière?

Roger Quillet fit certainement un effort pour se contraindre à répondre

— Voilà!... voilà!... faisait-il

Et puis, après une petite hésitation, il déclarait:

— J'ai joué, mon cher monsieur! Oui, j'ai joué à mon Cercle!.. De temps à autre, entre camarades, comme cela, nous organisons une partie de roulette... Seulement, vous comprenez?...

— Je comprends! coupa encore David Dare. Vous ne tenez pas à ce que Marthe Quillet ou votre frère Henri soient au courant?

— Justement!... C'est tout à fait cela!... Ah! comme vous lisez bien dans les cœurs!

Il ne parut pas, en vérité, que David Dare fût particulièrement sensible à ce compliment, qui était, pourtant, assurément sincère.

Il prit note du cercle clandestin, où le maigre Roger demandait au tapis vert de combler les pertes que lui avait valu la corbeille.

Et puis, il questionna:

— Voici donc que je connais vos trois alibis! Chose remarquable, ils sont tous parfaits... Vous disposez tous les trois, votre frère, votre sœur et vous, mon cher monsieur, de témoignages nombreux qui peuvent affirmer votre présence à l'instant où se commettait le crime. Bien!... Mais ce n'est pas tout!

— Ce n'est pas tout, vraiment?

— Je vous l'affirme! Il reste un point à éclaircir... Cette lettre a bien été écrite par quelqu'un? Voyons, de vous à moi, vous ne soupçonnez personne?

Et, traîtreusement un peu, David Dare ajoutait:

— Je me permets, mon cher monsieur Roger, de vous poser cette question, pendant que nous sommes seuls. J'ai, tout de suite, deviné que vous aviez un esprit hardi... une conscience délicate aussi... Vous n'êtes pas homme à craindre des responsabilités. Eh bien! j'ai le sentiment que vous pourriez me répondre. Est-ce que je me trompe?

D'où diable David Dare avait-il tiré un jugement si favorable pour le maigre Roger?

Mais là n'était pas la question!

Le fait était que le témoin semblait, en cette minute, hésiter violemment.

Il balbutia enfin:

— Naturellement!... Il m'est bien venu une idée...

— Ah! ah!...

— Mais elle est si invraisemblable... si folle...

— On croit cela! fit David Dare. Et puis, l'expérience prouve...

— Je sais!... je sais! haleta Roger Quillet. Mais, tout de même, dénoncer quelqu'un... C'est si grave?

— Et si c'est ce quelqu'un qui vous a dénoncé, vous? N'est-ce pas lui rendre la monnaie de sa pièce?

— Peut-être!... mais...

— Allons! allons!... parlez?

Roger Quillet, je dois lui rendre cette justice, devint blanc comme un linge. Puis, péniblement, il articula:

— Voyons, monsieur Dare, cela aussi restera entre nous, j'espère?

— Tout à fait!

— Eh bien! mais, écoutez moi... Voici... Vous savez, que nous vous avions promis de vous apporter dans trois jours une lettre qui établissait que Fernand Hiron avait commandé en Allemagne des doses du poison qui a occasionné la mort de notre père?

— Certainement! Je sais cela!

— Eh bien, vous êtes-vous demandé comment nous pouvions nous procurer cette lettre?

— Je me le suis demandé, mais je n'ai pas trouvé de réponse?

— Je vais vous renseigner. Ecoutez bien? Nous haïssons, ma sœur, mon frère et moi, Fernand Hiron. Parfait! Mais nous ne sommes pas seuls à avoir subi les abominables agissements de ce misérable!

— Ah! ah!... Il a fait d'autres victimes?

— C'est indiscutable! Bref, un beau jour, nous sommes entrés en rapport avec quelqu'un qui, certainement, le haïssait plus encore que nous!

— Oh! oh!...

— C'est ce quelqu'un, qui, nous proposant de nous unir à lui, nous a fait offre de nous procurer la lettre dont nous vous avons offert la lecture...

— Très intéressant! Et alors?

— Laissez-moi parler? Cette personne, donc, vous vous doutez bien qu'elle avait de sérieux motifs, pour détester ainsi l'assassin de notre père?

— Evidemment!

— Je crois qu'elle avait été ruinée par lui. C'est du moins ce qu'elle nous a dit... Mais peu importe! Ce qu'il y a de sûr, c'est que cette personne avait fini par soudoyer le propre domestique de Fernand Hiron. C'est le domestique qui fouillait dans les papiers de son maître! C'est lui qui allait nous vendre la fameuse lettre révélatrice!... Vous voyez?

— Je vois à merveille!

— De sorte, qu'en apprenant que Fernand Hiron avait été assassiné, une pensée m'est venue: Pourquoi cette personne qui haïssait si fort ce misérable, ne l'aurait-elle pas frappé?

— En effet!

— Et puis, son crime commis, pourquoi n'aurait-elle pas été épouvantée? Pourquoi n'aurait-elle pas songé à nous accuser, pour se mettre elle-même hors de cause?

— Vous raisonnez merveilleusement, monsieur Roger Quillet!

— Non!... Non!... Tout cela est seulement logique. Seulement, je vous le répète, ce n'est qu'un simple soupçon? Une pensée en l'air... Rien ne prouve...

— A mon tour de vous interrompre! fit David Dare. Le nom de cette personne?

— Il faut que je vous donne son nom?

— Parbleu!

— Eh bien, c'est un monsieur... Un courtier de commerce... Il se nomme... Hector Davier.

— Et il habite?

— Rue d'Auteuil... L'immeuble qui est en face de l'église?

— Merci. Très bien. Vous êtes un témoin merveilleux!

Je m'attendais à ce que David Dare posât de nombreuses questions à ce Roger Quillet, qui venait d'apporter à l'enquête un élément d'une importance qui ne m'échappait pas.

Eh bien, il n'en était rien du tout!

David Dare, à ce moment, se levait, allait ouvrir la porte de son cabinet de travail, faisait entrer Marthe et Henri Quillet.

— Voilà, faisait-il d'un ton enjoué. La petite formalité est accomplie. Je connais vos trois alibis. Ils me paraissent indiscutables. Mais cependant, par acquit de conscience, je vais les vérifier...

Et, ayant prononcé encore quelques phra-

ses, qui n'avaient aucun intérêt, il renvoyait les enfants d'Edouard.

Il les renvoyait, même, si rapidement, manifestant une telle hâte de les voir partir, que j'en demeurais éberlué.

Lorsque la porte fut refermée sur Roger Quillet, qui trouvait bon de partir le dernier, en adressant à David Dare un suprême geste pour lui recommander la discrétion, je ne pus m'empêcher d'interroger à mon tour mon patron:

— Alors?

David Dare haussa ses larges épaules.

— Alors, vous avez entendu? me demanda-t-il.

— Oui, mais, que croyez-vous?

— Ce que vous croyez vous-même, François Marin! Nous n'avons certainement point l'habitude de ne pas penser de la même façon?

Je n'osais pas riposter...

Il m'est toujours agréable de savoir que David Dare rend hommage à mes qualités de détective. Puisqu'il considérait que nous devions penser de même, j'avais, évidemment, le souci de ne point lui avouer que je ne pensais rien du tout!

Il m'était, en effet, impossible, à ce moment-là, de voir clair dans cette affaire...

Oui! je le sais bien: alors, que j'écris cette phrase, je choque peut-être mes lecteurs? J'imagine, très volontiers, qu'ils ont, tous, les uns et les autres, une théorie, un sentiment?

Qui était le coupable?

Qui avait tué Fernand Hiron?

Et Fernand Hiron était-il bien l'assassin misérable du père des enfants d'Edouard?

Si, vraiment, ceux qui lisent ce récit ont une certitude dans la pensée, si, à ma place, ils n'auraient point hésité à découvrir des réponses certaines à ces trois questions que je me posais, je reconnais, tout simplement, que ce n'est pas moi qui ai, mais que c'est bien eux qui ont un génie comparable à celui de David Dare!

Car — mais cela je l'ai su plus tard — David Dare dès ce moment, soupçonnait la vérité...

Cette vérité, cependant, je n'ai aucune honte à ne point l'avoir, moi, devinée, car elle était proprement indevinable... exception faite, bien entendu (et je le répète volontiers) pour ceux qui ont une habileté policière comparable à celle de mon patron!

CHAPITRE V

Il est si parfaitement inutile de vouloir contraindre David Dare à vous faire des confidences, lorsqu'il juge nécessaire de demeurer secret, que je ne pense point qu'il soit utile d'expliquer pourquoi je n'assaillis pas ce maître-détective des questions qui, cependant, se pressaient tumultueuses dans ma pensée?

David Dare ne m'aurait pas répondu! Voilà! C'est tout!...

Je laisse à chacun le soin de juger, si, cette obstination qu'il met parfois à garder pour lui ses suppositions a quelque chose de correct et de courtois à mon endroit?

Je suis son collaborateur. A toute minute, il fait appel à mon dévouement autant qu'à mon habileté. Pourquoi juge-t-il bon, dès lors, de me tenir à l'écart, en de certaines occasions? Pourquoi ne me permet-il pas de lire à livre ouvert en lui?

Ce serait de nouvelles chances pour moi de pouvoir lui être utile! Maintes fois, je lui aurais évité bien des gaffes... Ce soir-là, encore, s'il s'était montré plus confiant, l'affaire eût sans doute pris un tour plus rapide, et de nombreuses et tragiques péripéties eussent été évitées...

Passons! Je déplore ce manque de confiance. Je le constate. J'ai, Dieu merci, l'esprit assez large pour ne point m'en formaliser, et pour admettre, en somme, ce que je ne puis empêcher!

Une heure après le départ des enfants d'Edouard, je me trouvais donc, seul, dans le bureau de David Dare.

Je m'y trouvais seul, parce qu'il venait de sortir.

Où avait-il été? A quoi voulait-il consacrer son activité dévorante? Il ne me l'avait pas dit! Je ne le lui avais pas demandé! J'affirme, de la façon la plus absolue, que je l'ignorais...

J'étais donc solitaire. Que faire en pareille occasion? Songer.

Depuis La Fontaine les vérités premières qui règlent la vie des hommes autant que celle des lièvres n'ont pas infiniment varié, selon moi...

Je songeais... Mais je songeais comme il se dit « à tort et à travers ».

Il y avait des instants où j'étais prêt à accuser les enfants d'Edouard. Il y en avait d'autres où je me disais que leurs alibis semblant irréfutables, c'était perdre mon temps que de réfléchir à leur attitude...

Allais-je donc imaginer que le véritable

coupable du meurtre de Fernand Hiron était cet Hector Davier, dont le nom venait à l'improviste de surgir dans cette intrigue?

Il s'agissait — avait dit Roger Quillet — d'un courtier de commerce...

Eh bien! les courtiers de commerce sont si nombreux que ce renseignement, à vrai dire, n'en était pas un! On peut imaginer, à la rigueur, le caractère d'un aviateur, d'un marin, d'un explorateur, d'un scaphandrier, si l'on veut! Il y a des professions exceptionnelles, dont la pratique marque ceux qui les exerce. Mais un courtier de commerce est, évidemment, un homme quelconque. On peut lui prêter le caractère que l'on trouve bon d'inventer. Le courtage commercial n'implique, selon moi, nulle tendance de l'esprit, nulle inclination de l'âme...

Alors, pourquoi soupçonner cet homme, ou pourquoi l'innocenter?

Roger Quillet, il est vrai, en citant Hector Davier avait ajouté des précisions qui ne pouvaient manquer de guider mon jugement, de l'incliner vers certaines croyances.

S'il était véritable que cet Hector Davier « détestait » de telle manière Fernand Hiron, il était fort vraisemblable qu'il ait pu être son assassin.

Roger Quillet, aussi bien, avait, en outre, précisé que la haine de cet Hector Davier était une haine « agissante »...

Cet inconnu ne s'était-il pas mis, et de son plein gré, en rapport avec les enfants d'Edouard? A en croire Roger Quillet, ne leur avait-il pas proposé une sorte d'association, pour arriver à obtenir le châtiment de Fernand Hiron?

Et je pensais encore:

— C'est un individu dangereux, en somme, cet Hector Davier! Il se serait abouché avec le domestique de Fernand Hiron... Il aurait soudoyé cet homme... Par lui, il perquisitionnerait, en quelque sorte, dans les affaires de Fernand Hiron... Eh! eh!... si, véritablement, il avait offert aux enfants d'Edouard de leur procurer une lettre susceptible de faire tomber la tête de Fernand Hiron, pourquoi ne pas croire que, sous l'emportement de la colère, il l'a frappé à mort?

On voit le chemin que suivait ma pensée?

D'abord, à mes yeux, Hector Davier avait été un personnage « quelconque » sur qui je ne me connaissais aucun droit de faire peser des soupçons...

Et puis, petit à petit, groupant autour du nom de cet inconnu, des faits que nous avait révélés Roger Quillet, j'en arrivais à le charger des présomptions les plus redoutables...

Au fait, j'accomplissais, ainsi, l'œuvre policière par excellence. Je ne cédais pas à mon imagination! Je me reposais sur des faits...

Mais il restait, évidemment, à vérifier l'exactitude de ces faits.

Je pensais tout à coup:

— Parbleu! mais je suis un sot?... Je me demandais où avait couru David Dare? Pas de doute!... Il a dû s'élancer à la poursuite d'Hector Davier!

Cela me paraissait évident. Il était manifeste, à coup sûr, que mon patron avait le plus vif intérêt à rencontrer Hector Davier.

Arriverait-il, par exemple à lui tirer — comme l'on dit — « les vers du nez »?

Parviendrait-il à le contraindre à des aveux?

Et puis, je songeais encore:

— Un courtier de commerce, c'est un monsieur qui se déplace! Courtier de commerce, c'est, en somme, l'équivalent de commis-voyageur? C'est le mot moderne. C'est l'appellation flatteuse des gaudissarts contemporains. Il y a, certainement, de grande chance pour que David Dare ne le rencontre pas facilement!

Mais cela n'empêchait pas que je jetais, de minute en minute, des regards anxieux à la pendule...

J'avais hâte de voir David Dare revenir. Il me semblait qu'il allait rapporter des renseignements importants.

Et seulement, j'avais, à l'âme, un petit peu d'amertume, en pensant que, cette fois, je n'étais pas à ses côtés, pour suivre l'enquête, pour entendre, en même temps que lui, pour comprendre, avant lui peut-être, quelque indice sensationnel...

Il y eut, tout à coup, dans le corridor, accédant au bureau où je me trouvais, un pas précipité.

— Lui? dis-je.

La porte s'ouvrit...

Ce n'était pas du tout David Dare, c'était l'huissier Jules!

Pourquoi, diable, cependant, au lieu de me faire à haute et intelligible voix la commission qui motivait sa présence, entrait-il dans ce bureau, prenait-il un ton confidentiel?

J'entendis cette question:

— Il n'est pas là, le patron?

— Vous le voyez bien! fis-je.

— Recevez-vous à sa place?

— Cela dépend de qui?

— Oh! un bonhomme qui n'est pas connu! Mais il paraît tout à fait hors de lui? Et il insiste pour voir « le singe »?

— Vous a-t-il donné son nom?

Alors, il me parut, pendant un court espace de temps, que la vie cessait de s'écouler, que la terre ne tournait plus, que l'abîme de l'infini s'ouvrait devant moi...

Sur le petit carton de bristol que je tournais entre mes doigts et qui me faisait l'effet

de me brûler, je lisais, en effet, le nom de ce visiteur, qui insistait pour être reçu...

Eh bien! ce nom-là, c'était celui que je m'attendais le moins à voir et qui pouvait le plus m'impressionner!

La carte disait:

« Hector Davier, voyageur de commerce. »

Que faire dans ces conditions?

Renvoyer l'homme? C'était peut-être grave!

Mais le recevoir? N'était-ce pas plus terrible encore?

Certes, je n'ignorais pas que David Dare comprendrait, tout de suite, que j'avais agi au mieux. Mais ce n'était point son opinion qui m'inquiétait! C'était le sentiment lourd, atroce, des responsabilités qu'il allait peut-être me falloir prendre?

Et puis, je dois le confesser, si ce n'est pas le sentiment du devoir, ce fut la curiosité qui se révélât la plus forte...

Cet Hector Davier, je n'allais pas, tout de même, le laisser repartir, alors que j'estimais que David Dare le pourchassait en vain?

N'était-ce pas, probablement, l'assassin de Fernand Hiron?

Je fus, je crois, merveilleux de calme. Il n'y eut pas un tremblement dans ma voix, tandis que j'affirmais à Jules:

— Faites entrer ce monsieur! Je suis au courant...

— Ah! bon, ça va!... admettait Jules.

Je puis certifier, ici, que l'huissier ne se douta pas de la victoire que je venais de remporter sur moi-même, en prenant la décision qui venait de lui être communiquée...

Il s'en allait sans se hâter. Et, sans se hâter davantage, il revenait, ouvrait la porte:

— Voulez-vous prendre la peine d'entrer, Monsieur?... Voilà le secrétaire de Monsieur Dare...

Le ton du serviteur était indifférent. Le mien fut tranquille, tandis que j'invitais:

— Donnez-vous la peine de vous asseoir?

Mais, tout de suite, je savais que Hector Davier refuserait la chaise que je lui désignais.

J'ai l'œil vif. Il me suffit d'une seconde pour juger un homme. Dans l'éclair d'un regard, je peux me rendre compte, le plus souvent, de son état d'esprit...

Eh bien, déjà, je possédais mon Hector Davier!

C'était un assez grand gaillard. Il devait être quelque peu coquet. Habillé d'un vêtement marron, qui sortait évidemment d'un faiseur, sinon habile, du moins prétentieux, il arborait une cravate assez claire.

Un melon. Des cheveux frisés. Peut-être n'avait-il pas une santé parfaite, car, à la façon de ceux qui ont une constitution faible, il portait des lunettes bleues.

Un bonhomme, d'ailleurs, qui devait être nerveux. Et un garçon, aussi, que la colère devait porter aux pires extrémités.

Allons!... allons!... Il était prudent d'ouvrir à demi le tiroir de droite, où j'avais, comme toujours, mon revolver tout armé, prêt à être saisi.

Seulement, je n'avais pas le loisir d'esquisser le geste...

Cet Hector Davier, je le voyais en quelque sorte bondir vers moi. Et c'était d'une voix étouffée qu'il me saluait:

— Monsieur, me demandait-il, je m'excuse de vous déranger... Mais je pense qu'en l'absence de David Dare vous pouvez entendre ma déclaration?

— Certainement! Je suis son collaborateur.

— Oui!... Oui!... J'ai lu certains des livres que vous publiez et où vous relatez ses enquêtes... Bien sûr, j'aurais aimé avoir Monsieur David Dare devant moi! Mais enfin...

— Je vous écoute?

— Vous savez, naturellement, le motif de ma venue?

— Je ne veux pas le savoir!

Je lus sur le visage de mon visiteur une stupeur grandissante.

Le flegme dont je faisais preuve devait le dépasser. Il ne s'était pas attendu à cet accueil indifférent et glacial!

Mais n'est-ce pas de règle, en matière de police, de paraître toujours quelque peu distrait?

C'est le meilleur moyen d'encourager les témoins à des bavardages dont on fait ensuite son profit!

Si on a l'air, au contraire, de guetter chacune des paroles qu'ils articulent, ils se rendent compte de l'importance du moindre mot qu'ils prononcent...

Et, tout naturellement, ils se taisent!

Oui, je calculais tout cela! Je me sentais d'un sang-froid merveilleux. Comme on le dit: j'étais en forme.

Hector Davier reprit:

— Ainsi vous ignorez le motif de ma venue? Pourtant, je pense que vous êtes au courant de l'enquête que David Dare mène relativement à un certain Hiron?

— Certainement! fis-je encore. Je connais les détails de cette enquête...

— Eh bien, d'abord, est-il vrai que Fernand Hiron ait été assassiné hier?

Je haussais légèrement les épaules. Puis, d'un ton où je fis passer toute la certitude qui était en moi, je déclarai:

— Eh! vous devez le savoir mieux que moi?

Seulement, en écoutant cette réponse à double entente, Hector Davier avait un si

brusque sursaut qu'une peur subite me prit...

Il n'allait pas se jeter à ma gorge et m'étrangler?

J'ouvris mon tiroir...

Hector Davier, cependant, ne paraissait pas méditer un nouveau meurtre. Seulement, il protestait d'une voix rauque et chargée de colère:

— Vous dites que je dois le savoir mieux que vous? Eh bien! non, justement! J'ai appris ce crime il y a quelques instants à peine...

— Ah? ah?...

— C'est comme je vous le dis, Monsieur!

— Mais oui! j'entends bien!... C'est ce que vous me dites!

— Je l'ai appris... et j'ai appris en même temps l'infâme, la monstrueuse, la folle accusation que l'on s'était permis de formuler!

— De quelle accusation s'agit-il?

— Ah çà! Monsieur, trêve de plaisanterie! Si vous êtes le collaborateur de David Dare, je devine bien que vous êtes au courant de cela aussi?

— Comment voulez-vous que je vous réponde? Vous n'avez encore rien précisé...

J'étais de plus en plus flegmatique.

Le chirurgien qui opère un blessé, doit-il s'inquiéter des réactions de souffrance que provoque son couteau?

Je savais que chacune des paroles que j'envoyais à cet homme, pénétrait dans sa chair, le troublait profondément, lui ouvrait des plaies qui n'étaient pas prêtes à se refermer!

Hector Davier reprit:

— Soit! je serai clair et net! Aussi bien, je n'ai peur de rien... Je n'ai rien à craindre... Voilà! Les enfants d'Edouard...

— Vous les connaissez?

— Sans doute, je les connais!

— Vous avouez donc vous être mis en rapport avec eux?

— Mais je m'en vante, Monsieur!... Mais je n'ai aucune raison de le cacher!... Mais les enfants d'Edouard haïssent un homme que je poursuis moi-même d'une haine violente... Pourquoi le dissimulerais-je? Et à quoi bon le dissimuler? Je vous dis que je connais tous les racontars qui se sont échangés dans ce bureau!

— Vraiment?

— Je vous l'affirme! Tenez, savez-vous comment j'ai su la mort, l'assassinat de Fernand Hiron?

— J'attends que vous me l'appreniez?

— Eh bien! c'est très simple! En sortant d'ici, les enfants d'Edouard ont eu le remords de ce qu'ils venaient de faire... Ils m'ont téléphoné! Ils m'ont raconté ce qu'ils avaient eu l'infamie de venir raconter ici!

— Ah! ah!...

Je voulais, avant tout, ne pas me compromettre.

L'aventure, aussi bien, n'était-elle pas significative et simple, en même temps?

A l'instant où ils nous avaient quittés, les enfants d'Edouard, certainement, avaient mesuré l'importance des paroles qu'ils avaient prononcées...

Les enfants d'Edouard? Non! Celui-là seul qui avait osé mettre Hector Davier en cause...

Mais il s'était peut-être confié à ses frère et sœur? Mais ceux-ci sans doute, l'avaient mis dans l'obligation de réparer le mal que pouvaient occasionner ses paroles imprudentes?

C'était assurément à la suite d'un conseil de famille qu'un coup de téléphone avait alerté Hector Davier...

Oh! je comprenais à merveille ce qui s'était passé! J'ai trop vieilli sous le harnais du policier pour ne point avoir l'esprit subtil. Je lisais aisément dans les détours et les subtilités de ces âmes, toutes pareilles, qu'étaient les âmes des enfants d'Edouard.

Ils étaient innocents. Mais ils s'épouvantaient que l'un d'eux ait osé prononcer les mots redoutables, qui désignaient à la vindict publique l'assassin de Fernand Hiron!

Et, naturellement, Hector Davier jouait le jeu...

Oh! là encore, en ce moment, je n'avais aucune hésitation...

Si Hector Davier était venu à la Sûreté, c'est qu'apprenant qu'il avait été démasqué, il entendait faire front à l'orage, et, par une audace toujours accrue, détourner de lui les soupçons!

Est-ce que l'on n'est pas entraîné, d'ordinaire, à croire innocent, l'homme qui vient trouver la police et qui lui crie: « Vous me recherchez? Me voilà! Je vous affirme qu'il n'y a rien contre moi? »

Oui!... Oui! la défense du gaillard n'était, après tout, qu'une manœuvre très classique.

Et je ne suis pas de ceux que l'on manœuvre!...

Alors que tout bouillait en moi — si je puis m'exprimer ainsi — alors que mes nerfs étaient tendus à craquer, je sus, une fois de plus, maîtriser mes réactions, demeurer tranquille, indifférent, toujours en apparence:

— Et alors, cher monsieur? dis-je.

— Et alors, continua Hector Davier, naturellement, je suis accouru! On n'apprend pas que l'on a été accusé d'un crime, sans venir crier: « Je suis innocent! »... J'en ai la preuve!

— Allons donc? Vous avez la preuve de votre innocence?

— Parbleu!

— C'est bizarre!

— Comment, c'est bizarre?

— C'est bizarre, monsieur Davier, parce qu'en général, il est impossible de prouver un fait négatif! On prouve qu'un homme est coupable. Mais un innocent ne prouve pas son innocence!

— Eh bien, je vais vous montrer le contraire!

— Pardon!... pardon!... N'allons pas si vite!

Je sentis à cet instant que j'étais l'égal de David Dare... C'était sa méthode que j'appliquais! A l'instant où le témoin me proposait une déclaration pour le moins sensationnelle, je feignais de ne pas l'attendre avec impatience, je détournais ses pensées, sur un autre objet! C'était le meilleur moyen de lui prouver qu'il fallait mesurer ses dires, et que j'étais fort capable de ne point croire tout ce qu'il lui conviendrait d'affirmer...

Je questionnais, sèchement:

— Éclaircissons d'abord la situation! Vous reconnaissez que vous détestiez Fernand Hiron?

— Oui. Et je m'en vante!

— Parce que?

— Parce qu'il n'y a que les imbéciles qui oublient des vols dont ils ont été victimes!

— Vous soutenez donc que Fernand Hiron vous avait volé?

— En un mot comme en cent, c'est exact! Je le soutiens!

— Pourquoi n'avez-vous pas porté plainte?

— Pardon!... mais le Parquet n'a pas suivi sur ma plainte! On a classé l'affaire. Il paraît que la façon dont Fernand Hiron m'avait dépouillé était légale. Je n'avais rien à dire!

— Soit! Ensuite?

— Que voulez-vous savoir encore?

— Eh bien, mais, tout?... Comment avez-vous essayé de vous venger de Fernand Hiron?

— En l'espionnant! Oh! c'est très simple... Et de cela aussi, je ne me cache pas! Quand un homme est une crapule, il ne commet pas, dans sa vie, un seul délit. Forcément, il récidive! Puisque je ne pouvais pas, moi, faire condamner Fernand Hiron, je me doutais bien qu'il y avait d'autres abominations qu'il avait commises, qui devaient tomber sous le coup de la loi... Je prétendais découvrir l'une d'elles. Alors, j'étais prêt à m'aboucher avec ses victimes et à joindre ma cause à la leur!

— C'est donc ainsi que vous avez été mis en rapport avec les enfants d'Edouard?

— Oui. C'est ainsi! Eux, ils étaient les enfants d'un homme que le misérable avait assassiné. On ne me répondrait pas, tout de même, que le Code n'avait pas prévu cela?

— En effet! Comment avez-vous procédé?

— Comment j'ai procédé?

— Oui? Comment avez-vous fait pour espionner Fernand Hiron?

— Comme l'on fait toujours, en pareil cas!

— Mais encore?

— Eh bien!... mais... ah çà!... pourquoi cette question? Cela ne vous regarde pas!

— Je vous demande infiniment pardon! Votre réponse est de la plus haute importance. Vous me dites que vous avez espionné Fernand Hiron. Je vous répète: comment vous y êtes-vous pris?

— Eh bien... j'ai soudoyé son domestique!

Je ne pus m'empêcher, cette fois, et je le reconnais humblement, de tressaillir un peu.

C'était tout de même étrange? Cet Hector Davier — qui devait être l'assassin de Fernand Hiron — se conduisait — il faut bien le dire — comme le plus pur et le plus naïf des innocents!

Il ne disait rien qui ne fût, à en croire les enfants d'Edouard, l'expression de la plus exacte vérité! Mieux, même, il confirmait chacune des déclarations qu'il avait été donné de recueillir à David Dare et à moi!

Etait-ce donc un coupable assez audacieux pour dédaigner tous les mensonges inutiles?

Mon étonnement se faisait extrême. Mon angoisse croissait en proportion.

Je pris, cependant, un visage désapprobateur. Ma voix fut un persiflage à peine déguisé:

— Tiens!... tiens!... Vous vous permettez, désormais, de soudoyer les domestiques?

— Oui! Que cela vous plaise ou que cela ne vous plaise pas, c'est ainsi! Le domestique de Fernand Hiron fouillait dans les papiers de son maître. Quand il découvrait un document intéressant, il m'en apportait la copie. Tenez: en faveur des enfants d'Edouard, je pensais posséder bientôt une pièce originale... une pièce de la plus haute importance. Mais ils vous l'ont peut-être dit?

— Je n'ai pas à vous répondre! Continuez?

— Eh bien, moi, je n'ai rien à ajouter! Voilà! C'est tout. Je n'ai pas tué ce misérable. Et je le regrette.

— Vous le regrettez?

— Mais oui. S'il est mort, il échappe à ma vengeance!

— Evidemment, Monsieur Davier, vous êtes un homme terrible! Maintenant, je vous rappelle que, tout à l'heure, vous prétendiez prouver votre innocence?

— Je le prétends encore!

— Eh bien, allez?... Je vous écoute?

Je vis Hector Davier s'éponger le front. Il était en colère, et, plus encore, si j'ose me servir de cette expression qui définit bien ma pensée, il était « sous pression ».

Un homme qui s'emportait un peu plus d'instant en instant! Jusqu'à quand se maîtriserait-il?

Je glissais ma main dans le tiroir que j'avais ouvert tout à l'heure. Le contact glacé de la crosse de mon browning, me fit un certain bien.

Je me répétais:

— Au premier geste... je n'hésite pas!

Mais, justement, devant moi, Hector Davier s'asseyait. Il s'asseyait comme on se laisse tomber, recru de fatigue.

— Ecoutez, me disait-il, je n'ai rien à cacher! Ce que j'ai fait, je me vante de l'avoir fait! Et je n'ai aucun scrupule. Vous comprenez bien? Alors, je vais tout vous dire...

Je me mis à sourire.

— Allez?... allez?... Les préambules sont inutiles!

C'était pousser mon homme! C'était lui faire entendre que je le laissais parler parce que je le voulais bien, mais que je réservais ma façon d'apprécier ses déclarations...

Voilà le meilleur moyen d'amener les aveux extrêmes, les paroles que l'on hésiterait à dire, autrement!

Il repartit, sans calculer ses phrases:

— Quand les enfants d'Edouard m'ont téléphoné, vous imaginez, je pense, que je les ai moi-même interrogés? Ah! j'ai eu de la peine à les faire s'expliquer! Mais je crois que je sais tout. Voyons!... C'est bien hier soir, dans la nuit, et avant minuit, que Fernand Hiron a été assassiné?

— Peut-être!

— Pourquoi ne me répondez-vous pas « oui »? C'est oui ou non, il me semble?

— Admettons que ce soit: oui?

— Eh bien! si j'établis qu'à minuit, et depuis dix heures du soir, je me trouvais à des kilomètres de l'endroit où l'on a assassiné Fernand Hiron, j'estime que j'établirai mon innocence?

Je me mis à sourire:

— Parfaitement! dis-je. Vous avez un alibi?

— Oui. Et un alibi formel!

— Racontez?

— Ce sera fait en une seconde. Voilà! Suivez-moi?

« Hier soir, à l'Opéra-Comique, on donnait Manon. Chacun son goût, n'est-ce pas? Il y a des gens qui n'aiment pas Manon. Moi, j'en raffole. Ce n'est pas ma faute si j'ai l'âme sentimentale, hein?

— Allez?... allez?

— Donc, comme l'on donnait Manon, je décide d'aller l'entendre. Vous savez à quelle heure le rideau se lève? Eh bien, j'étais dix minutes en avance. Oui?... Mais va te faire fiche! Pas une place de libre! On faisait la queue... Il paraît qu'un nouveau Des Grieux débutait... Bref, toute la salle avait été prise en location. Vous pouvez contrôler, naturellement...

— Soyez tranquille! On contrôlera!

— Mais je ne demande pas mieux, saperlotte!... Vous avez toujours l'air d'inventer la lune! Je vous dis des choses simples, rondes, nettes... Pourquoi diable prenez-vous cet air sournois? Vous voulez toujours que je sois l'assassin? Eh bien! écoutez encore?

Il était prêt à m'insulter. Mais je n'en tenais pas compte. Que m'importait sa colère?

Le voyageur de commerce poursuivit:

— Donc, pas de place! Que faire? Je décidai de rentrer chez moi. J'avais rangé ma voiture: une Citroën — car je ne suis pas riche — rue Favart. Je revins assez déçu, pour y prendre place. Eh bien! savez-vous ce que je trouve? Je trouve que deux autres voitures étaient venues m'encadrer! Leurs pare-chocs touchaient les miens... Il y a toujours des imbéciles, devant les théâtres, pour se ranger de la sorte! Les voitures s'imbriquent les unes dans les autres. Alors, qu'arrive-t-il? Vous le devinez: On est dans l'impossibilité de repartir!

Je hochai la tête, en l'approuvant.

Oui, je connais, en effet, des situations analogues... Cela est arrivé à David Dare. Certain soir, nous eûmes toutes les peines du monde à nous dégager.

Mais voilà qu'Hector Davier poursuivait:

— Alors, voyant cela, je peste! J'essaye de pousser la voiture qui était devant moi. Impossible!... Je m'efforce de reculer celle qui était derrière la mienne!... Pas moyen! Je vais chercher le gardien de la paix. Le gardien de la paix hausse les épaules!

« Vous êtes en stationnement devant le théâtre! » me dit-il. « Les voitures qui vous devancent ou qui vous suivent partiront quand le théâtre finira. Alors, vous serez libre vous-même, de vous en aller! »

Hector Davier soupirait, et, de sa même voix furibonde, ajoutait:

— Je cite textuellement ses paroles! C'est à ne pas croire, je le reconnais, mais, tout de même, c'est exact! Cet agent a même ajouté « que j'avais tout de même eu tort de me ranger en cet endroit! » Formidable, n'est-ce pas?

Je m'abstins de toute réponse...

Maintenant, l'homme étant lancé, toute parole que je dirais, serait de trop! Il n'y avait qu'à le laisser aller. Il n'y avait qu'à lui permettre de multiplier les bavardages. L'un d'eux n'aurait-il pas, à son insu, une importance qui ne m'échapperait point?

Hector Davier, soudain, se mit à rire:

— Alors, voilà, mon cher Monsieur, le comble des combles! Dans l'impossibilité de m'éloigner du théâtre, j'hésite, naturelle-

ment, sur ce que je devais faire? Bon! Je me dis que je ne vais pas aller m'enfermer dans un café. Et puis, j'avais quelque peu sommeil!... Bref, je remonte en voiture, je m'installe à mon volant, et je ferme les yeux... Vaguement, j'espérais que le propriétaire de la voiture de derrière, reviendrait avant la fin de l'Opéra-Comique. Beaucoup de personnes, par exemple, vont surveiller leur voiture, pendant les entr'actes. Vous comprenez?

J'inclinai la tête, toujours sans mot dire...

Hector Davier repartait déjà:

— Eh bien! ce ne sont pas les propriétaires de ces voitures que j'attendais, que je vis apparaître et frapper à ma portière... Ce fut tout simplement un agent... et un gradé encore! Or, savez-vous ce qu'il venait me dire, cet animal-là?

Je me taisais, obstinément...

— Il venait me dire, continuait Hector Davier, d'un ton éclatant, que je n'avais pas allumé mon feu de position, et qu'il allait me dresser contravention! Alors, à l'heure où l'on assassinait Fernand Hiron, je peux établir qu'un agent de la ville de Paris s'occupait à me dresser contravention pour stationnement sans feu de position allumé! Là!... est-ce péremptoire?

Je ne sais pas ce que David Dare aurait fait à ma place...

Je ne sais pas, même — et je ne prétends pas savoir — ce qu'il aurait pensé?

Pour moi, je dois dire que j'étais convaincu.

Oh! j'avais tenu bon, depuis le commencement de cet entretien! Alors même qu'Hector Davier, dès le premier instant qu'il m'adressait la parole, m'était infiniment sympathique, me faisait l'effet d'un homme fort incapable de tuer une mouche, j'avais pris garde de lui laisser deviner mes sentiments...

Mais, cette fois, la mesure était pleine!

Non!... non!... je ne pouvais plus avoir l'air de le considérer comme un assassin!

Seulement, dans le même temps que je me persuadais de son innocence, je sentais la colère m'envahir...

Il y a des affaires policières, où, personne ne peut arriver à établir un alibi certain. C'était tout le contraire dans cette enquête-là!

Les enfants d'Edouard n'étaient pas soupçonnables, parce que chacun d'eux possédait un alibi véritable!

Hector Davier, lui-même, devait être mis hors de cause parce qu'il avait, lui aussi, un de ces alibis qui ne supportent pas la discussion!

Mais alors que croire?

Un homme avait été tué...

Il fallait bien qu'un assassin l'ait frappé?

Qui pouvait donc être l'assassin?

Je réfléchis très vite. Je ne laisse pas voir aux indifférents, aux curieux surtout, ce que sont mes sentiments. Mais cela n'empêche pas qu'il se lève en moi, souvent, des houles morales! Si l'image n'était pas trop hardie, je dirais qu'en cette minute où, devant moi, Hector Davier triomphait, il y avait tempête dans mon âme!

J'eus le courage, cependant de me faire souriant:

— Eh bien! dis-je, tout cela est parfait! J'en prends bonne note...

— Et l'on ne me soupçonnera plus? demanda Hector Davier.

— Pardon!... pardon!... fis-je corrigeant la phrase trop affirmative: dites que « je » ne vous soupçonnerai pas... Mais je ne suis pas David Dare?

— Non, sans doute! Mais vous lui direz...

— Je lui dirai très fidèlement ce qu'ont été vos déclarations. Maintenant, passons à autre chose! Quand nous avons questionné les enfants d'Edouard, ils nous ont répondu que vous seul pouviez avoir commis ce crime. S'il est établi que vous n'êtes pas le coupable, peut-être allez-vous nous suggérer un autre nom? Vous devez bien soupçonner quelqu'un?

Cette phrase-là, je la préparais depuis longtemps. Et j'en avais, bien entendu, déjà inventé la réponse!

Quand un homme est accusé par un autre d'avoir commis quelque vilaine action, il est infiniment rare, s'il réussit à se disculper, qu'il ne retourne pas l'accusation contre son calomniateur!

J'étais persuadé — je le dis sans hésitation — qu'Hector Davier, mis hors de cause, allait me répondre que les enfants d'Edouard avaient peut-être eu d'excellentes raisons pour détourner d'eux les soupçons, qui, un instant, les avaient effleurés...

Cela n'aurait-il pas été de bonne guerre, après tout? Et cela, surtout, n'aurait-il pas ouvert de nouveaux horizons à nos recherches?

Eh bien! Hector Davier ne me répondit pas comme je m'y attendais!

Tout simplement, il fit:

— Ma foi, non!... Je vous assure, que je serais incapable, moi, de dire qui a pu commettre le coup!

J'insinuais doucement:

— Le domestique?

— Baptiste?... Le domestique de Fernand Hiron?... Non! Sûrement non!... C'est peut-être un saligaud... C'est, sûrement, un gaillard à qui l'on peut tout demander pour une pièce de cent sous... mais je ne crois pas qu'il soit capable de tuer personne! Et puis, il ne détestait pas son maître Chaque fois qu'il m'apportait un document, il me faisait jurer, sur tous les saints du Paradis,

que cela ne causerait pas d'ennuis à son patron ! D'ailleurs, il tient fort à sa place...

— Alors, fis-je, énergiquement obstiné. qui ?

Mais le haussement d'épaules par lequel Hector Davier me répondait, pouvait me convaincre que ce n'était pas lui qui nous conduirait sur la bonne piste.

Et, cependant, il fallait bien qu'il y eût une piste ?

David Dare, nettement, je l'avais compris, écartait la thèse du suicide. Alors ?

Je dus m'avouer à moi-même :

— Alors, il est très possible que le nom de l'assassin ne nous soit pas encore connu ?

Devant moi, cependant, Hector Davier affirmait:

— Ce qu'il y a de bizarre, d'ailleurs, c'est que Fernand Hiron n'avait aucune espèce de relations. Jamais il ne recevait un camarade. A ma connaissance, il vivait littéralement comme un ours. Alors, qui diable a pu l'attirer dans un piège ? Car on a dû l'attirer dans un piège ?

Mais nous en arrivions ainsi à ces commentaires oiseux qu'éternisent volontiers les témoins importants.

Quand ils n'ont plus rien à dire, ceux qui jouent un rôle dans un crime, voudraient précisément, qu'on se mette à les renseigner. C'est bien l'affaire de la police !... C'était bien mon rôle à cette heure !

Je me levais tout simplement. Je marchais vers la porte.

— Naturellement, demandai-je, je n'ai pas besoin de vous dire qu'il faut rester à la disposition de David Dare ? Si vous receviez une convocation...

— Mais oui ! rétorqua Hector Davier. C'est compris ! D'ailleurs, je n'ai rien à craindre. Alors, pourquoi ne me rendrais-je pas à toutes les convocations du monde ?

Il n'était plus en colère. Je le sentais, même, tout disposé à plaisanter. Le fait d'avoir crié à son aise l'avait soulagé, cet homme. Et il devait sentir, aussi, qu'il m'avait persuadé de son innocence, complètement.

Après tout, n'avait-il pas raison ?

Je lui tendis la main. Il me la prit, la serra cordialement, et puis, tirant une cigarette de sa poche, l'allumant, je le vis partir, les mains dans les poches, tout le long des corridors de la Sûreté, qui, on le sait, sont infiniment longs et compliqués.

De nouveau, je me remis à attendre...

Ah ! c'est une chose abominable de regarder la pendule, de s'apercevoir que les minutes se suivent, se ressemblent, et qu'elles ne vous apportent rien de nouveau !

Plus que jamais j'avais hâte de voir arriver David Dare.

La belle surprise qui serait la sienne, quand je lui raconterais la visite que je venais de recevoir, quand je l'obligerais à écouter, phrase après phrase, les détails du dialogue que je venais d'échanger avec Hector Davier !

Cette fois, parbleu, il lui faudrait bien applaudir à mon initiative ?

Cette fois, quel que fût son scepticisme, il serait bien obligé de convenir que je m'étais admirablement acquitté de la tache que le hasard m'avait donné ?

Qu'aurait-il fait de plus que moi ?

Qu'aurait-il demandé que je n'avais point pensé à préciser dans mes questions ?

Je me mis rapidement à une besogne que mon esprit méthodique me disait nécessaire. Phrase après phrase, me fiant à ma mémoire qui est fidèle, j'inscrivis les propos qui venaient d'être tenus dans ce petit bureau.

Ah ! ah !... j'apprendrais à David Dare de quel bois je me chauffais !

... Quand il ouvrit la porte, quand il fut devant moi, j'étais si fort actionné, que je ne l'avais pas entendu venir.

Il m'adressa la parole, brusque comme à son habitude:

— Alors, François, me demandait-il, pendant mon absence quelle bêtise avez-vous faite ?

Je ne me troublai pas. Tout à trac, je lui affirmai:

— J'en ai fait une énorme !

— Pas possible ?... Et vous en convenez ?

— Je n'ai pas l'habitude de dissimuler mes bévues, David Dare !

— Non. Le plus souvent, même, vous en tirez orgueil ! Alors ?... Cette idiotie ?

Je lui montrai une chaise:

— Il me faudra dix minutes pour vous la raconter. Reposez-vous ! Mais d'abord, vous me permettrez bien une question ?

— Deux, si vous le voulez ?

— Etes-vous content de la démarche que vous venez d'effectuer ? Avez-vous rencontré Hector Davier ?

Je le vis qui me regardait avec des yeux que l'étonnement arrondissait.

— Hector Davier ? répéta-t-il. Pourquoi, diable, voulez-vous que j'aie rencontré Hector Davier ?

— Dame ! Parce que je suppose que c'est chez lui que vous vous êtes rendu ?

— Alors, mon pauvre François, vous supposez mal ! Non, je n'ai pas été chez lui...

— Où donc avez-vous couru ?

Il haussa les épaules.

— Où je devais courir d'abord !... Sapristi ! mon pauvre François, mais vous perdez la tête ? Oubliez-vous que l'on venait de nous affirmer des alibis importants, et que je devais les vérifier sur l'heure pour éviter toutes les petites combines malpropres qui

pouvaient, le temps aidant, être mises debout?

Je dus me dire en moi-même, qu'il avait raison...

A coup sûr, si je n'avais été capable de quelque étourderie, j'aurais, même, dû deviner qu'il devait être d'abord et avant tout, occupé à vérifier les alibis des enfants d'Edouard.

Je repris, m'efforçant de garder mon calme:

— Eh bien, ces alibis vérifiés, ils étaient exacts?

— Exacts!

— Marthe Quillet était bien à son Institut de beauté?

— Comme elle nous l'a dit! Oui!... Et Henri était chez « sa poule ». Et Roger jouait à la roulette... Tout cela est vérifié!

— Alors, ce ne sont pas eux les assassins, David Dare?

— Ce ne sont sûrement pas eux!

— Il reste donc, si je ne me trompe pas, un seul personnage à soupçonner?

— Quel personnage?

— Eh bien, Hector Davier, voyons?

— C'est juste! remarqua David Dare. Il reste Hector Davier à soupçonner.

Il s'était levé. Il se promenait de long en large dans son cabinet de travail, et il était visible qu'il ne faisait guère attention à ce que je lui disais. Mais j'étais, en vérité, bien certain d'attirer son attention, quand bon me semblerait!

Je repris, d'un air dégagé:

— Eh bien, je suis fâché de ce que j'ai à vous apprendre, mon pauvre David Dare! Mais Hector Davier n'est pas non plus, l'assassin!...

— Ah! ah!... Vous le décrétez?

— Oui. Je le décrète!

— Et je puis savoir pour quel motif vous prenez cette décision?

— Parce qu'il ne peut rester contre lui l'ombre d'une charge!

— Ma parole, vous m'étonnez, François! Qu'est-ce qui vous rend si affirmatif?

— L'interrogatoire que je viens de lui faire subir...

Cette fois, mon patron faisait un bond!

Comme je m'y attendais, il m'avait suffi de prononcer ces mots significatifs pour le tirer de son indifférence.

Il revint vers moi précipitamment:

— Ah çà! faisait-il, vous avez vu Hector Davier?

— Il m'a quitté il y a une demi-heure...

— Et vous l'avez interrogé?

— Je viens de vous le dire!

— A la suite de quoi vous êtes certain de son innocence?

— David Dare, vous me faites répéter mes propos sans fin! Je vous ai bien appris cette vérité...

— Zut!... éructa mon patron.

Sa colère soudaine était visible et plus encore étonnante.

— Pourquoi dites-vous « zut »? Cela vous choque qu'il faille renoncer à cette piste?

— Pourquoi y renoncerais-je?

— Mais, parbleu, puisque je viens de vous dire qu'Hector Davier était innocent?

— Justement! fit mon patron d'une voix étrange. C'est précisément parce que vous me dites cela, que je crois le contraire! Et cela m'ennuie, voyez-vous? Je n'avais pas du tout envie de soupçonner Hector Davier...

Devant une telle insolence, devant une attitude si railleuse, je me contentai, d'abord, de hausser les épaules.

Si David Dare le prenait sur ce ton, qu'avais-je besoin de lui communiquer mes renseignements personnels?

Mais, tout de même, la curiosité devait à ce moment, l'empoigner. Il s'était remis à marcher de long en large. Me tournant le dos, il me jeta, par-dessus son épaule:

— Alors?... Ensuite?... Videz votre sac, morbleu!... Qu'est-ce qu'il vous a raconté, cet Hector Davier?

— Vous allez l'entendre en détail...

— Non... pas en détail! Dites-moi, en gros, ce que fut sa déposition?

— Je préfère vous lire le procès-verbal de son interrogatoire...

David Dare se retourna, et, furibond de nouveau, marcha dans ma direction:

— Quel satané entêté, vous faites! grommelait-il. Vous allez me lire vingt pages de questions inutiles et insipides... Donnez-moi un résumé?... Je sais si bien, d'avance, que vous vous êtes fichu dedans, et qu'il vous a roulé le plus aisément du monde!

Certes, je suis habitué à recevoir souvent en remerciement des efforts que je fais, de pareilles injures. Mais, cette fois, David Dare passait les bornes!

Il y a, je le reconnais, des occasions où mon intelligence m'entraîne à donner trop de créance aux vues de mon imagination qui est débordante. Mais je n'avais pu commettre, ce soir-là, une faute pareille! Rien, dans l'interrogatoire que j'avais fait subir à Hector Davier, ne pouvait prêter le flanc à la critique. La conclusion, même, de cet interrogatoire ne tolérait pas la moindre discussion...

Alors, je pris un ton fort dédaigneux à mon tour...

— Vous êtes libre de penser ce que vous voulez, David Dare; mais je me permets de vous faire remarquer, très respectueusement, que, tout de même, les devoirs de votre charge vous obligent à m'écouter! La personnalité d'Hector Davier est une de celles

qui se trouvent mêlées à cette affaire. Vous ne pouvez pas vous en désintéresser!

— Bien!... bien!... Admirable, votre morale!... Alors, racontez-moi votre boniment, François?... J'écoute!... J'écoute de toutes mes oreilles! Il est permis de fumer pendant que vous bavardez?

Il avait pris une cigarette. Il l'alluma sans se hâter.

Et puis, devant moi, je le vis s'installer dans son fauteuil, suivant une pose qu'il affectionne. Il se renversa à demi, il posa les pieds sur sa table, et, de la sorte, les souliers plus hauts que son chapeau, il semblait prêt à s'endormir.

Mais je n'étais guère victime de cette lassitude affectée!

Je savais bien que, malgré cette indifférence apparente, il était là, les nerfs tendus, l'intelligence en éveil, écoutant avidement les mots que j'allais lui faire entendre et qui lui révéleraient une fraction de la vérité.

Je dois dire que la lecture que je lui fis — la lecture détaillée du rapport que je venais de rédiger — ne fut aucunement interrompue...

De la première à la dernière ligne, du « bonjour » que j'avais adressé à Hector Davier, jusqu'à « l'adieu » que nous avions échangé, en nous donnant une poignée de mains, je pus lire, tranquillement, sans me hâter, en donnant le ton, toutes les lignes que j'avais consacrées à ma narration documentaire!

Enfin, j'en arrivais à ma conclusion.

— Il est donc absolument certain... commençais-je.

Mais, à ce moment, avec une rapidité folle, David Dare s'extrayait de son fauteuil, se retrouvait debout devant son bureau, sur lequel il assénait un coup de poing formidable:

— Pardon!... faisait-il... Ici, halte!... Les conclusions, cela ne vous regarde pas! C'est à moi de les formuler! Et savez-vous celle que j'adopte, après avoir appris ce qui vient de se passer?

Il n'attendit pas ma réponse. Il martela d'une voix énergique, d'une voix appuyée, d'une voix qui avait quelque chose d'horrifiant dans son outrecuidante autorité:

— Il est absolument certain, que le nommé François Marin est le dernier des imbéciles, des sots et des incapables! C'est ce qui résulte de l'interrogatoire qu'il vient de faire subir au témoin! C'est la seule certitude qui s'en dégage! C'est la seule assurance que l'on ne puisse mettre en doute!

Et puis, il changea de ton, reprit sa voix ordinaire:

— Vous ne m'en voulez pas François? me dit-il. Vous comprenez que j'ai raison, hein? Maintenant que vous avez eu le temps de vous reprendre? de vous calmer? de retrouver vos esprits?... Vous vous apercevez sans doute de l'énorme bêtise que vous avez faite et que vous continuez de faire?

Je crois que j'aurais été incapable d'articuler un seul mot!

Il y avait une bévue commise par moi dans la visite que je venais de recevoir?

Le rapport que je tenais encore entre mes mains, ce rapport que je venais de rédiger avec tant de soin, avec une minutie extrême, avec un scrupule qui m'avait fait hésiter longuement dans le choix de mes mots, ce rapport-là prouvait que j'étais un sot, un étourdi, un imbécile?

— Je serais curieux de savoir, si, enfin...

David Dare me coupa la parole:

— Justement, vous allez savoir!... Et ça ne vas pas traîner!... Ah! ah!... le nommé Hector Davier prend soin de venir établir — quand je ne suis pas là — le plus indiscutable des alibis? Ma parole, il me croit donc aussi sot que vous? Tenez, François, je vous garantis que, dans deux minutes, vous allez être de mon avis! Il ne tient pas debout cet alibi-là! Il est branlant! Il est prêt à se fiche par terre!... Il s'écroule déjà!... Flac!... Que le ruisseau l'emporte!... Parti, l'alibi!... Disparu l'alibi!... Anéanti l'alibi!...

Il eût été grotesque, s'il n'avait été tragique...

Tout en parlant, David Dare fixait les yeux sur le sol. Et l'on aurait juré que l'alibi était là, écroulé en effet, et qu'il avait presque peur de mettre le pied dessus, pour le pulvériser davantage encore!

Eh bien, je le demande une fois de plus à mes lecteurs, et même à mes lectrices, quelle faute avais-je donc commise, et comment David Dare pouvait-il être si certain, déjà, que l'alibi d'Hector Davier ne résisterait pas à l'examen qu'il allait lui faire subir?

CHAPITRE VI

Dans ces récits sans prétention, où je m'efforce de faire revivre, le plus exactement qu'il m'est possible, les aventures qui ont été les miennes et qui sont celles aussi de David Dare, je m'excuse d'avoir, de temps à autre, obligatoirement, à commettre des redites...

Chaque affaire criminelle est différente de celle qui la précède. Elle ne ressemble en

rien, le plus souvent, à celle qui doit la suivre. C'est entendu !...

Mais il y a quelque chose dont les lecteurs et les lectrices doivent se persuader, c'est que les méthodes qui permettent à un détective comme David Dare, ou à son collaborateur, d'arriver à la vérité, ne sont pas, elles, si diverses...

Il faut toujours en revenir au b-a, ba, du métier ! Il convient de suivre, tôt ou tard, les routines de la technique policière.

Quand un alibi vous est donné, si indiscutable qu'il paraisse, il est obligatoire de le vérifier...

Or, cette vérification que je devinais bien David Dare décidé à entreprendre sur l'heure, allait — il faut que j'en fasse confidence — nous réserver quelque surprise.

David Dare me lança d'abord:

— Première bévue, François: Avez-vous remarqué que le clochard qui a assisté au meurtre de Fernand Hiron nous a parlé d'une voiture à traction avant et pour être plus précis, d'une Citroën ?... Eh ! eh !... cela ne vous a pas semblé extraordinaire que le nommé Hector Davier, se soit trouvé, lui aussi, possesseur d'une Citroën traction-avant ?

Mais je ne me laissais pas intimider...

Les voitures Citroën, à tort ou à raison — je ne suis pas connaisseur ! — roulent en grand nombre. Il n'est pas plus étonnant que deux personnes possèdent une Citroën, qu'il serait miraculeux de voir deux autres personnes posséder des Renault ou encore des Peugeot, ou même des Simca — ou n'importe quelle autre marque de voitures !

Je répondis sèchement :

— Non, ma foi ! Ce fait « extraordinaire » ne m'a pas paru digne de remarque !

— Première bévue ! répéta David Dare. Voici la seconde: ...Cet homme vous a déclaré que les choses s'étaient passées de telle et telle façon. Vous les avez admises tout de suite comme véritables, ces façons. Ne serait-il pas expédient, d'abord, de s'assurer qu'on ne vous a pas menti ?

Mais, une fois encore, je gardais mon sang-froid:

— Pardon ! fis-je, si cet Hector Davier s'était amusé à me mentir dans sa déposition, il aurait commis la maladresse la plus insigne ! Cette vérification que je n'ai pas faite, il sait qu'elle est facile. Par conséquent...

— Par conséquent, mon petit ami, vous pouvez dire tout ce que vous voudrez, la première des précautions à prendre c'est de vérifier s'il ne vous a pas raconté... des bobards !

En parlant, David Dare s'était saisi de son chapeau. Je l'imitai...

Dix minutes plus tard, nous étions dans les locaux de la Préfecture de police, et nous obtenions communication du registre des procès-verbaux dressés dans la nuit du crime.

Oh ! ils n'étaient pas nombreux !

Si la police parisienne, jadis, a traqué impitoyablement les chauffeurs, il faut reconnaître que, désormais, elle se montre infiniment plus indulgente.

— Voyons ! voyons !... faisait David Dare feuilletant le registre où s'inscrivent tous les délits des conducteurs. Qui a verbalisé du côté de l'Opéra-Comique ?

Son doigt descendait le long des lignes du registre. Il fit tout à coup:

— Ah !... voilà !...

Et il lut tout haut:

— Procès-verbal contre le sieur Hector Davier pour stationnement sans feu de stationnement allumé, rue Favart, pendant la représentation de l'Opéra-Comique.

— Eh bien ? fis-je triomphant.

Mais David Dare hochait la tête:

— Pardon !... pardon !... déclarait-il. Cela, c'est ce que vous a dit en partie Hector Davier. Mais ce n'est pas la vérité totale !

Je m'insurgeais devant une telle insinuation...

La « vérité totale » qu'entendait-il par là ?

David Dare me suggéra:

— Allons, en route !... Le poste de police dont dépend l'Opéra-Comique n'est pas au bout du monde. Peut-être aurons-nous la chance de trouver l'agent verbalisateur ?

Nous eûmes en effet cette chance...

Un quart d'heure plus tard, nous interrogions ce brave agent.

— Dites-moi, questionnait David Dare, vous souvenez-vous du procès-verbal dressé rue Favart pour un stationnement sans feu de position ?

— Oui, Monsieur le Commissaire.

— Pouvez-vous me donner des détails ?

— Quels détails désirez-vous, Monsieur le Commissaire ?

— Le signalement du coupable, avant tout ?

— A vos ordres, Monsieur le Commissaire !

Grave, respectueux, empressé, faisant sonner à toute occasion, le titre de « Commissaire » qu'il décernait à juste titre à David Dare, le gardien de la Paix nous donna le portrait parlé de celui que David Dare appelait « le coupable ».

Eh bien ! là encore, je triomphais !

Oh ! le doute n'était pas possible. C'était bien Hector Davier que l'agent avait interrogé. C'était bien lui qu'il avait frappé de ce procès-verbal dont il nous décrivait maintenant les détails.

— La voiture était bloquée par l'avant et

par l'arrière... Le particulier m'a dit comme cela, que ne pouvant repartir, il s'était mis dans une colère abominable... Même, en s'excusant, en me demandant de ne pas « contraventionner » il m'a soutenu que c'était à cause de cette colère qu'il avait oublié d'allumer son feu... Monsieur le Commissaire comprend?

— A merveille!

— Mais moi, bien entendu, je ne l'ai pas écouté! Je savais qu'il mentait...

— Ah! ah!... Vous saviez qu'il mentait?

— Probable, Monsieur le Commissaire! Parce que, n'est-ce pas, s'il avait été en colère, en voyant qu'il ne pouvait pas repartir, il ne l'était plus deux heures après, quand il venait rechercher sa voiture, et qu'il la trouvait libre?

Or, à ce moment-là, je commençais de dresser l'oreille...

Sapristi! que venait nous chanter cet agent, qui parlait d'un Hector Davier « revenant » chercher sa voiture?

Il n'était pas « revenu » la chercher, puisque, d'après sa propre déclaration, il avait continué de dormir, ou de sommeiller, à bord de l'auto bloquée?

Je souhaitais à part moi, que David Dare n'ait pas remarqué la nuance...

Mais mon patron n'est pas de ces hommes à qui un rien peut échapper!

Il questionnait tout de suite:

— Une minute, agent! Vous dites que ce monsieur revenait chercher sa voiture. Il n'était donc pas « dans » sa voiture?

— Bien sûr que non! il n'y était pas!

— Comment le savez-vous?

— Puisque j'étais debout, moi, à côté de la voiture... Puisque, deux fois de suite, en faisant ma ronde, je l'avais trouvée vide! Puisque je l'ai vu arriver, enfin?

— Tiens!... tiens... Il avait donc, si je comprends bien, agent, laissé sa voiture stationner le long du trottoir, été faire une course, et revenait enfin? C'est bien cela?

— C'est tout à fait cela, Monsieur le Commissaire!

— Il n'y a pas la moindre hésitation dans votre pensée? Vous êtes sûr de ce que vous dites là? Vous en témoigneriez à la barre, sous la foi du serment?

— Mais bien sûr, Monsieur le Commissaire! Bien sûr!...

David Dare, sans riposter, se retourna vers moi, haussant les épaules.

— Troisième bévue, François Marin! prononçait-il. Vous voyez combien il est utile de ne pas admettre la vérité, sans lui faire subir un petit examen? Il vous a bourré le crâne, votre Hector Davier!

J'en étais, à vrai dire, stupéfait...

Ainsi, par la seule vertu de la routine professionnelle, David Dare, comme il l'avait annoncé, pulvérisait l'alibi derrière lequel s'abritaient l'ami des enfants d'Edouard?

C'est que ce n'était pas la même chose, du tout, bien entendu, d'avoir dormi « dans » la voiture, ou, au contraire, d'avoir quitté celle-ci, d'être parti, d'être revenu!

Pendant cette absence qu'il avait faite, Hector Davier n'avait-il pas pu, très aisément, aller assassiner Fernand Hiron?

Je calculai, en moi-même:

— Voyons! il n'y a rien d'impossible, en effet, désormais, à ce qu'il soit le meurtrier? Il conduit sa voiture devant l'Opéra-Comique. Il s'arrange pour qu'on lui dresse contravention, et, de la sorte, il est certain de disposer d'un alibi qui, si l'on ne va pas au fond des choses, servira à détourner tous les soupçons. Bon!... Ensuite, il saute dans un taxi, se fait conduire quai de Passy...

Mais, je n'achevais pas mon raisonnement!

Non, parbleu! Hector Davier n'était pas coupable! Il y avait un détail qui le prouvait matériellement, qui l'établissait de façon indiscutable, si, du moins, un autre témoin n'avait pas menti...

Je fis, timidement, il est vrai:

— Mon cher patron, voulez-vous me permettre une petite remarque?

— Dites?

— Je ne sais pas si je ne commets pas une nouvelle étourderie, mais il me semble... je crois... je pense me souvenir...

— Allez!... allez donc! Elle est trop longue votre préface. De quoi vous souvenez-vous?

Je me fis laconique, parce que je sais que David Dare aime les phrases brèves:

— Je me souviens de ceci... Le clochard nous a dit que l'assassin était descendu d'une Citroën. Or, voilà que nous établissons que la Citroën d'Hector Davier a bien stationné le long de l'Opéra-Comique. Il ne pouvait donc pas être à bord de sa voiture, quai de Passy?

Cela me semblait péremptoire!

Il me paraissait que j'avais trouvé là un argument qui supportait mal la discussion.

Eh bien! tout de suite, je devais apprendre, à mes dépens, qu'il est infiniment difficile de mettre David Dare au pied du mur.

Simplement, il m'affirma:

— Enfant!

Et puis, d'une voix étrange, il me demanda:

— Dites donc, selon vous, une Citroën traction avant, c'est un véhicule qui n'a point son pareil dans Paris? C'est un véhicule construit spécialement pour un amateur difficile? Oui?

Je rétorquai:

— Je ne vois pas où vous voulez en venir!

— Je ne veux en venir nulle part. Je veux aller quelque part... Allons! Suivez-moi?

Il quittait l'agent, assez éberlué, peut-être, d'entendre les propos que nous échangions, et me poussait, plus qu'il ne me conduisait vers sa rapide automobile personnelle.

Une fois encore, je dus passer dans les rues parisiennes à la façon d'un bolide. Où allions-nous?

Je le devinais rapidement.

L'itinéraire ne pouvait me laisser aucun doute: nous retournions à la Préfecture de police!

Etait-ce donc là que David Dare pensait découvrir du nouveau?

Ce n'était nulle part ailleurs...

Suivant mon patron, maintenant, qui galopait plutôt qu'il ne courait dans les corridors de la Préfecture de Police, j'arrivai de nouvau à ce vaste bureau où se centralise tout ce qui concerne la circulation automobile.

David Dare questionna:

— Vous pouvez facilement me retrouver le numéro d'immatriculation de la voiture d'un individu dont j'ai le nom?

— Certainement, fit un employé. Quel est ce nom?

— Hector Davier...

— Dans deux minutes, je vous renseigne!

Eh bien! cela ne prît pas même deux minutes. Quatre-vingts secondes plus tard, tout au plus, l'employé revenait:

— Hector Davier possède une Citroën. Le numéro 1645-RM3 lui a été affecté...

— Bravo!... bravo!... Pas d'autres remarques à me faire?

— Si! fit l'employé tranquillement. On a dû lui voler sa carte grise. En tout cas, il l'a perdue... Hector Davier a demandé un duplicata...

— Pas possible! ricana David Dare, en me jetant un coup d'œil. Ce monsieur a donc deux cartes grises portant le même numéro d'immatriculation?

Mais l'employé secouait la tête.

— Non, naturellement, ripostait-il. Il n'a pas deux cartes grises... puisqu'il a perdu la première?

— Bien! bien!... souriait toujours David Dare. Disons qu'il n'en a qu'une « s'il a réellement perdu » la première carte! Mais naturellement, quand il a demandé le duplicata, il n'a pas prouvé qu'il avait perdu sa première carte?

L'employé, devant nous, haussa les épaules:

— C'est évident! faisait-il.

Et déjà, David Dare se retournait de mon côté:

— Quatrième bévue, François Marin! Vous voyez que l'on peut fort bien, et sans courir le moindre risque, se faire délivrer deux cartes grises, pour un même engin? Dès lors, suivez mon raisonnement... On a deux voitures pareilles. Ce n'est pas impossible, n'est-ce pas, quand on possède des Citroën? Or, ces deux voitures, on les immatricule avec les mêmes lettres. C'est le même gros numéro que l'on fait peindre sur leur carrosserie! Et l'on se sert pour l'une et pour l'autre, de la même carte grise. On possède la première de ces cartes grises dans la pochette de la première voiture. On place le duplicata dans la pochette de la seconde voiture... Voilà! Le tour est joué! Vous voyez les avantages de la combinaison?

Je ne les voyais pas, justement!

Cette histoire de carte grise, me semblait compliquée. Et puis, à quoi pouvait servir de posséder deux voitures?

Eh bien, tout justement, David Dare me l'expliquait:

— Les avantages de la combinaison sont multiples! faisait-il d'un ton doctoral. Il s'agit, par exemple, d'éviter d'être accusé d'un crime... Comment s'y prendre? Ma foi, c'est assez simple! Avec sa première voiture, on s'en va stationner derrière l'Opéra-Comique. Là, on s'arrange pour se faire dresser un procès-verbal. Merveilleux, n'est-ce pas? Voilà un alibi qui semble indiscutable. C'est votre avis, François Marin?

Je fis piteusement:

— C'était mon avis...

— Continuons! reprit David Dare. Une fois la première voiture immobilisée, et identifiée par le procès-verbal que l'on provoque volontairement, on saute dans la seconde voiture... Notez, François Marin, que, si quelque agent d'aventure vous arrête en cours de route, on est parfaitement en règle? Faut-il montrer ses papiers? On brandira le duplicata qui vous a été, sur votre demande, délivré!... C'est parfait... Où va-t-on? Vous entendez bien que l'on va commettre son crime! Mais c'est dangereux, n'est-ce pas, d'assassiner quelqu'un et de transporter son cadavre dans sa propre voiture? Il y a toujours à courir le risque d'un quelconque passant, qui vous aperçoit, note le numéro de votre auto, et vous dénonce à la police... Un clochard, par exemple, peut parfaitement jouer ce rôle d'accusateur?... Vous en convenez, François Marin?

Je baissais la tête, sans mot dire...

Oh! je n'avais pas besoin que David Dare poursuivît son explication.

Maintenant, avec la rapidité de pensée qui m'est coutumière — je crois l'avoir déjà dit — j'avais saisi toutes les possibilités de cette ruse audacieuse.

Si le clochard, en effet, lisait par aventure, le numéro de l'auto d'où descendait

l'assassin, l'assassin pouvait, à bon droit, soutenir que l'homme s'était trompé, en faisant constater que son automobile avait stationné, toute la nuit, près de l'Opéra-Comique, à l'endroit même où un agent lui avait dressé contravention !

Qui s'aviserait, en vérité, que deux automobiles portaient le même numéro ?

Qui songerait jamais qu'en utilisant deux voitures, immatriculées pareillement, il était en quelque sorte possible, de donner à croire que l'on se trouvait en deux lieux différents en même temps ?

Je balbutiai :

— C'est vrai !... C'est juste !... Vous avez raison, David Dare ! Hector Davier m'a bourré le crâne...

Et je changeais, on le conçoit, ma conclusion !

Sourdement, j'articulais :

— C'est lui, l'assassin !

J'étais convaincu...

Qui ne l'aurait été à ma place ?

Est-ce que les mensonges successifs que nous venions de découvrir ne constituaient pas autant de preuves de culpabilité, contre ce misérable dont j'avais, si cordialement, secoué la main ?

Pourquoi m'avait-il soutenu qu'il avait dormi « dans » sa voiture, alors qu'il avait laissé celle-ci stationner seule ?

Pourquoi m'avait-il caché qu'il possédait un duplicata de la carte grise, qui constituait une partie de ses papiers de conducteur ?

Mais David Dare a le génie de la contradiction.

Mais il n'admet pas que l'on se permette de rien considérer comme certain, comme acquis, tant qu'une vérification minutieuse n'a pas été faite. Il ne tolère pas davantage qu'après ces vérifications, on se déclare assuré de ne plus commettre d'erreurs !

Il reprenait déjà :

— Pas si vite, sapristi !... Ne dites pas, François : « c'est » l'assassin. Parler ainsi, c'est mettre la charrue avant les bœufs ! Dites seulement : « Il peut être » l'asassin. Voilà qui est bien assez grave !

Nous étions sortis de la Préfecture de police. Nous étions montés à bord de la puissante 8 cylindres. Mais nous glissions tout doucement, cette fois...

Et je ne savais pas du tout où la fantaisie de mon patron allait me conduire !

David Dare, cependant, parlait tout haut :

— Hector Davier « peut » être l'assassin... Oui, voilà la formule exacte ! Rien de plus, rien de moins ! Il a menti ? Hum !... Ce n'est pas même absolument certain ? Il vous a dit qu'il avait sommeillé dans sa voiture... Eh bien, est-ce faux ou est-ce vrai ?... Tout à l'heure, vous considériez que c'était vrai... Maintenant, vous êtes prêt à soutenir que c'est faux... Pourquoi ? Il a pu sommeiller dans sa voiture, puis, s'ennuyant, descendre quelques dix minutes, se rendre au café voisin, avaler un bock et revenir... L'agent a constaté qu'il n'était pas tout le temps à bord. Mais, en constatant cela, il ne nous renseigne pas suffisamment. Ce qu'il faudrait savoir, c'est la durée de l'absence qu'a faite Hector Davier. Vous me comprenez ?

Je le comprenais parfaitement...

Une fois encore, j'avais eu tort d'être trop affirmatif !

Si Hector Davier, en effet, s'était absenté vingt minutes pour aller boire un bock, il était fort possible qu'il n'ait pas songé à m'en faire part, dans sa rapide déclaration.

David Dare, d'autre part, continuait :

— De même, l'histoire du duplicata ne prouve pas grand'chose. Raisonnez, François Marin ? Vous possédez une voiture. On vous en a donné la carte grise. Un jour, vous vous figurez que vous avez perdu cette carte grise... Vous en réclamez un duplicata... Voilà qui est bien naturel, n'est-ce pas ? Cela ne prouve pas du tout qu'un homme est un bandit, parce qu'il a agi de la sorte. Or, je vous le demande, qu'a fait de plus Hector Davier ?

A cette demande, je ne trouvais pas bon de faire la moindre réponse...

Il y a des moments où l'on se sent découragé ! On croit avoir fait tout son possible pour agir avec logique, avec perspicacité. On a mis une énergie suprême à poursuivre la découverte d'une vérité fugitive. Et puis, l'on doit reconnaître, que l'on s'est conduit comme un sot, que l'on a pêché par étourderie, que l'on s'est montré maladroit au possible...

Alors, qu'ajouter ?

Le mieux n'est-il pas d'observer un silence absolu ?

Mais David Dare n'est pas homme à comprendre les sentiments nobles qui peuvent vous inciter à observer une pareille réserve.

Il est de ceux, hélas ! qui tendent toujours à prêter à autrui de vilains sentiments.

— Bon ! faisait-il tout à coup. Voilà que vous vous taisez, maintenant ? Quel sacré caractère ! Vous êtes vexé, François ?

Je niai, naturellement :

— Je ne suis pas vexé du tout !

— Au contraire, fit trivialement David Dare. C'est le Pape !

Il se mit à rire, et, soudain, de sa voix la plus cordiale :

— Je vous propose une revanche, tenez ?

— Dites ?

Ma curiosité avait été spontanée. Je n'étais pas vexé, mais l'idée de prendre une revanche me séduisait naturellement. Ma nature est ardente. Est-ce ma faute ?

David Dare se mit à rire:

— Voilà, faisait-il, une occasion nouvelle d'exercer votre perspicacité! François Marin, mon collaborateur préféré, dites moi, s'il vous plaît, où nous allons?

Or, cette fois, je n'avais aucune hésitation...

A l'instant même, j'affirmai:

— Parbleu! Nous allons chez Hector Davier?

Alors, David Dare, au risque de provoquer un accident, lâcha son volant et leva ses deux bras au ciel.

— Pas de chance! Nous n'allons pas chez Hector Davier!

J'en demeurais pantois.

J'avais si bien cru que, tout de suite, nous allions courir chez l'inquiétant commis-voyageur, et le sommer de nous fournir quelques détails supplémentaires?

Et puis, où pouvions-nous bien aller si nous ne nous rendions pas où j'avais pensé que nous emportait la course rapide de l'automobile?

David Dare, cédant peut-être au remords de m'avoir quelque peu brusqué, ne me fit aucun mystère à ce sujet:

— Voilà, me dit-il. Nous n'allons pas chez Hector Davier, c'est un fait!... D'abord, ce n'est pas une heure convenable, maintenant, pour aller sonner à la porte d'un homme. Vous ne trouvez pas que j'ai raison, François? Passé dix heures du soir, selon moi, on ne peut plus rendre visite qu'à des femmes... et, de préférence, naturellement, à des jolies femmes!...

Je sentis qu'il plaisantait. Je fis, moi aussi, sur le ton badin:

— Nous allons donc rendre visite à une jolie femme?

J'étais certain du contraire...

David Dare me répondit:

— Bravo! Voilà qui est parlé! Comment diable avez-vous deviné cela?

Et il continua le plus naturellement du monde:

— Nous allons, en effet, rendre visite à une jolie femme!... A une très jolie femme!... Et puis, elle a un nom si charmant... Mademoiselle Daniella Francesca...

Mais, à la vérité, il m'aurait annoncé, à ce moment, que nous allions sonner à la porte de l'Impératrice de Chine, que j'aurais été tout aussi parfaitement renseigné!

Qui était Mademoiselle Daniella Francesca?

Et pourquoi diable devions-nous lui faire visite?

Je n'avais jamais entendu parler de cette personne...

Je ne savais point, même, si elle était mêlée ou non à l'affaire policière qui me préoccupait?

Je savais moins encore, j'ignorais totalement qu'au domicile de Mademoiselle Daniella Francesca, j'allais éprouver une nouvelle et tragique surprise...

CHAPITRE VII

Dare, ayant l'habitude, détestable, selon moi, de piloter toujours son automobile à des allures de records, on ne met jamais longtemps, avec lui, quand il tient le volant, pour traverser Paris de bout en bout!

Nous étions donc, cinq minutes plus tard, fort loin de la Préfecture. Nous virions à toute allure place du Trocadéro et nous engagions avenue Henri-Martin.

C'est là, on le sait, une des voies les plus aristocratiques de Paris. Des petits hôtels s'y élèvent encore. Des maisons luxueuses leur succèdent. C'est une avenue fréquentée par des millionnaires, et où des millionnaires, seuls, peuvent se permettre d'habiter... si j'en crois l'idée que je m'en fais.

Or, tout de suite, la voiture à peine engagée dans cette allée triomphale, j'avais l'impression que Mademoiselle Daniella Francesca devait habiter en cet endroit.

Je ne savais pas qui était cette demoiselle Daniella Francesca, mais j'ignorais plus encore comment David Dare avait pu découvrir son domicile! Consentirait-il à me le dire?

Je l'interrogeai:

— De quelle façon avez-vous connu cette adresse?

David Dare — et j'aurais dû m'y attendre — ne me répondit point. Il fit:

— C'est là!

Les freins furent énergiquement manœuvrés. La voiture rangea le trottoir, et mon patron avait déjà sauté sur le sol, que je commençais à peine à me dégager de mon siège moelleux.

David Dare ne prêtait aucune attention à ma stupéfaction. Il avait levé la tête. Il examinait la maison de rapport qui se trouvait devant nous, et, je sus, tout de suite, qu'elle lui plaisait, car, il ne retenait pas une exclamation admiratrice:

— Fichtre! grommelait-il. La demoiselle se met bien!

Je récidivais en l'interrogeant à nouveau:

— Vous avez eu comment son adresse?

Il me jeta, laconique:

— En passant à la boutique, parbleu !

— Quel boutique ?

— Eh bien ! « sa » boutique... Naturellement, je n'ai pas été au magasin du voisin !

Et il n'en dit pas davantage...

David Dare était donc passé, cet après-midi-là, chercher des renseignements en quelque boutique ? Eh bien ! vainement, je m'interrogeais moi-même désormais...

Dans toute cette affaire du quai de Passy, il n'avait pas été fait mention d'un seul commerce.

Ah ! si ! cependant !... Est-ce qu'Hector Davier n'était pas un « voyageur » ?

Je m'imaginais à l'instant que j'avais découvert la vérité.

David Dare avait dû se présenter dans la maison de commerce qui utilisait les services du personnage que dénonçaient les enfants d'Edouard comme étant l'assassin de Fernand Hiron.

C'était là, assurément, qu'il avait appris l'adresse de cette inconnue, qui répondait à ce nom prétentieux de Daniella Francesca...

Mais, toujours hélas ! les faits se succédaient, devançant ma pensée, ne me laissant pas le temps de raisonner en toute liberté, de deviner ce que je voulais comprendre.

David Dare ayant examiné l'immeuble, se dirigeait vers la porte cochère d'un pas délibéré.

Il y a, devant ces maisons de rapport de l'avenue Henri-Martin, des petits jardinets qui me semblent délicieux.

Eh bien ! franchissant le parterre qui régnait au bas de la maison, David Dare ne lui accordait aucune attention !

Je note ce détail, sans acrimonie...

David Dare est une sorte de force inconsciente. Il ne pense jamais qu'à son but. Et il y va tout droit ! Je ne veux pas écrire qu'il y marche en brute. Je spécifierai, seulement, que rien ne saurait le détourner de l'itinéraire qu'il s'est fixé, que rien ne saurait le contraindre à faire une halte, même rapide...

Il franchit donc le jardinet, appuya son doigt sur un bouton de sonnette, et, quand la porte lourde s'ouvrit, il la repoussa d'un geste délibéré.

Nous nous trouvâmes dans une sorte de vestibule, infiniment luxueux. A droite, se devinait la loge. David Dare frappa de façon autoritaire, entr'ouvrit la porte, questionna :

— Mademoiselle Daniella Francesca est-elle chez elle ?

J'entendis une voix lointaine qui ripostait :

— Deuxième étage !

— Merci ! fit David Dare.

Un instant plus tard, un ascenseur au mécanisme froufroutant nous emportait vers les hauteurs de l'immeuble.

Le trajet en fut court. Je n'eus pas le temps de poser une nouvelle question. Et puis, à quoi bon demander ce que l'on se refuserait peut-être à m'apprendre ?

L'ascenseur s'arrêta.

Le palier sur lequel nous débarquâmes était plus que somptueux. Un tapis de haute laine ! Trois fauteuils anciens qui semblaient accueillants... Quelle fatigue, cependant, pouvaient-ils, jamais, reposer ?

David Dare, sans rien voir, je l'imagine, avait traversé le palier. Il y avait une porte. Il y sonna d'un de ces coups de sonnette qui lui sont particuliers et qui me font mal, tant je les sens autoritaires, appuyés, impérieux, en un mot.

Or, ce coup de sonnette ne l'attendait-on pas ?

J'en eus, presque, une seconde l'impression...

Il n'avait pas commencé de retentir dans le silence ouaté de cette maison, que, tout de suite, de l'autre côté de la porte, j'entendais une sorte de galopade précipitée.

Cette porte, d'ailleurs, ne s'était pas ouverte, que, déjà, je percevais une voix de femme, une voix jolie, une voix chantante, bien timbrée, qui s'informait :

— C'est toi ?... Oh ! c'est toi ?... Réponds donc ?

On faisait manœuvrer des verrous compliqués. La fortune se met toujours à l'abri derrière des serrures ! Puis, enfin, les mécanismes ayant joué, la porte s'ouvrait...

Alors, je n'hésite pas à l'écrire, nous eûmes devant nous, le plus charmant des spectacles.

Une jeune femme était là...

Mais cette jeune femme, d'une ravissante beauté, avait toutes les apparences d'un jeune garçon !

Elle avait les cheveux coupés courts, comme il sied désormais. Mais il y avait mieux : elle portait un pyjama !...

Ce vêtement de nuit seyait à merveille. Les rondeurs de son corsage se devinaient aisément sous l'étoffe légère, la soie tendue, qui moulait un corps gracile. Le pantalon, d'autre part, ne cachait qu'à peine le dessin ferme des hanches, la ligne allongée, nerveuse, des cuisses, des jambes...

Et elle avait encore, cette jeune femme, des pieds nus ! Ils étaient enfoncés dans de petites babouches, d'une nuance vive, qui faisaient à merveille ressortir la couleur rose et comme nacrée de ses petits talons...

Oui ! vraiment, le spectacle de cette jolie femme était ravissant à contempler !

Et, cependant, tout de suite, mon cœur s'émouvait de pitié tandis que je la considérais...

C'est que, la porte à peine entr'ouverte, et, nous ayant vus, elle s'était rejetée en arrière, avec un geste qui ne pouvait être qu'un geste de désespoir.

— Mon Dieu !... murmurait-elle. Ce n'est pas Hector !

Et puis, très vite, de cette même voix chantante, qui était la sienne, elle nous interrogeait, à mots pressés, haletants, qui se bousculaient sur ses lèvrs, s'étranglaient dans sa gorge:

— Qui êtes-vous ?... Que voulez-vous ?... C'est pour Hector, au moins ?... Oh ! vous ne m'apportez pas une atroce nouvelle ?....

Et je la voyais qui joignait les mains, qui se les tordait d'angoisse...

Ah ! David Dare, en cette minute, donna, une fois de plus, la preuve de ce qu'il y a en lui de brutal !

Alors que devant tant de beauté et tant de grâces séductrices, tout ce qu'il y a de tendre en moi s'émouvait, David Dare fit, à la question angoissée qu'il venait d'entendre, la plus sèche des réponses:

— Commissaire de police, David Dare ! annonça-t-il. De la police judiciaire !

Et, comme la jeune femme reculait devant lui, avec dans les yeux une expression égarée, il questionna à son tour:

— J'ai bien l'avantage de parler à Mademoiselle Daniella Francesca ?

— Oui !... Oui !... balbutia la jeune femme. C'est bien moi !

Et puis, elle demandait de nouveau:

— Vous venez... pour Hector ? Il lui est arrivé quelque chose ?... Mais parlez donc !

David Dare s'avança d'un pas:

— Je viens vous avertir, Mademoiselle, d'aventures assez importantes... Puis-je vous demander quelques instants d'entretien ?

Il n'obtint pas une réponse.

Son indifférence était telle, sa sécheresse était si grande, que Daniella Francesca devait éprouver l'atroce sentiment qu'il était inutile de l'interroger et qu'il convenait, seulement, de lui obéir.

Elle fit un geste. Elle pivota sur ses babouches. Rapide, elle traversa l'antichambre, ouvrit une porte, se glissa en quelque sorte dans un boudoir délicieux.

Allons ! elle m'avait déjà conquis, à ce moment, cette Daniella Francesca ! Mais je dois avouer que la vue de cette pièce intime acheva ma défaite...

Un parfum y régnait. Des roses s'y effeuillaient lentement, gerbes prête à mourir, qui consacraient leurs derniers instants de vie à encenser celle que nous avions devant nous...

David Dare, cependant, semblait ne rien voir ! ne rien apprécier !

Il entra dans la pièce, comme il serait entré dans un taudis. Sans vergogne, et bien qu'il soit homme du monde, il jetait son chapeau sur un fauteuil. Puis, restant debout, se croisant les bras, il interrogeait:

— Vous êtes bien, n'est-ce pas, Mademoiselle, la maîtresse d'Hector Davier ?

J'eus envie, à cet instant, de lui infliger un soufflet !

N'aurait-il pas pu demander si elle était « l'amie » d'Hector Davier ? Comme c'eût été plus délicat !

Daniella Francesca, par bonheur, ne paraissait pas en état de noter ce qui me semblait être un manque d'éducation.

Elle continuait de se tordre les mains. Baissant la tête, elle fit:

— Oui !... oui !... Nous nous aimons !

Et je notais cette réponse....

D'instinct, cette jeune femme avait trouvé, elle, la phrase qui convenait !

David Dare, cependant, demeurait toujours insensible à ces nuances indéfinissables, et que, cependant, je m'efforce de préciser. Il reprit:

— Vous êtes donc la maîtresse d'Hector Davier ! Parfait !... C'est à son sujet que je viens vous voir, Mademoiselle...

Alors, la question fusa d'entre les lèvres rouges de la jeune femme

— Où est-il ?... Que lui est-il arrivé ?

Mais David Dare n'entendait pas répondre à ces question ! Il désirait autre chose !

Tranquillement, il fit:

— Monsieur Hector Davier n'est pas chez vous ?

C'était, proprement, absurde !

Est-ce que, depuis notre arrivée dans l'appartement, nous ne savions pas qu'en effet, Hector Davier était absent ? N'étions-nous pas certains, déjà — lui comme moi, sans aucun doute — que c'était à son sujet que la pauvre Daniella Francesca nourrissait une angoisse aussi visible ?

La jeune femme secoua la tête:

— Non ! Non !... Il n'est pas ici !... Je ne sais pas où il est !...

Et puis, elle balbutia:

— Ah ! j'ai peur !... j'ai peur !... Je voudrais mourir...

La crise de nerfs était toute proche. Je pensais qu'elle allait s'évanouir ? A mon tour, je posais mon chapeau. Si je la voyais tituber, mes bras seraient là pour la soutenir, pour la conduire jusqu'à ce petit canapé délicat...

Mais, David Dare, de plus-en plus, demeurait brutal:

— Vous avez peur ?... De quoi donc avez-vous peur ?

La jeune femme ne prit pas le temps de réfléchir...

Elle clama, plus qu'elle ne cria:

— Mais vous ne savez donc pas ce qui vient d'arriver ?

— Je ne sais rien du tout! fit David Dare. Je cherche Monsieur Hector Davier. Je voudrais l'entretenir. C'est tout!

Et il ajouta, tandis que, sur lui, les yeux de la jeune femme demeuraient fixés, hagards, et comme arrondis de stupéfaction:

— Monsieur Hector Davier, au cours d'une déposition faite à la Sûreté, s'est permis d'altérer quelque peu la vérité... Je voudrais lui demander la raison de ses mensonges et de ses réticences?

Or, j'eus nettement l'impression, à cette minute, que Daniella Francesca n'écoutait pas mon patron...

Les mots qu'il prononçait devaient lui faire l'effet d'être dépourvus de sens. Seulement, elle vivait intensément une pensée qui la torturait. Ce qu'elle entendait à cet instant, c'était ce qu'elle se déclarait elle-même à elle-même!

— Eh bien, Mademoiselle? questionna David Dare.

La jeune femme, soudain, cria:

— Mais c'est atroce, Monsieur! Il faut que je vous prévienne!... Tout à l'heure — il y a peut-être une heure — j'ai reçu un paquet, un abominable paquet...

— Que contenait-il donc?

— C'est un cocher de taxi qui me l'a apporté! Il m'a dit que c'était un monsieur qui l'avait arrêté place de la Bastille qui l'avait chargé de cette commission...

— Que contenait ce paquet? répéta David Dare.

La jeune femme tressaillit des pieds à la tête:

— Ce qu'il contenait? Des vêtements!

— Comment: des vêtements?

— Oui!... Des vêtements d'Hector! Son chapeau, son veston, son pantalon... Ah! c'est atroce! atroce!...

Et, dans un sanglot, incapable de se maîtriser plus longtemps, elle achevait:

— Tout cela était plein de sang!... Oui! plein de sang!... Comprenez-vous? On l'a tué... Je vous dis qu'on l'a tué!... Ah! je deviens folle!.. je deviens folle!...

Elle pivotait à nouveau sur ses talons. Titubante, et tandis que je la suivais, les bras ouverts, elle allait rouler sur le divan, dont j'avais noté la présence un instant plus tôt.

Abominable minute!

J'avoue qu'en écoutant la tragique déclaration qui venait de nous être faite, je perdais un peu la tête...

Quoi donc! on avait envoyé à cette jeune femme charmante les vêtements pleins de sang d'Hector Davier? Que diable signifiait ceci? On ne l'avait pas tué, cependant?

Mais je n'avais pas songé à une telle hypothèse, je n'avais pas fait effort pour l'écarter de mon imagination, que je la sentais au contraire se transformer et devenir une certitude!

Ah! l'atroce, la tragique, l'abominable aventure!

Hector Davier s'était rendu à la Sûreté, tout comme y était venu Fernand Hiron...

Et l'on avait retrouvé le lendemain de sa visite les vêtements de Fernand Hiron, trempés de sang, sur les berges de la Seine!

Et voilà qu'on avait poussé la cruauté jusqu'à expédier à l'amie d'Hector Davier, les vêtements trempés de sang, eux aussi, du voyageur de commerce!

Mes yeux cherchèrent David Dare. J'avais le sentiment confus que lui seul était capable de faire ce qu'il convenait de faire, en un pareil instant...

Si l'on avait tué Hector Davier, Hector Davier était, naturellement, un innocent?

Les loups ne se mangent pas entre eux! Les assassins ne s'assassinent pas! D'ailleurs, quelles charges précises avions-nous jamais possédées contre cet homme?

Et je désirais, déjà, ardemment le venger!... Le venger et consoler aussi Daniella Francesca, qui continuait à sangloter.

Or, dès mon premier regard, naturellement, j'aperçus David Dare, puisqu'il n'avait point bougé, et se trouvait toujours, immobile, au milieu de la pièce, les bras croisés.

Abomination!...

David Dare, à ce moment, souriait!

Trouvait-il donc des motifs de gaieté dans l'annonce d'un nouveau meurtre?

Il me fit horreur...

Le silence, cependant, qui s'était établi dans la pièce, et que troublaient seulement les sanglots de la jeune femme, ne s'éternisait pas longtemps. David Dare, enfin, sortait de son apathie:

— Donc, Mademoiselle, faisait-il posément, vous avez reçu en un paquet, apporté par un conducteur de taxi, les vêtements ensanglantés de votre amant: Hector Davier? C'est bien cela?

La malheureuse se redressa un peu:

— C'est tout à fait cela! gémissait-elle. Et je sais bien ce que cela veut dire... On l'a tué!... On l'a tué!...

David Dare ne bougeait toujours pas...

Il était au milieu de ce salon, d'une rigoureuse immobilité. On aurait cru qu'il avait pris racine sur ce tapis. On aurait juré, surtout, que les pleurs de cette jeune femme, son véhément désespoir, ne l'émotionnaient aucunement!

Il fit, tout à coup:

— Je voudrais bien, Mademoiselle, que vous puissiez me répondre... Quel que soit votre trouble, il convient de le dominer! Si vous voulez faire quelque chose pour Hector Davier, il faut maîtriser vos nerfs et me

donner les renseignements qui sont en votre possession...

Etrange puissance, cependant, du calme et de l'autorité. Daniella Francesca, cessa de pleurer à cette minute. Cette petite bonne femme jolie, devait posséder des nerfs d'acier. Je la vis qui se redressait, qui s'asseyait sur le divan, qui se penchait en avant:

— Mais, monsieur, protestait-elle, je ne sais rien, moi!... J'aime Hector Davier... Il m'aime... Nous étions heureux!... Que voulez-vous que je vous dise de plus?... Et voilà que l'on m'apporte, en pleine nuit, ses vêtements ensanglantés... J'ai bien le droit de me sentir devenir folle, je crois?...

— Je ne le crois pas! dit, paisiblement David Dare.

Il fit, enfin, un mouvement. Il avança d'un pas. Il se choisissait un fauteuil, s'y asseyait, et, du ton d'une conversation ordinaire, questionnait:

— Quel homme était-ce, cet Hector Davier?

La réponse ne se fit pas attendre:

— Oh! le meilleur des hommes!... Le plus charmant des garçons!... Il n'avait que des qualités!... Généreux... galant... bien élevé... Toujours aux petits soins pour moi!... Ne songeant qu'à me faire plaisir!... Monsieur, il y a des années que nous nous connaissons, et je n'ai eu que du bonheur par lui!

Elle était lancée, désormais. Impossible d'arrêter des bavardages que je jugeais, à part moi, sans aucun intérêt!

La belle affaire, qu'Hector Davier eût possédé toutes ces qualités qu'elle énumérait, si le malheureux était mort?

Mais, il était dit, que David Dare et moi, devions, en cet instant, être toujours d'un avis opposé...

Ces bavardages, tout à la gloire du disparu, que j'écoutais avec impatience, David Dare, semblait, au contraire, les enregistrer avec une attention extrême!

— Vous n'avez jamais eu de discussions, alors, Mademoiselle? questionnait-il.

Et, Daniella Francesca, d'affirmer:

— Jamais, Monsieur!... Entre nous, c'était un accord parfait!

— Bien!... Bien!... Il avait des ennemis, cependant?

— Des ennemis?... Lui?... Ah! je ne le crois pas!

— Alors, Mademoiselle, comment expliquez-vous qu'on ait pu attenter à ses jours?

Un redoublement de sanglots fut la réponse à la cruelle question que posait David Dare...

Daniella Francesca, gémissait désormais:

— Mais c'est donc vrai?... On l'a tué?... Vous le savez?

Il fallut bien que David Dare répondît la vérité:

— Non, Mademoiselle! affirma-t-il. Je ne sais rien du tout! Il me semble, même, que votre inquiétude s'exagère un peu les faits... On vous a rapporté des vêtements tachés de sang?... Evidemment, je ne dis pas que ce ne soit pas émotionnant... Pourtant, qu'est-ce que cela prouve? On peut s'être coupé... Il est possible que l'on ait eu un accident... Vous ,vous parlez tout de suite d'un assassinat! Pourquoi?

— Parce que j'ai peur, Monsieur!

— Eh bien, quelle raison avez-vous d'avoir peur?

— Nous étions trop heureux!... Ça ne dure pas, le bonheur!

La réponse était évidemment douloureuse. Elle me fit mal. Pour David Dar, elle dut l'impatienter, car il haussa de nouveau les épaules:

— Mademoiselle, proférait-il froidement, je crois que nous perdons notre temps! Si votre amant a été victime d'un attentat — notez que je dis « si »!... je n'affirme rien!... — ce n'est sûrement pas la Fatalité qui lui a asséné un coup de couteau ou un coup de revolver. Donc?...

Il se tut une minute. Devant nous, la tête dans ses jolies mains, Daniella Francesca pleurait toujours...

David Dare reprit:

— Voyons! un assassinat a toujours une cause? Vous me dites que vous ignorez si Hector Davier comptait des ennemis?

— Certainement oui!... Et je ne le crois pas!

— Alors, envisageons une autre hypothèse? Un suicide...

— Oh! il ne se serait pas tué!... Il ne m'aurait pas fait cela!

— Admettons encore! S'il avait, pourtant, perdu la tête? Il n'avait pas d'ennui d'argent?

— Non! Non... Monsieur! Hector était riche... Et puis, il gagnait largement sa vie! Les soucis d'argent n'ont jamais été les siens!

— Parfait! Etait-il marié?

— Certainement pas, Monsieur! Qu'allez-vous chercher là?

— Je cherche n'importe quoi, Mademoiselle! Il s'agit d'expliquer l'inexplicable... Mais, voyons, d'abord, qu'avez-vous fait depuis la réception de ce paquet tragique?

— J'ai pleuré, Monsieur! Je me sentais comme folle!...

— Vous n'avez pas songé à avertir la police?

— A cette heure-ci, Monsieur? Mais le poste doit être fermé?

Cette fois, ce fut moi qui sourit... Tant d'ingénuité me semblait adorable.

Ainsi, parce qu'il était une heure tardive, cette petite Daniella Francesca, s'imaginait que la police était endormie et qu'il était im-

possible de faire appel à son concours?

David Dare, lui, demeurait grave:

— Je vois!... Je vois! faisait-il.

Et puis, à ma grande surprise, il se levait:

— Ecoutez, Mademoiselle, déclarait-il, j'étais venu dans le désir d'entretenir Monsieur Hector Davier. Or, j'apprends qu'il a peut-être été victime de quelque aventure sinistre... Naturellement, je suis un peu surpris!... Voulez-vous me permettre de me retirer? Tout de suite, je vais commencr une enquête... Je pense qu'il me sera possible de vous apporter, dès les premières heures de la matinée, des renseingements précis...

Et puis, il s'inclinait, brusquant les adieux:

— Je suis votre serviteur, Mademoiselle!

Il se tournait vers moi:

— Venez, François?

Daniella Francesca ne fit pas même un geste pour se lever de son divan. Elle ne manifesta nullement l'intention de nous reconduire jusqu'à la porte de son appartement...

Elle était, visiblement, accablée! Qui ne l'aurait été à sa place, d'ailleurs? Est-il chose plus abominable au monde, que d'apprendre, à l'improviste, la mort d'une personne que l'on aime d'amour?

Je suivis David Dare. Nous traversâmes l'antichambre. Nous fûmes à la porte. Un pas encore, et nous nous trouvions sur l'escalier.

Pas un domestique ne s'était présenté. Daniella Francesca était assurément seule, dans ce grand appartement luxueux. Ses serviteurs devaient occuper, à quelque sixième étage, des chambres totalement indépendantes. Elle n'avait pas dû les appeler...

Eh bien! à l'instant, où nous atteignions le palier, à l'instant où je pensais à tout cela, l'esprit en désordre, et le cœur toujours battant, j'arrêtais du geste, portant ma main sur son bras, mon patron:

— Que croyez-vous? fis-je.

Il me regarda et eut l'air de ne pas me comprendre...

J'insistai:

— On l'a tué, n'est-ce pas?

David Dare, enfin, ouvrit les lèvres:

— Voyez-vous, François, déclarait-il, une chose me préoccupait... Cette petite est charmante! Un joli visage... Faite au moule... Mais je me demandais ce qu'étaient ses gegenoux?... Avez-vous remarqué combien il y a de femmes qui ont les genoux trop gros? Rien n'est plus disgracieux! Or, le pyjama est un vêtement révélateur... Elle a des genoux parfaits!... des petits genoux admirables... Hein? qu'en dites-vous François?

Je retirai ma main. Je ne répondis rien...

Certes! je suis sensible, comme un autre, à la beauté des femmes. Daniella Francesca m'avait troublé, je ne le nie même pas... Mais, tout de même, il me semblait qu'en cette minute, David Dare exagérait, en reconnaissant que, durant toute cette tragique visite, il s'était occupé du dessin des genoux de notre jolie et malheureuse hôtesse! Allons donc! Quand nous venions d'apprendre un nouvel assassinat, c'était à cela qu'il pensait?

Je fis, véhément:

— David Dare, vous êtes insensé!... Il s'agit bien des genoux de cette petite! A-t-on tué ou n'a-t-on pas tué Hector Davier?

— Il faut parler au concierge! fit posément David Dare.

Nous venions d'atteindre le rez-de-chaussée. Mon patron traversa le somptueux vestibule, frappa de nouveau à la porte de la loge, l'entr'ouvrit...

Et ce fut l'habituelle déclaration, celle qui ne manque jamais d'impressionner, de faire peur:

— Police judiciaire!... Monsieur le Concierge, j'ai deux ou trois questions à vous poser, au sujet d'un de vos locataires... Que pensez-vous d'Hector Davier?

Le concierge, à demi déshabillé, avait la grave physionomie d'un ancien maître d'hôtel ayant pris sa retraite.

C'était assurément un homme réfléchi et discret...

Il répéta la question, comme s'il ne la comprenait pas:

— Ce que je pense de Monsieur Davier?

— Oui? Est-ce un bon locataire?

— Il n'est pas locataire ici!

— J'entends bien. Mais il vient souvent chez sa maîtresse, n'est-ce pas?

— Il y vient tous les jours. Il y a, même, beaucoup d'affaires personnelles...

— Vraiment?... Vous connaissez son adresse?

— Certainement, Monsieur! Monsieur Davier habite 185, boulevard Exelmans...

— Bien!... bien!... Je note! Un Monsieur comme il faut, n'est-ce pas?

— Oh! très comme il faut!

— Jamais de bruit? Jamais de scandale?

— Nous ne le supporterions pas, ici, Monsieur!

— Et il y a longtemps que Madame Daniella Francesca habite cet immeuble?

— Depuis le terme, Monsieur..

— Comment; depuis le le terme? Mais le terme était il y a quinze jours?

— En effet, Monsieur!

— Alors, Mademoiselle Francesca vient d'emménager ?

— Je viens d'avoir l'honneur d'en prévenir Monsieur...

— C'est juste !... Eh bien, je vous remercie ! C'est tout ce que je voulais savoir...

J'en demeurais ahuri... Allons donc ! David Dare ne posait pas d'autres questions ?

Il m'entraînait, en effet.

Nous sortîmes de l'immeuble. Il nous fut donné de traverser à nouveau le jardinet, embaumant toujours dans la fraîcheur de la nuit.

La voiture de David Dare était juste rangée devant la porte. Nous y montâmes...

Je ne disais mot !

Oh ! j'avais sur les lèvres de nombreuses questions, on le pense bien. Mais David Dare a la déplorable habitude de ne pas me répondre quand je l'interroge. Alors, pourquoi m'exposer à de nouvelles rebuffades ?

Ce fut lui qui rompit le silence.

Nembrayant pas, ne lançant pas même son moteur, David Dare allumait une cigarette, puis, se tournait vers moi :

— Et alors ? me faisait-il.

J'éclatais :

— Et alors... quoi ? Je ne comprends rien à tout ceci !... On vous annonce un crime nouveau, et vous gardez un calme...

— Il faut toujours être calme, François !

— D'accord !... Mais, enfin ?

— Il n'y a pas d'enfin !... C'est quand on reste calme, que l'on comprend !

— Que l'on comprend quoi, David Dare ?

— La vérité, mon cher !

— Vous la connaissez donc ?

David Dare me regarda bien en face, puis, il articula, froidement ironique :

— Parbleu !

Et, comme je tressaillais, il insista :

— Maintenant, mon cher, cette affaire ne comporte plus aucun mystère ! Après la visite que nous venons de faire, j'estime que tout est limpide, évident, manifeste... Ce n'est pas votre sentiment, François ?

Il mit en route sa voiture, sans attendre ma réponse.

Alors, oubliant toutes mes résolutions de discrétion, je l'interrogeai malgré moi :

— Où allons-nous, sapristi ?

Nous ne prenions pas le chemin de la Préfecture ! Alors que je m'attendais à voir mon patron déclancher immédiatement une enquête au sujet de ce qui avait pu se produire, de l'accident dont avait pu être victime Hector Davier, David Dare ne semblait songer à rien de pareil...

Nous avions descendu, pendant quelques centaines de mètres l'avenue Henri-Martin. Nous nous apprêtions à nous engager dans la rue de la Pompe.

David Dare, tout bonnement, me répondit :

— Où nous allons ? Mais sapristi, je pense que cela au moins n'est pas mystérieux ?... Il est près de minuit, mon cher. Nous allons à la maison !... Nous allons nous mettre au lit !... Que diable ! cela ne vous semble pas quelque chose de normal ?

Il leva le doigt et eut l'air de me menacer.

— Ah çà ! coquin que vous êtes, je parie que vous avez envie d'aller flaner une heure ou deux à Montmartre ?

Une telle accusation ne méritait pas de réponse...

J'étais, vraiment, en belle disposition pour aller parcourir les boîtes de nuit qui font que Paris possède, à l'étranger, une réputation à la fois si mauvaise et si merveilleuse !

Je gardais le silence...

Un instant plus tard, la huit cylindres franchissait les portes du petit hôtel qui est celui de David Dare. Et ce fut, à ce moment — à l'instant précis, où je prenais congé de lui — que David Dare me déclara d'une voix étrange :

— Au fait ! mon vieux, il y a quelque chose qu'il convient que je vous apprenne... Cela, naturellement, vous pouvez l'ignorer... Ecoutez bien ?

Il n'avait pas besoin de me faire cette recommandation ! Qu'allait-il me dire de sensationnel ? Que prétendait-il me révéler qui, peut-être, me permettrait de comprendre comme lui, ces vérités qu'il affirmait avoir découvertes ?

Toute mon attention se tendit, exaspérément...

David Dare articula :

— Oui !... voilà !... Le boulevard Exelmans, à Auteuil, ne comporte pas de numéro 185 ! Non ! Non !... Il n'est pas si long que cela !

Et je l'entendis qui partait d'un éclat de rire...

Il pivota sur ses talons, et, me laissant là, immobile, stupéfait, disparut dans sa chambre

Il n'y avait pas de 185 au boulevard Exelmans ? Et c'était au 185 de ce boulevard, que le concierge de l'avenue Henri-Martin nous avait affirmé que se trouvait le domicile du malheureux Hector Davier ?

Oh ! je me rendais bien compte que cela était d'importance !

Mais il y avait, tout de même, quelque chose que j'ignorais...

C'était, tout simplement, ce que pouvait signifier au juste la déclaration que je venais d'entendre !...

CHAPITRE VIII

Etre le secrétaire, le collaborateur intime de David Dare, ce n'est pas — on l'imagine — une sinécure!

C'est ainsi que je ne sais jamais, le matin, où je coucherai le soir!

J'ai, naturellement, un domicile personnel. Je l'ai disposé de mon mieux. Là se trouvent mes livres favoris, les bibelots que j'affectionne. Là je puis vivre selon des habitudes qui me sont précieuses.

Mais il me faut bien souvent renoncer à regagner ce logis! Quand une enquête occupe David Dare et moi, je me fais scrupule de le laisser seul. Alors, le soir, au lieu de rentrer chez moi, tout bonnement, je me couche dans la chambre qui est à ma disposition, chez mon patron.

Ce soir-là, je ne pouvais évidemment hésiter sur ce qui était de mon devoir.

David Dare était nerveux. Je me doutais que, toute la nuit, il allait réfléchir à cette terrible affaire que nous devions élucider. Je soupçonnais qu'il se préparait à quelque arrestation sensationnelle...

N'aurais-je pas été un détestable second si j'avais seulement pensé à m'éloigner de lui, quand, d'un instant à l'autre il pouvait avoir à faire appel à mon dévouement?

David Dare ne m'avait donc pas quitté que je me dirigeais vers ma chambre située au premier étage.

On croirait sans doute, que je commençais immédiatement à me déshabiller? Il était tard. J'avais incontestablement le droit de me déclarer fatigué et de songer à prendre quelque repos... Je ne fis rien de tel, cependant!

Il y a dans l'angle de la cheminée de cette chambre que j'occupe, chez David Dare, un fauteuil de cuir qui est vaste et moelleux. Je fus m'y asseoir. C'est toujours là que je m'installe quand je juge bon de réfléchir.

Et, ce soir-là, plus que jamais, je me sentais le besoin de mettre en ordre les idées qui se battaient dans mon cerveau!

David Dare, en effet, et je le sais depuis longtemps, n'articule jamais un mot qui n'ait son importance. S'il me fait une déclaration d'un ton détaché, c'est à, la vérité, qu'il veut, tout au contraire, attirer de façon précise mon attention!

Il ne prend pas la peine, le plus souvent, de m'expliquer ses désirs. Il me confie rarement ce qu'il redoute ou ce qu'il espère... Mais je sais, pour l'avoir éprouvé maintes fois, que sa discrétion apparente n'est aucunement de la défiance. C'est, tout au contraire, la façon qu'il affectionne de me témoigner la confiance qu'il met en moi, la certitude où il est que je trouverai bien, à mon tour, ce qu'il a découvert lui-même!

Eh bien! David Dare venait de m'apprendre, dans les dernières minutes où nous nous étions trouvés ensemble, quelque chose de fantastique.

Le concierge de Mademoiselle Daniella Francesca nous avait indiqué qu'Hector Davier habitait au 185, boulevard Exelmans à Auteuil. Or, il n'y avait pas, dans le boulevard Exelmans, de numéro 185! Quelle conclusion devais-je tirer de ce fait?

Eh bien, il n'y avait pas deux minutes que je réfléchissais, étendu sur mon moelleux fauteuil de cuir, que, déjà, j'avais trouvé la réponse à la question logique que j'avais été amené à me poser de la sorte.

Parbleu! mais l'évidence n'était-elle pas si indiscutable qu'elle sautait en quelque sorte aux yeux?

S'il n'y avait pas de numéro 185, boulevard Exelmans, c'était tout simplement, qu'Hector Davier avait donné une fausse adresse au concierge de son amie!

Pourquoi, cependant, un homme peut-il indiquer un faux domicile à un serviteur?

C'est évidemment, parce qu'il redoute que ce serviteur, quelque jour questionné, communique l'endroit où se trouve son véritable domicile!

De là à deviner que ce domicile, Hector Davier voulait à toute force le dissimuler, il n'y avait pas loin...

Mais je n'étais pas arrivé à cette découverte, que, tout de suite, une autre s'imposait!

Ce n'est jamais un innocent qui dissimule son domicile!

Donc, Hector Davier était un coupable... Donc, ce misérable était bien l'assassin de Hiron!

Evidemment ,lancé sur une telle piste, mon imagination ne pouvait s'arrêter là...

En matière policière, une conclusion conduit toujours à une autre conclusion! C'est ainsi que de découverte en découverte, on parvient à la vérité...

Je me dis:

« — S'il est l'assassin de Hiron, s'il m'a joué la comédie quand je l'ai reçu à la Sûreté, cet Hector Davier doit être en fuite! »

Seulement, arrivé là, une sorte de scrupule m'empêcha d'aller plus loin!

Hélas, la fuite que semblait avoir prise Hector Davier était d'une nature particulière et impressionnante... C'était la fuite définitive! Celle qui ne permet aucune poursuite et qui ne se termine par aucun retour...

Il était mort, le misérable!

N'était-ce pas ses vêtements sanglants, que

j'avais contemplés tout à l'heure, chez Daniella Francesca?

On le remarque: j'exagérais tant soit peu...

Ces vêtements, à vrai dire, je ne les avais pas vus! David Dare, lui-même, n'avait pas prié qu'on les lui montrât... Mais la différence entre ce que j'inventais et ce qui avait été, n'était pas d'importance. Je n'accusais certainement pas Daniella Francesca d'avoir menti. J'avais trop bien vu l'émoi sincère de la jeune femme!

Je me trouvais donc — je le répète — après deux minutes de réflexion seulement certain de la culpabilité d'Hector Davier...

Un seul point, dès lors, restait obscur: comment ce misérable était-il mort? S'était-il suicidé, ou bien, avait-il péri victime de quelque vengeur de Fernand Hiron?

Ce n'était évidemment pas dans ma chambre que je pouvais trouver une réponse définitive à ces deux dernières questions. Il me fallait attendre le lendemain. D'ailleurs, une bonne nuit de repos m'était nécessaire...

Je commençais de me dévêtir, et, cinq minutes plus tard, je dormais de tout mon cœur, dans mon lit.

Il faut, je le sais bien, une certaine force d'âme pour agir de la sorte. A ma place, combien de personnes auraient souffert de cauchemars ou d'insomnies!

Mais je suis maître de mes nerfs. Je dormais! Je dormais même de très bon cœur, quand, avec une brutalité sans nom, j'eus l'impression que l'on me secouait:

— Allons! faisait une voix familière, levez-vous mon vieux?... Quel fichu paresseux vous êtes! J'ai besoin de vous!... Je vous donne dix minutes pour être prêt!

C'était David Dare...

Entr'ouvrant les yeux, je l'aperçus. Il n'était pas habillé. Il portait encore son pyjama. Quelle heure était-il donc?

Encore tout engourdi de sommeil, je cherchais des yeux ma montre posée sur la table de chevet. J'avais oublié de la remonter! Mais David Dare avait deviné mon geste:

— Ouste! faisait-il... Ne vous occupez pas de cela. Il est près de onze heures, si vous voulez le savoir!... Allez! grouillez!..

Il a toujours, il faut l'en excuser — des expressions regrettables Je ne sais pas si je lui obéis, si je « grouillais » comme il venait de m'y inviter, mais je puis affirmer que je ne fus pas long à ma toilette. Il m'avait donné, en principe, dix minutes pour être prêt? En fait, la demi-heure n'était pas écoulée, que, rasé de frais, vêtu, chaussé, je l'attendais en me promenant dans le hall qui termine l'escalier de l'hôtel.

David Dare est expéditif. Je ne l'attendis que vingt minutes...

— Ah! vous êtes prêt? dit-il en m'apercevant. Tant mieux! Nous avons de la besogne, aujourd'hui...

Puis, baissant la voix, prenant son ton confidentiel, il continua:

— Vous allez voir, mon vieux, la chic arrestation à laquelle nous allons procéder!

Je ne me permis pas de le questionner...

La stupéfaction, d'ailleurs, m'aurait peut-être empêché de trouver la force d'articuler une parole?

Nous allions arrêter quelqu'un? Qui donc?

J'ai l'esprit très vif alors même que je viens de me réveiller. J'avais, présentes à la pensée, les conclusions auxquelles j'étais arrivé la veille au soir.

N'avais-je pas décidé que le seul coupable dans l'affaire devait être Hector Davier?

Eh bien! comment pouvait-on l'arrêter puisqu'il était mort?

Si fort et si habile que David Dare pût être, il n'allait pas, tout de même, arracher un coupable à l'enfer où le diable devait, au même moment, commencer de lui faire expier ses crimes?

Mais je n'avais pas le loisir de réfléchir plus longuement.

David Dare, nerveusement, m'appelait:

— Allons, venez, lambin?

L'auto était avancée déjà, devant le perron. Nous y montâmes...

Où allions-nous?

J'aurais bien voulu le demander à mon patron, mais je ne m'y risquais pas! Il avait son visage fermé, annonciateur de pensées graves, de décisions désespérées...

Quand il s'isole de la sorte, David Dar n'aime pas qu'on le dérange. Je m'en abstins!

Où il irait, j'irais! Ce qu'il m'ordonnerait de faire, je l'accomplirais sans hésiter! Je suis de ceux qui savent, volontairement, se résigner aux dévouements les plus aveugles...

Ma curiosité, d'ailleurs, ne devait pas être longue. Très vite, je pouvais la satisfaire.

Nous traversions Paris. Le chemin que nous suivions était significatif. Sûrement, nous nous dirigions vers le domicile de Fernand Hiron, vers le quai de Passy?

— Je ne comprends pas? m'avouais-je, à l'instant où j'en arrivais à cette persuasion. Il n'y a plus rien à faire là, cependant?

Et malgré moi, je frissonnais un peu...

Deux morts avaient déjà marqué cette enquête! Deux hommes avaient payé de leur

vie on ne savait quelle sombre machination... Fallait-il songer au terrible proverbe: « Jamais deux... sans trois ! »?

Puis, je me réconfortais moi-même:

— Bah ! pensais-je, ces deux hommes étaient des misérables ! Fernand Hiron avait tué le père des enfants d'Edouard... D'autre part, Hector Davier a assassiné Fernand Hiron...

Seulement, à l'instant même où je me disais cela, j'entendais, dans ma conscience, une voix secrète protester: Qu'est-ce qui me prouvait que je ne faisais pas erreur ? Qu'est-ce qui pouvait m'autoriser à conclure que j'avais bien deviné la vérité ?

Il n'y avait pas seulement « un » mystère quai de Passy ! Il y en avait plusieurs ! Chose curieuse, même, ces mystères semblaient se commander les uns les autres...

Fernand Hiron avait-il bien tué le père des enfants d'Edouard ? Etait-ce bien Hector Davier qui avait assassiné Hiron ? Et qui, encore, avait pu frapper Hector Davier lui-même ?

Il y avait à coup sûr, pour relier ces meurtres, successifs, un lien ténu. Mais, ce lien, je ne le découvrais pas !

Mon patron, par hasard, était-il, lui, en possession du fil capable de lui permettre de s'évader de ce labyrinthe de mystères ?

J'eus l'impression, tout à coup, que je ne savais plus, moi-même, très bien, ce qu'il me fallait commencer par comprendre tout d'abord !

Quelle était la plus mystérieuse de ces trois affaires successives ?

Etait-ce l'assassinat du père des enfants d'Edouard ? Etait-ce le meurtre de Fernand Hiron ? Etait-ce la mort d'Hector Davier ?

Et je me répétais, avec plaisir, cette image que je venais de trouver, et qui semblait, à merveille, en dépit de son apparence un peu pompeuse, décrire la situation: « Nous nous débattions, David Dare et moi, dans un véritable labyrinthe de mystères ! »

Dans ce labyrinthe, cependant, David Dare ne semblait guère hésiter à découvrir sa route...

Il allait tout droit jusqu'à la hauteur du petit hôtel où avait demeuré feu Fernand Hiron. Là, sans prendre la moindre précaution pour n'être point vu, il stoppait. Puis, le plus délibérément du monde, il allait sonner à la porte voisine, m'invitant du geste à le suivre.

— Allons, venez ? m'invitait-il.

Le carillon de la sonnette résonna longuement. Puis, nous entendîmes un pas feutré s'avancer, et la porte s'ouvrit...

Baptiste, le domestique du défunt, nous considérait avec étonnement:

— Ces messieurs désirent ? questionnait-il.

David Dare, le plus tranquillement du monde, se nomma:

— Police judiciaire ! annonçait-il. Commissaire David Dare !... Baptiste, nous désirons, avant tout, vous entretenir...

— Je suis aux ordres de ces messieurs ! murmura le domestique.

C'était un gaillard âgé. Il marchait tout courbé. Sa voix, même, semblait trahir une sorte d'épuisement. Je pensais à part moi:

— Cela doit être un brave bonhomme ! Un pauvre type, d'ailleurs... C'est terrible, après tout, d'être le valet de chambre d'un homme qu'on vient d'assassiner !

Mais cette pensée était, je le reconnais, hasardeuse. Je n'ai jamais été valet de chambre. Je ne sais pas du tout s'il est terrible de se trouver dans une situation pareille ?...

Ai-je eu raison ou tort, d'ailleurs, de prêter à Baptiste des sentiments qu'il n'éprouvait peut-être pas ?

Le domestique se montrait fort stylé:

— Si ces messieurs veulent me suivre ? insistait-il.

Nous passâmes dans une sorte de petit salon, de parloir, plutôt, qui n'avait, à la vérité, rien de remarquable, hormis qu'en dépit de l'été brûlant, il y régnait la glaciale humidité des pièces que l'on n'habite plus.

Baptiste nous désigna des sièges. Lui-même demeura debout. Il devait avoir très peur. Il tremblait, le pauvre homme...

Et, tout de suite, comme je m'y attendais, David Dare prenait la parole et débutait en posant une question:

— Dites-moi, Baptiste, demandait-il. Vous savez qui je suis ?

Le domestique hocha la tête...

David Dare, sans lui laisser le temps d'une riposte, poursuivit:

— Je suis, n'est-ce pas, le Commissaire de la Sûreté chargé d'enquêter à propos de la disparition de votre maître.... Nous sommes d'accord, n'est-ce pas, Baptiste ?

Un nouvel hochement de tête marqua que le valet de chambre n'avait aucunement le désir de contredire mon patron.

Celui-ci, de nouveau, continuait:

— Bien !... Très bien !... Ce premier point acquis, je vous prie, Baptiste, de faire très attention à ce que je vais vous demander... C'est fort important...

David Dare prenait un temps, puis détachant ses mots, pesant sur les syllabes, questionnait encore:

— Sachant qui je suis, avez-vous quelque déclaration à me faire ?

Je fixais, on le pense bien, avec une curiosité extrême le malheureux serviteur...

Quelle déclaration David Dare imaginait-il recueillir en cet instant?

Pourquoi semblait-il supposer que le vieux domestique devait, à merveille, comprendre ce que signifiait cette question, qui m'était, à moi-même, à peu près, incompréhensible?

Eh bien! je vis nettement Baptiste fermer les yeux, et en quelque sort, se recroqueviller sur lui-même, se mettre en boule, prendre, en un mot, telle attitude qu'il était évident, d'une évidence absolue, totale, qu'il ne voulait pas, justement, faire la moindre déclaration!

David Dare dut interpréter comme moi le comportement du bonhomme.

Il reprit, plus lentement:

Ainsi, vous n'avez rien à me dire?

— Non! fit Baptiste.

— Dans ce cas, reprenait déjà David Dare, c'est moi qui vais vous parler!

Et puis, il se passa quelque chose, qui devait me jeter au paroxisme de l'ahurissement...

David Dare achevait:

— Je vous parlerai comme ceci...

Mais, en vérité, la « façon » dont David Dare s'exprimait était la plus inouïe, la plus incohérente, la plus atroce des manières!

A peine articulait-il ces mots, en effet, que, de son poing fermé, avec une brutalité sans nom, il décochait au malheureux Baptiste un coup de poing qui l'atteignait à la pointe du menton, et, tout simplement, le renversait sur le sol, knock-out!

Dieu! J'ai vu, dans des réunions sportives, de nombreux boxeurs succomber ainsi, sous l'effet d'un coup qui est douloureux entre tous... Mais, en vérité, il n'y a rien de comparable au fait de voir un homme s'endormir pour le compte sur le ring, et le fait d'en voir un autre se faire proprement assommer, chez lui, alors qu'il entretient paisiblement un visiteur qui lui a déclaré, sans d'ailleurs mentir, qu'il est Commissaire de police!

Ma réaction fut instantanée. D'instinct je me précipitais sur David Dare, je le saisis par le bras, et me mis à le secouer de belle manière:

— Ah çà! hurlais-je, frapper ce vieillard!... Mais vous êtes fou? Complètement fou?

— Pardon! fit, paisible, la voix de David Dare. Croyez-vous que c'est moi qui ai perdu la tête... ou bien vous?

Il eut un rapide éclat de rire. Puis, me repoussant avec tranquillité, il me commanda:

— Allons, pas de bêtises, François Marin! Maintenant, nous sommes pressés... Courez vite me chercher les ficelles!

Je haletais:

— Les ficelles? Quelles ficelles ?... De quoi me parlez-vous?

Sans hausser le ton, mais avec un peu de cet énervement qu'il laisse poindre quand on ne le comprend pas à la minute, David Dare m'expliqua:

— Il y a des ficelles dans la portière de ma voiture... Apportez-les-moi!... Ah! vous prendrez aussi la petite cordelette blanche!

Et, ma foi, je le dis avec un peu de honte, tout de suite, je me pris à obéir...

Je me jetais hors du petit parloir. En deux enjambées, je traversais l'antichambre. Puis, il me fallut franchir le trottoir. Déjà je fouillais dans la portière de notre voiture.

David Dare ne m'avait pas menti. Seulement, une fois de plus, il venait de se servir de termes parfaitemnt inexacts.

Ce qu'il appelait « ficelles » était en réalité un amas de fort solides cordelettes. En revanche, j'aurais baptisé « corde » ce qu'il m'avait désigné comme étant « une petite cordelette blanche ».

Et, naturellement, tandis que je rapportais ces liens solides à mon patron, ma pensée s'effarait:

Pourquoi David Dare exigeait-il ce matériel? Pourquoi surtout, avait-il pensé à s'en munir?

Oh! la réponse n'était pas difficile! Sûrement, il allait ligoter le valet de chambre?

Mais alors, le valet de chambre était un coupable? C'était, même, sûrement un coupable dangereux, pour qu'il l'eût frappé de la sorte, à l'improviste, sans qu'il lui eût laissé le temps de se défendre?

Et je me demandais encore, je me demandais surtout:

— Si Baptiste est un coupable, c'est le coupable de quoi?... Qui a-t-il tué?... Peut-être Hector Davier? Ce pauvre homme, probablement, a voulu venger son maître, Fernand Hiron, qu'Hector Davier a assassiné?

Je revins dans le parloir. Assis sur une chaise, surveillant Baptiste qui ne bougeait aucunement, David Dare fumait paisiblement une cigarette!

Je lui criai:

— Voilà les cordes!

— Bravo! me répondit David Dare. Vous êtes un homme remarquable. Si l'on vous envoyait chercher de l'eau à la Seine, vous seriez capable d'en trouver!

Et puis, interrompant ses railleries, il me commandait:

— Aidez-moi?

Un chef est un chef. Ce n'est pas à l'instant où l'on fait renaître, en France —

Dieu merci ! — le respect de l'autorité, qu'il pouvait m'appartenir de discuter les ordres que je recevais...

Je fis donc diligence. Nous attachâmes Baptiste. Tandis que David Dare lui liait les poignets, je lui liais les chevilles. Et puis, avec stupeur, je vis mon patron tendre la main, s'emparer du foulard de soie que je portais autour du cou, et, sans même me demander mon consentement, s'en servir pour confectionner un baillon, qui devait, c'était incontestable, mettre Baptiste hors d'état de faire entendre un seul mot quand il reviendrait à la connaissance.

Minutes affreuses !... Instants abominables !... Tout de même, je me sentais gêné...

David Dare se releva brusquement. D'un coup d'œil de connaisseur, il contemplait sa victime:

— Du bel ouvrage ! murmurait-il.

Puis, il se tournait vers moi:

— A nous deux ! commença mon patron.

Et, tout de suite, naturellement, l'obligatoire question fusa sur mes lèvres :

— Dites, râlais-je, c'est lui, l'assassin ?

Mais David Dare secouait la tête:

— Savoir ! murmurait-il, énigmatiquement.

Et, rapidement, il reprenait:

— D'ailleurs, nous avons autre chose à faire qu'à étudier la question... Maintenant, mon petit François, l'aventure dépend entièrement de vous... Vous n'êtes pas distrait, n'est-ce pas ? Vous m'écoutez ? Je puis être sûr que vous ferez exactement ce que je vais vous prier de faire ?

J'eus tout juste la force de hocher la tête d'une façon affirmative...

Quels ordres, encore, allaient m'être donnés ?

Quels actes inouïs allait m'enjoindre David Dare ?

J'entendis, comme dans un rêve, mon patron parler de nouveau.

Il me demandait:

— Une première précision est nécessaire, François... Avez-vous un canif ?

Certes, si David Dare m'eût demandé à ce moment-là si je possédais un revolver, j'eus été à peine surpris... Mais un canif ? Que voulait-il donc faire ou me faire faire, avec un canif ?

Je balbutiais:

— Vous dites ?

— Je dis, repartait David Dare, que je voudrais savoir si vous possédez un canif ?

Alors, je fis, affirmativement:

— Oui, j'en ai un !

— Dans votre poche, François !

— Evidemment ! Dans ma poche...

— Voulez-vous me le montrer ?

— Volontiers !

C'était de la pure incohérence ! J'en avais le sentiment. Mais il me semblait, en même temps, que cette incohérence ne pouvait pas durer, et que le mieux, pour la faire cesser, était encore de me plier docilement aux exigences absurdes de mon patron...

Je pris mon canif dans ma poche. Je le tendis à David Dare.

Il s'agissait d'un de ces petits canifs-ongliers, à manche d'argent, qui ne comportent qu'une seule lame, et, ce que j'apprécie tout particulièrement, une minuscule paire de ciseaux...

Eh bien ! ce canif, longuement, David Dare se prenait à le considérer.

Tout à coup, il grommela:

— Hum ! ce n'est pas un instrument merveilleux... Mais coupe-t-il ?... Coupe-t-il bien ?

L'incohérence continuait !

Docile, toujours, j'affirmais, cependant:

— Il ne coupe pas mal...

— Et c'est tout ? Alors, je me vois obligé de vous demander quelque chose, François Marin...

— Quoi donc, mon Dieu ?

— De courir tout de suite le faire repasser !

— Ah ? fis-je, sottement.

Et, parce que, vraiment, l'incohérence dépassait les bornes, je répétais cet ordre, qui me semblait incompréhensible.

— Vous voulez que je fasse repasser mon canif ?

— Oui ! Il est essentiel, même, que vous vous assuriez qu'il coupe merveilleusement. Vous avez compris, François ?

— Certainement ! dis-je. J'y vais tout de suite... J'ai vu un coutelier...

— Attendez ! m'interrompit David Dare. Vous irez tout à l'heure faire repasser ce canif. J'ai d'autres ordres à vous communiquer...

Il prit un temps. Il avait l'air de calculer des choses compliquées et graves. Puis, il reprit d'une voix lente:

— Vous allez donc, d'abord, faire repasser ce canif. Voilà qui est entendu ! Après... après seulement, mon cher François, vous vous rendrez chez Mademoiselle Daniella Francesca...

— Chez Mademoiselle Daniella Francesca ? Bon !... Si vous le voulez ?

— Je le veux, en effet ! Vous lui direz, mon petit François, qu'elle doit vous accompagner... Vous la ramènerez ici... Attendez !... Il est, n'est-ce pas: une heure moins le quart ?... Calculons le temps qu'il vous faut... Là !... Je vais être large !... Vous vous arrangerez, François, pour revenir ici avec Mademoiselle Daniella Francesca, à trois heures deux minutes, exactement...

Mais, vous entendez bien? Pas à trois heures une... et pas à trois heures trois? A trois heures deux, précisément!... Cela, aussi, est essentiel!

Je répétais une fois de plus:

— Comme vous voudrez!

— Réglons nos montres? dit David Dare.

Nous les mîmes à l'heure, toutes les deux, avec un soin extrême. Vraiment, ce n'était plus à cet instant, de l'incohérence? Cela tournait au cauchemar...

Mais je n'étais pas au bout de mes peines!

David Dare reprenait la parole.

— Autre chose, François! Quand vous arriverez ici, à trois heures deux, vous apercevrez, sur une chaise, dans le vestibule, un assez volumineux paquet. Je vous demande d'être assez habile pour vous asseoir une seconde sur ce paquet! Il ne faudra pas attirer l'attention de Daniella Francesca!... Vous comprenez bien? Vous apercevez le paquet... vous feignez d'avoir besoin d'arranger le lacet de votre soulier... vous vous asseyez sur ce paquet... et, tout de suite après, vous vous remettez debout... Ce n'est pas compliqué, n'est-ce pas?

Ahuri, hors d'état de réfléchir, je répétais docilement:

— Non! Ce n'est pas compliqué!

— Eh bien, fit David Dare, c'est tout!... Je n'ai pas autre chose à vous demander. Je répète, par exemple: Faire repasser votre canif... amener ici, à trois heures deux, Mademoiselle Daniella Francesca... et vous asseoir sur le paquet que vous voyez alors dans l'antichambre. Je compte sur vous, n'est-ce pas?

— Oui! fis-je.

Et puis, j'interrogeais, malgré moi:

— Mais pourquoi tout cela? Pourquoi, David Dare?

Il me prit par les épaules. Il me poussa vers la porte. Et, tandis qu'il m'invitait de la sorte à le quitter à courir accomplir les différentes missions qu'il me confiait, David Dare articulait ces simples mots:

— Pourquoi je vous ordonne tout cela, mon vieux? Mais sapristi! c'est clair... c'est évident! Parce qu'il est temps que cela finisse!... Parce qu'à peine d'être des imbéciles, nous devons faire cesser les mystères du quai de Passy! Vous avez compris, je pense?

Il m'abandonna tout à coup. Il pivota sur ses talons... Nous étions dans l'antichambre. Une dernière bourrade m'avait projeté vers la porte d'entrée de la maison, et David Dare, lui, retournait dans la direction du petit parloir où le malheureux Baptiste, sans aucun doute, allait bientôt reprendre ses sens...

CHAPITRE IX

Je traversais le quai de Passy dans l'état d'esprit que l'on devine...

Ainsi, David Dare m'avait donné trois missions: faire repasser mon canif, m'asseoir sur un paquet, et amener Daniella Francesca, à trois heures deux, exactement, là où il l'attendait!

Eh bien! si tout cela était incompréhensible, ce n'était pas, cependant, cet excès d'incompréhension qui me troublait le plus.

Ce qui me mettait hors de moi, c'est qu'à la vérité, j'avais parfaitement saisi que David Dare n'agissait point au hasard, qu'il était prêt à conclure cette affaire et qu'en conséquence, il avait compris...

Qu'inventait-il donc?

Et, de nouveau, comme une rengaine, les trois questions précises, chantaient dans ma pensée:

Fernand Hiron était-il un assassin?

Qui l'avait tué?

Qui avait frappé, enfin, Hector Davier, à supposer qu'Hector Davier fût ou ne fût pas l'assassin de Fernand Hiron?

Mais j'ai l'esprit discipliné. Mais je suis de ceux qui trouvent parfaitement inutile de perdre leur temps en des réflexions oiseuses...

Je me mis donc en devoir d'exécuter les ordres qui m'avaient été communiqués.

Ma première course fut pour donner satisfaction au désir exprimé, relativement à mon canif.

Je me précipitai chez le coutelier voisin. Je lui exhibai mon petit couteau de poche, et je le suppliai de lui donner un affilage qui le rendît comparable à un rasoir...

Je ne sais pas si cet artisan fut étonné? J'ignore ce qu'il pensa de ma demande. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il exécuta à merveille ce travail.

Quand, une demi-heure plus tard, je quittais la boutique où je venais d'attendre que satisfaction me soit donnée, j'avais en poche, un canif dont il était presque dangereux de se servir, tant il tranchait à merveille!

— Bien! Bien!... me déclarai-je. Maintenant, filons chez Daniella Francesca!

La course n'était pas, à vrai dire, déplaiperdre leur temps en des réflexions oiseuses. sante. Se rendre chez une jolie femme, la prier de vous accompagner, pouvoir, pendant quelques instants, goûter le charme de sa présence, c'est là quelque chose que nul homme ne peut trouver ennuyeux.

Tout de même, j'avoue qu'en montant dans l'ascenseur qui conduisait à l'appartement de la jolie personne, une certaine angoisse faisait battre mon cœur.

Comment Mademoiselle Francesca, en effet, allait-elle m'accueillir?...

Quel prétexte devrais-je lui donner pour la décider à m'accompagner ?

Je sonnais à la porte de la jeune femme d'une main tremblante. Au valet de chambre fort correct, qui m'accueillait, je déclarais mes noms et qualité d'une voix hésitante:

— Priez Mademoiselle Daniella Francesca de bien vouloir me recevoir ? ajoutais-je. Expliquez-lui que je viens la trouver de la part de Monsieur David Dare...

Le nom, naturellement, du célèbre détective ne pouvait manquer de produire son effet.

Mon attente ne fut pas longue. Dans le petit parloir — la même pièce où nous avions été reçus la veille — où le domestique m'avait conduit, je vis, moins de six secondes plus tard, Daniella Francesca s'élancer vers moi:

— Il y a du nouveau ? râlait-elle. On sait où est mon malheureux Hector ?

Je m'inclinai gravement...

Daniella Francesca n'était plus en pyjama. Elle portait ce que les femmes appellent: un petit tailleur trois pièces. Eh bien ! elle était plus jolie encore, si c'est possible, dans ce costume sévère que dans le déshabillé gracieux que nous avions pu admirer la nuit précédente !

Mais la jeune femme ne semblait guère soucieuse, à vrai dire, de l'impression qu'elle produisait sur moi.

Volubile, elle répétait sa question:

— Hector ? Où est Hector ?... Répondez-moi ?

Je m'inclinai toujours:

— Mademoiselle, dis-je, en donnant instinctivement à ma voix le ton le plus respectueux, je vous prie de ne me poser aucune question ! Par le fait, je ne serais pas en mesure de vous répondre... J'ai seulement à vous prier, de la part de M. David Dare, de bien vouloir m'accompagner ?

Et, furtivement, tout en faisant cette déclaration, j'interrogeais la montre de mon poignet...

Il était, à ce moment là, trois heures moins vingt. Mentalement, je calculais que rien ne me pressait encore, mais qu'il importait cependant de ne point perdre de temps.

Daniella Francesca, cependant, s'était immobilisée devant moi, en m'écoutant. Je voyais ses grands yeux s'agrandir encore. Je lisais, à la pâleur qui envahissait son visage, l'effroi que lui occasionnaient mes paroles.

Elle balbutia:

— Où voulez-vous me conduire ?

Je pris mon sourire le plus engageant:

— Mademoiselle, je ne vous mènerai pas un endroit redoutable ! David Dare nous attend quai de Passy.

— Ah ! fit encore la jeune femme. Quai de Passy ?

Et je la vis distinctivement frémir des pieds à la tête...

Connaissait-elle donc la demeure de Fernand Hiron ? Son ami Hector Davier l'avait-il mise au courant de ses haines ?

Un instant, il me parut qu'elle allait énergiquement se refuser à déférer à mon invitation et j'en conçus une folle épouvante. Que devrais-je faire en ce cas ? David Dare ne m'avait donné, sur ce point précis, aucune instruction ! Me faudrait-il m'incliner devant ce refus ? Devrais-je au contraire recourir à la violence ?

Il y a toujours — et c'est regrettable — dans les ordres que précise David Dare, des lacunes importantes ! Je me demande ce qu'il arriverait si son collaborateur n'était point l'homme que je suis, s'il ne se révélait pas apte à prendre des décisions, à supporter des responsabilités ?

Daniella Francesca, cependant, ne mettait qu'une minute à réfléchir. Et, tout de suite, d'une voix vibrante, elle m'affirmait:

— Soit !... J'obéirai !... Si Monsieur David Dare me convoque, c'est sans doute qu'il a quelque chose d'important à me dire ?

J'en étais plus encore qu'elle, persuadé !

La jeune femme me pria:

— Attendez-moi trois minutes ?

Et, ce fut de nouveau, pour moi, une intolérable angoisse. Si elle tentait de s'échapper ? Si elle mettait à profit les trois minutes réclamées pour disparaître ?

Car, brusquement, une pensée m'avait traversé l'esprit. Pourquoi, après tout, cette Daniella Francesca, ne serait-elle pas la coupable ? Qui établissait son innocence ?

Mes craintes, par bonheur, étaient vaines. Les trois minutes que m'avait demandées ma compagne, ne s'étaient pas écoulées, que je la voyais reparaître dans le petit parloir où je me morfondais.

Elle avait, tout simplement, campé sur sa tête, un délicieux petit chapeau. Elle avait jeté sur ses épaules une fourrure vaporeuse.

— Partons ! me déclarait-elle. Je suis prête...

Nous gagnâmes l'antichambre. Sur le palier — pour ne point prendre la peine de descendre les degrés de l'escalier — Daniella appela l'ascenseur. Puis, ce fut la traversée du vestibule de l'immeuble, et je me pris à pester tout à coup...

Le long du trottoir, une élégante automobile stationnait. Vers elle, tout naturellement, Daniella Francesca se dirigeait:

— Vous donnerez l'adresse au chauffeur ? me demandait-elle.

J'aurais voulu envoyer ce chauffeur à tous les diables!

Ce détail-là encore, je ne l'avais pas prévu. Fort démocratiquement, j'avais compté recourir aux bons offices d'un taxi. Je pensais pouvoir rapidement en avertir le conducteur, et faire en sorte que nous n'allions ni trop vite, ni trop lentement.

N'importe! Il ne me fallait pas donner l'éveil à ma compagne. C'était, en somme, une nouvelle difficulté à surmonter: je n'étais pas homme à perdre la tête pour si peu...

Seulement, à peine avais-je pris place au côté de Daniella Francesca, à peine l'auto s'était-elle ébranlée, qu'une nouvelle crainte m'assaillait.

Les journaux, à notre époque moderne, sont remplis de drames étranges. Tous les jours, on enlève, en plein Paris, des personnages illustres. Jamais on ne retrouve leurs traces!

Si, par aventure sinistre, tel devait être mon sort? Si, cette voiture m'emportait à toute allure vers quelque prison? Si, m'attaquant à l'improviste, ma jolie compagne, se précipitait sur moi, et m'appliquait sur le visage un masque imbibé de chloroforme?

Une fois encore, cependant, mon imagination désordonnée me faisait inventer des périls que je ne courais point!

Notre course s'effectua sans encombre...

La chance, même, paraissait vouloir me favoriser. Un embouteillage, au commencement de la rue Mozart, nous fit perdre quelques instants. Le sifflet d'un agent nous retarda un peu plus loin. Bref! quand l'auto stoppait quai de Passy, un regard furtif que je jetais à ma montre, me persuada que les choses étaient au mieux. L'aiguille atteignait trois heures. Je n'avais plus que deux minutes à perdre pour arriver à l'heure précise que m'avait assignée David Dare...

J'ouvris naturellement la portière, j'aidais ma compagne à descendre. Puis, sans me hâter, je la guidai vers la porte du petit hôtel.

Elle n'était pas fermée. Comme il se dit dans le langage familier: « on l'avait laissée contre ». Il suffisait donc de la pousser pour pénétrer dans le vestibule.

— Allons!... allons! m'encourageais-je, en moi-même. Voilà l'instant!

Et je gage que Daniella Francesca s'étonna de l'incorrection que je commettais alors...

Je passais le premier en effet cette porte! Je la passais, sans m'occuper d'elle.

C'est qu'à la vérité, déjà, une curiosité folle me poignait l'âme!

Allais-je voir le paquet, sur lequel je devais m'asseoir quelques secondes?

Je l'aperçus tout de suite...

Il s'agissait d'un paquet assez volumineux. Il était enveloppé assez mal, d'un papier d'emballage marron, du plus ordinaire des aspects... Mais qu'avais-je à faire de m'occuper de ce détail?

Précédant toujours ma compagne, je me précipitais vers la chaise, sur laquelle ce colis reposait...

Et je fis ce que David Dare m'avait commandé. Je m'assis...

Eh bien! je ne m'y assis pas longtemps!

Au même instant, un cri atroce, une sorte de râle, un gémissement douloureux et désespéré, retentissait dans la maison déserte!

Abomination des abominations!

Ce cri n'avait pas retenti, ce râle vibrait encore, que, naturellement, à mes côtés, Daniella Francesca criait, elle aussi!

Je ne sais pas si moi-même, je suis resté muet?...

Il y a, devant certaines impressions de terreur, des réactions dont on n'est pas le maître...

Daniella Francesca, cependant n'hésitait pas:

— On s'assassine ici! hurlait-elle.

Et, soudain, cette femme fragile, je la voyais faire ce que je n'aurais peut-être pas osé moi-même, tenter: elle s'élançait en avant!

Le cri venait d'une pièce voisine. Aucun doute là-dessus! Daniella Francesca bondissait vers la porte nous séparant de cette pièce, et, d'un mouvement brusque, l'ouvrait toute grande, la repoussait...

Alors, j'en suis certain, ce fut moi, d'abord, qui poussai un hurlement!

C'est que le spectacle qu'il m'était donné d'apercevoir était aussi incompréhensible qu'atroce...

Au beau milieu de cette pièce, que la porte ouverte nous laissait voir, je distinguais, à merveille, et ma compagne le distinguait comme moi, un pendu, se balançant, lamentable, au bout d'une corde!

Ce pendu, d'ailleurs, je l'avais reconnu du premier regard...

Il portait le tablier blanc, le gilet rayé de jaune, des valets de chambre... C'était Baptiste!

Hélas! Comment Baptiste, que j'avais laissé ligoté aux côtés de David Dare, pouvait-il désormais se balancer au bout de cette corde? Ce n'était pas David Dare, tout de même, qui l'avait pendu?

Mais tout cela que j'aurais dû penser, qui aurait dû éveiller en moi les pires curiosités, je n'avais pas, en vérité, le temps de le concevoir!

C'est qu'après s'être immobilisée le quart d'une seconde Daniella Francesca venait de s'élancer vers le malheureux d'une course folle.

C'est qu'aussi, d'une voix désespérée, d'une voix atroce, d'une voix qui n'avait plus rien d'humain, elle criait, la jolie fille:

— Fernand !.. Oh ! Fernand !... Mon pauvre Fernand !

Je ne remarquais pas ce nom, tout d'abord... Je ne remarquais rien, si ce n'est qu'au bout de la corde, lamentablement, le pendu gigotait toujours !

Alors, je fis ce que je devais faire, et ce que l'instinct me commandait...

Si ce pendu n'était pas mort, coûte que coûte, il fallait lui sauver la vie !

Je me précipitai donc à mon tour. D'un coup de poing j'écartai Daniella Francesca. Je tenais, déjà, entre mes doigts, mon canif si merveilleusement affûté... Je ne mis pas une seconde à couper la corde, et le pendu s'affala sur le sol, tomba sur ses pieds... resta debout !

Mais je n'étais pas, en vérité, au bout de mes surprises et de mes effarements !

Ce pendu qui recouvrait si facilement ses esprits, je le fixais, maintenant, avec des yeux qu'arrondissait une incompréhension totale.

C'est que Baptiste n'était pas Baptiste !

C'est que cet homme dont je venais de couper la corde tragique, c'était tout simplement David Dare !

D'ailleurs, comme s'il avait voulu m'ôter tout doute à cet égard, mon patron, se massant le cou d'une main tremblante, prenait la parole...

Et ce qu'il disait alors était bien simple, encore qu'effarant:

— Vous faites une étrange erreur, Mademoiselle ! prononçait-il. Je ne me nomme pas « Fernand »... Je ne m'appelle pas davantage: « Baptiste » ! Et je ne suis pas non plus: « Hector Davier »... Je suis David Dare !

Et puis, il se fouillait. Je vis des menottes briller dans ses mains. Il les éleva un peu en l'air, cependant qu'il continuait:

— De sorte, Mademoiselle, qu'étant policier de mon métier, je suis obligé de vous poser quelques questions ! Vous apercevez à l'improviste le domestique « Baptiste » se balançant au bout d'une corde, et vous vous précipitez vers lui, en l'appelant « Fernand » ! Pourquoi ?

Immobile, muette, pâle à sembler sur le point de s'évanouir, Daniella Francesca tremblait de tous ses membres et ne répondait pas...

David Dare poursuivit:

— Mademoiselle, je crois que j'ai deviné l'explication ! Voyons ! Fernand Hiron, Hector Davier, Baptiste, ne sont, n'est-ce pas, qu'un seul et même personnage ?... C'est le personnage que vous aimez ? C'est votre amant ? Allons ! avouez-le ?

Eperdue d'épouvante, c'était visible, Daniella Francesca baissa la tête...

Je devinai, plus que je n'entendis, le « oui » qui sortait de ses lèvres...

Et, cette fois, les menottes firent leur office...

— Désolé de vous mettre ces bracelets, mademoiselle ! Vous êtes assez jolie pour en mériter d'autres !... Malheureusement, je vous arrête pour complicité flagrante et manifeste. Allons ! venez !... Je vais vous réunir à votre amant !

Elle ne faisait, Daniella Francesca, nulle objection...

Docilement, elle avait tendu ses poignets, sur lesquels les redoutables menottes de David Dare se refermaient avec un bruit sec...

Et c'était docilement, encore, qu'elle l'accompagnait dans la cuisine voisine, où, ligoté toujours, mais tiré de son évanouissement, Baptiste demeurait encore...

— Voilà ! murmurait alors David Dare. Tout est fini ! Le panier à salade est déjà convoqué... S'il est aussi exact que vous l'avez été, François, dans cinq minutes, on les emmènera tous les deux... Et nous irons déjeuner ! Vous n'avez pas une faim formidable ?

...Nous étions, trois quarts d'heure plus tard, attablés, David Dare et moi, dans un restaurant des Champs-Elysées... J'avais faim, en effet. Le menu était excellent. Mais j'avoue que ce déjeuner là — si tardivement pris — il était près de quatre heures de l'après-midi — je n'en ai guère profité !

Bouche bée, les yeux arrondis, allant d'étonnement en étonnement, j'écoutais mon patron:

— Voyons ! voyons !... m'affirmait-il, mais c'était très simple, toute cette affaire ! Repassez les faits dans votre esprit ? Tenez, je vous les rappelle en vous les expliquant... Fernand Hiron est un misérable... Il assassine le père des enfants d'Edouard, et, fort habilement, trompe la Justice, et jouit de l'impunité... Parfait ! Mais voilà qu'au bout de quelques années, il s'aperçoit que les enfants d'Edouard le poursuivent de leur haine et s'efforcent de découvrir les preuves de sa culpabilité... Ma foi ! que peut-il faire ? Tout d'abord, payant d'audace, il vient me trouver à la Sûreté, et me jure son innocence... Vous ne le voyez pas, vous François, puisque vous vous êtes retiré dans le petit cabinet attenant à mon bureau... Moi, je l'aperçois à merveille ! N'oubliez pas ce détail ? Et je continue... Fernand Hiron, à l'appui de la conversation que nous avons eue ensemble, devine, peut-être, devine sûrement, même, que sa situation est menacée... L'enquête va se rouvrir ! Les enfants d'Edouard ne lâcheront pas le morceau, comme l'on dit ! Que peut-il tenter ? Tout simple-

ment, il décide de disparaître, et, pour disparaître aussi sûrement que possible, parbleu, il s'assassine lui-même!

Je répétais, ahuri de plus en plus:

— Il s'est assassiné lu-imême?

— Mais oui! affirma, dans un rire, David Dare. Il s'assassine lui-même... c'est-à-dire qu'il combine une mise en scène pour faire croire à son assassinat! Oh! ce n'est pas difficile? On trouve sur le quai des vêtements ensanglantés... Un clochard, qu'il a soudoyé, certifie avoir assisté au crime... Dame! Il espère bien que tout est fini? On ne poursuit pas un mort!... Seulement, cet assassinat-là, moi, je n'y crois pas! Tant qu'on n'a pas retrouvé un cadavre, je persiste à supposer que Fernand Hiron est vivant...

Un instant, David Dare s'interrompait pour peler une pêche savoureuse, puis il repartait:

— Fernand Hiron, réputé mort, s'inquiète alors de l'enquête que je mène. De deux choses l'une, en effet: ou je ne croirais pas à la mort de Fernand Hiron... ou je poursuivrais son assassin... Donc, il faut me fournir un assassin! Vous me suivez bien, François?

Mon hochement de tête rassura David Dare, et, il poursuivit:

— Cet assassin, Fernand Hiron, n'hésite donc pas à me le désigner! Je reçois une lettre qui accuse les enfants d'Edouard... Parfait! Me voilà donc questionnant les enfants d'Edouard? Eh bien! il m'apparaît tout de suite qu'ils ont des alibis irréfutables... La lettre qui les a dénoncés n'a donc pas de valeur... Ils n'ont donc pas tué Fernand Hiron! Si, même, je croyais à cet assassinat, je ne pourrais les inculper, ni les uns, ni les autres! Bien!... Bien!... Fernand Hiron se rend compte alors que les choses se compliquent... Elles se compliquent d'autant plus, que l'un des enfants d'Edouard m'a dénoncé, comme haïssant Fernand Hiron, un certain Hector Davier. Or, qui est cet Hector Davier? Tout, de suite, je le soupçonne! C'est, paraît-il, un gaillard qui déteste, lui aussi, Fernand Hiron! C'est, de plus, un audacieux personnage qui est entré en rapport, avec les enfants d'Edouard pour leur fournir des preuves de la culpabilité de Fernand Hiron! Oh! oh!... Tout cela est bien « fort »? Et voilà que, par surcroît, cet Hector Davier se présente à la Sûreté, juste au moment où je n'y suis pas?... Voilà que c'est vous qui le recevez?... Vous, qui n'avez jamais vu Fernand Hiron?... Mon cher, je n'ai pas été long à soupçonner la vérité! Pas de doute dans mon esprit: Hector Davier? Mais c'est, tout simplement, une incarnation de Fernand Hiron! C'est le même personnage! Il n'a, sans doute, jamais vu, directement, les enfants d'Edouard... Vous, si vous l'avez aperçu vous n'avez pas pu le reconnaître, puisque vous ne connaissez point Fernand Hiron... De sorte, que rien n'empêche d'imaginer que cet Hector Davier et Fernand Hiron ne font qu'un! Bien!... Bien!... Immédiatement, je veux me renseigner sur cet Hector Davier... Mais vous savez le reste? Nous arrivons chez sa maîtresse, cette Daniella Francesca, et nous apprenons qu'à nouveau, un crime vient soi-disant d'être commis! On a renvoyé à la jeune femme les vêtements imprégnés de sang de celui qui est son amant... Ah! je vous assure, François, qu'en écoutant Daniella raconter cette histoire, j'avais envie de rire! Trop de coïncidences!... Trop de similitudes!.... Cela, encore, sautait aux yeux: Fernand Hiron et Hector Davier, c'était le même personnage! Aucun doute là-dessus!...

Il y eut une nouvelle interruption dans le discours de David Dare, et ce fut, cette fois, pour savourer une gorgée de fine-champagne...

Mais mon patron reprenait vite:

— Par malheur, soupçonner la vérité ne suffisait pas! Il fallait la prouver... Alors, j'invente un plan subtil...

Un instant, je vis David Dare sourire. Puis, très vite, redevenu sérieux, il repartait:

— Mon raisonnement est simple, François! Je fais appel à toute votre attention. Ecoutez bien? Que veut, en somme, Fernand Hiron? Disparaître, n'est-ce pas?... C'est pour cela qu'il a feint d'être assassiné... C'est pour cela qu'il a pris la personnalité de Davier et que cette personnalité, pour mieux rompre la piste, il l'a supprimée à son tour... Donc, qu'est-il devenu? Car il est devenu, fatalement, quelqu'un!... Eh bien! dans toute cette affaire mystérieuse, une seule et unique personne subsistait. C'était Baptiste!... Comment n'aurais-je pas inventé que Baptiste était la troisième et dernière incarnation du misérable?...

Je ne trouvai pas bon de répondre!

Quand David Dare vous explique quelque chose, cela semble toujours très simple. Mais, avant qu'il n'ait parlé, personne, je le crois bien, ne serait capable d'inventer la vérité!

D'ailleurs, David Dare n'attendait pas que je lui fis une objection. Il continuait à m'expliqur:

— Mes soupçons se portent donc sur le domestique Baptiste. Oh! je pourrais, tout simplement, aller le trouver, lui mettre la main au collet, l'obliger à se dégrimer devant moi, et reconnaître en lui Fernand Hiron... Seulement, en agissant de la sorte, je n'arriverais pas à expliquer le rôle d'Hector Davier... Je décide donc de procéder autrement.

Vous savez comment, François?

Je me tus encore...

Et, de nouveau, David Dare prit la parole:

— Je me rends, en votre compagnie, mon vieux, quai de Passy. J'assomme le valet de chambre... Puis, je vous envoie chercher Daniella. Pendant que vous allez quérir cette misérable complice de Fernand Hiron, je monte à la chambre de Baptiste, je lui emprunte un tablier, un gilet à manches rayées, et, ma foi, je me tiens prêt à me pendre quand vous entrerez dans la maison!

L'éclat de rire de David Dare fut, cette fois, large et franc...

— Car j'ai décidé de me pendre, mon petit François reprenait-il. Car, j'ai calculé ceci: Daniella Francesca est sûrement une amoureuse sincère... Quand elle apercevra Baptiste — ou celui qu'elle prendra pour Baptiste — se balançant au bout d'une corde, elle s'élancera fatalement vers lui, et l'appellera... Or de quel nom l'appellera-t-elle? Mais, naturellement, du nom sous lequel elle l'a connu jusqu'à cette aventure!... Du nom de Fernand!... Comment pourrait-elle, alors, ne pas en arriver à des aveux?

Tout tranquillement, David Dare concluait:

— Et c'est bien ce qui s'est produit. Voilà tout!

Mais il me semblait que j'avais d'autres questions encore, à poser...

J'articulais avec une sorte de colère, qui n'était peut-être, après tout, que de l'admiration:

— Mais le canif que vous m'avez fait aiguiser?

— Tiens!... fit David Dare, c'était moi qui devais jouer le rôle de Baptiste! J'avais tout de même bien le droit de m'assurer que vous possédiez en poche un instrument susceptible de couper rapidement ma corde? Ce n'est pas amusant d'être pendu, vous savez?

— Et le paquet? Le paquet sur lequel vous m'avez fait m'asseoir?

— Tout simplement, un phonographe enregistreur! Et, lorsque vous vous êtes assis dessus, vous l'avez mis en marche, mon cher François! Dame, je tenais à avoir une preuve des paroles qu'allait prononcer Francesca... Si elle s'était refusée à entrer dans la voie des aveux, le disque enregistré devait me permettre de la confondre...

Je vis David Dare hausser les épaules...

Alors, sachant bien qu'il est un tantinet orgueilleux, et voulant avoir, au moins, le dernier mot en cette affaire, je lui coupai la parole:

— En somme, dis-je, rien de tout cela n'était bien compliqué!... C'était à peine une affaire digne de vous, David Dare!...

Et, bien qu'il ne m'en dît rien, je vis à merveille, alors, son étonnement...

Il était ahuri.

Chacun son tour, ma foi!

FIN

JEAN-PIERRE

Le grand hebdomadaire de la jeunesse s'est transformé !

JEAN-PIERRE

est désormais le Grand Journal Illustré d'AVENTURES

Il vous présente :

L'AIGLE DES MONTAGNES ROCHEUSES,
DANS LES GRIFFES DU SERPENT VERT,
LES CHASSEURS DU CONGO,
FRANGIPANE ET CARAFON,
GNORY, ROI DES CHATS -:- ŒIL DE FAUCON.

Tous ceux qui aiment l'AVENTURE, se passionneront aux péripéties du FOND DES ABIMES et d'ELECTROPOLIS.

JEAN-PIERRE

ne coûte que 0 fr. 70 le numéro (Abonnement 30 fr. par an)

Envoi d'un numéro spécimen contre 1 franc en timbres à **JEAN-PIERRE**, 142, rue Montmartre, PARIS (2e)

Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.). 97.4.1940